VI-ème année, N-os 1-3. Janvier-mars 1929.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale")

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France.

— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, Rue Danton.

— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

www.dacoromanica.ro

DIRECTEUR:

N. IORGA

BUCAREST, 6, ŞOSEAUA BONAPARTE

SECRETAIRE DE RÉDACTION:

C. MARINESCU

Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE: ARTICLES. *N. Iorga:* L'„Académie" de Bucarest. — La Dobrogea — pays de synthèse. — Quelques documents sur les rapports italo-roumains. — *G. Balş:* Un ouvrage sur la peinture dans les monuments de l'art roumain ancien. — *I. Baidaff:* Opinions contemporaines sur la fin de Grégoire Ghica, prince de Moldavie (1777). — Le mort de Constantin Brâncoveanu et la presse européenne (1714). — Une année de règne de Constantin Moruzi (1777-8). — *G. I. Brătianu:* Le roman de Troie dans la chronique de Robert de Cari. — *Aurélien Sacerdoţeanu:* Du nouveau concernant „une enquête française sur les Principautés roumaines au commencement du XVIII-e siècle".

COMPTES-RENDUS sur: J. Ebersolt, Dr. M. Boghitschewitsch, Phaedon Coïcoulès, V. Beševliev, Achille A. Tzartzanos, André Grabar, Sirarpie Der Nersessian.

CHRONIQUE par *N. Iorga.*

Imprimerie „Datina Romanească"
Vălenii-de-Munte

www.dacoromanica.ro

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN
PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
VI-E ANNÉE. N-OS 1-3. JANVIER-MARS 1929.

L'„Académie" de Bucarest[1].

I.

Un membre de la famille, d'origine impériale et de grandes et nobles traditions, des Cantacuzènes, le Ban, puis général russe Michel, écrivait vers 1780 dans un grand rapport sur son pays, adressé au gouvernement du Tzar, auquel il venait de confier son sort, ces quelques lignes sur l'origine de cette école supérieure, de langue grecque, mais d'esprit occidental, dès le début, que fut, et demeure, la Faculté des lettres et de philosophie de Bucarest: «Ce prince (Şerban Cantacuzène) fonda la première fois une école hellénique en Valachie»[2].

Şerban Cantacuzène, le plus énergique des fils de Constantin Cantacuzène le Postelnic (chambellan) avec Hélène, fille du prince régnant Radu Şerban, commença son règne en décembre 1678. C'était, d'après la description de telle chronique de son temps, qui a à venger des injures de la part de Şerban, et aussi de Del Chiaro, le secrétaire italien de son successeur, un terrible homme sévère, à la voix menaçante, aux yeux terrifiants.

Mais ce n'était pas un lettré. L'initiative pour fonder l'école supérieure de Bucarest fut donc prise par son frère cadet, Constantin.

En 1665, portant au Trésor ottoman le tribut de

[1] *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une Faculté des Lettres à Bucarest*, 1928.

[2] Ἱστορία τῆς Βλαχίας, πολιτικὴ καὶ γεωγραφικὴ, ἀπὸ τῆς ἀρχαιοτάτης αὐτῆς καταστήσεως ἕως τοῦ 1774 ἔτους, publiée par les frères Tounousli, Vienne, Georges Vendot, 1806.

www.dacoromanica.ro

son pays, il venait à Andrinople pour passer ensuite à Constantinople, où il séjourna deux années jusqu'en janvier 1667. Son maître, auprès duquel le jeun-descendant impérial sera l'humble σπουδαῖος, *spudeu*, étudiant, sur la place même où ses ancêtres avaient été empereurs couronnés par Dieu — peut être est-il l'auteur de cette «épigramme», transmise par lui sur son cahier d'études, qui parle du Καντακουζηνῶν γένος παλαιστεφέων — fut ce Denis, sur lequel manquent d'autres renseignements[1].

Le successeur de Denis est un moine de Crète comme l'éducateur de Démétrius Cantemir, Gérasime. Et c'est sans doute par ce second maître que le jeune Roumain fut dirigé vers Venise[2].

C'était à cette époque, avec sa grande et belle église de S. Georges, toute pleine de vieilles images byzantines, quelquefois d'une grande valeur, avec son collège Flangini, fondé des deniers du prince exilé de Moldavie Pierre le Boiteux, avec ce collège pour douze Grecs[3], avec ses poètes grecs, avec ses nombreuses maisons de commerce appartenant à des Grecs ou à des Roumains de Macédoine, qui y faisaient élever leurs enfants, avec ses imprimeurs pour la grécité entière, les Glykys, connus jusqu'en Asie[4], aussi une grande capitale des chrétiens orientaux. On y parlait et écrivait aussi bien le grec, parfois, sans doute, le slavon, le *schiavone* aussi, que l'italien et le latin. Constantin Cantacuzène y arriva sur le bord du vaisseau *Madonna del Rosario* ou la *Corona aurea*, de provenance vénitienne, mais ayant un équipage français — à cause de la guerre entre Vénitiens et Turcs pour cette île même de Crète—, le 19 février 1667, «un jour beau et calme». Il y fut accueilli par encore un moine grec, Gondouli, envoyé par le riche marchand roumain de Macédoine, Pano Pé-

[1] Il mourut, d'après le cahier, en mai 1666; N. Iorga, *Operele lui Constantin Cantacuzino*, Bucarest 1901, pp. 11-12.
[2] *Ibid.*
[3] Helladius, *Status praesens ecclesiae graecae*, pp. 193-204.
[4] La permission d'imprimer les livres grecs fut demandée d'abord par un André Giuliani et un Nicolas Sarus; Helladius, ouvr. cité, p. 5.

www.dacoromanica.ro

pano, fils de Dona, marchand de Venise[1], auquel Cantacuzène se lia d'une amitié durable. Il put visiter la ville, copiant telle inscription du palais ducal, se réservant de rédiger plus tard une brève histoire de Venise qui s'est, malheureusement, perdue[2].

On s'empressa de le faire partir pour Padoue, étant accompagné par Pano et par les frères Santonino, dont l'un, Raoul, était avocat, ayant une maison de campagne à Mira. Un camarade lui avait été donné, Nicolas Boubouli, Levantin, qui fit parler de lui.

Ils ne fréquentèrent pas l'Université même, étant confiés d'abord au «clarissime» Giovanni Filippo Cornelio, sur lequel nous n'avons pu rien apprendre, pour leur chercher un initiateur aux études latines. Un chanoine de S. Antoine, Alvise Florio, les logeait, pour quinze ducats par mois. Plus tard, avec un Saxon de Transylvanie, Martin Hermann, qui lui recommanda peut-être l'opuscule de Laurent Töppeltin sur l'origine des Roumains, il habitait chez la signora Verginia Romana.

Or le premier professeur du noble étranger fut un personnage très distingué, Antoine dall'Acqua, qui écrivit l'*Etica insana* et rédigea le panégyrique d'Angelo Giustiniano. Le second, un Grec, Arsène Kaloudis, Arsenio Caludi, moine, auteur d'une Description de l'Athos dédiée à un prince de Moldavie, presqu'illettré, Eustratius Dabija (1661), était depuis 1660 professeur au Collège fondé par Giovanni Cottunio, en 1657, dans la Strada del Santo, de S. Antoine lui-même, pour huit élèves grecs, le fondateur lui-même paraissant appartenir à cette nation: ils pouvaient s'y préparer pour l'Université. La logique fut inculquée à l'étudiant oriental par cet Albano Albanese († 1717), noble de Padoue, qui enseignait cette matière «in tertio loco» dès 1666, homme remarquable, sachant Aristote par coeur, ce qui émerveillait ses auditeurs. Il donna à Cantacuzène aussi des leçons sur l'âme.

[1] *Operele*, p. XXXVII.

[2] Notre *Revista istorică*, III, pp. 23-4.

www.dacoromanica.ro

Puis, pour la philosophie, suivie bientôt par la physique, en huit livres, l'étranger passa chez le professeur véronais Valeriano Bonvicino, chargé dès 1661 et jusqu'à sa mort, en 1668, d'une seconde chaire de «philosophie extraordinaire», qui enseigna à son élève Euclide, le traité de la sphère *armillaris*, «c'est-à-dire de l'univers»[1].

En même temps Constantin se formait une modeste bibliothèque où les auteurs latins se réunissaient à Homère, à Aristote, à Epictète, à Lucien et à Synésius, sans compter des livres d'histoire comme les mémoires de Natalis Comes. et les «Institutions» de Justinien. Plus tard il citera Bonfinius, Flavio Biondo, Procope, Carion, Nauclerus, Cluverius, Callimachus, Cromer. On vient de retrouver la belle carte, ornée du portrait de Constantin Brâncoveanu, prince régnant de Valachie et, par sa mère, neveu de Cantacuzène, qu'il fit publier après 1688 à l'Imprimerie du Séminaire de Padoue.

En août 1669 à peine, le futur Stolnic était à Vienne, où sa mère avait été élevée, pour y continuer ses études, dans des conditions que nous ne connaissons pas. Peut-être poussa-t-il en effet, comme le dit Michel Cantacuzène, jusqu'à Varsovie[2].

Revenu dans le pays dès 1670, Constantin fut mêlé à une politique de passions terribles dont eut à souffrir sa famille ambitieuse. Il n'oublia pas cependant, consulté plus d'une fois par des étrangers comme le célèbre comte Marsili, ses préoccupations littéraires. *Aussi est-ce à lui qu'il faut attribuer l'Académie ouverte par son frère aîné dès le commencement de son règne.*

---

[1] D'après le cahier cité et des ouvrages sur l'Université, comme Giomo *(L'archivio antico,* „Nuovo Archivio Veneto" VI) et Papadopoli *(Historia gymnasii patavini,* signalés par M. Lazzarini, dans notre *Ist. învățământului românesc,* p. 39 et suiv.

[2] *Ist. învățământului,* pp. 36. 41. Son frère cadet Michel étudia la géographie et l'architecture, d'après la même généalogie.

www.dacoromanica.ro

II.

En effet, les études de cette école, dont le premier directeur et peut-être, d'abord, professeur unique, fut un Grec de Trébizonde, Sébastos Kyménitès[1], sont celles qu'avait suivies à Padoue Constantin lui même.

Mais l'esprit fut celui des établissements italiens de l'époque. On reconnaît bien le fondateur, qui parle dans sa luxurieuse rhétorique grecque de Zeus et de Mars[2]. Car le testament d'un des élèves —, tous des boïars, parmi lesquels les fils du prince régnant, très fier de leurs succès scolaires, et peut-être tel enfant de Smyrne, envoyé par l'ancien médecin de Brâncoveanu, devenu consul de Venise dans cette ville, Pilarino[3] —, Mathieu Creţulescu, tout en parlant de ses achats de livres à Vienne, signale, dans un langage plein de néologismes latino-italiens, que, dans sa bibliothèque de 124 volumes, il y a des ouvrages latins et italiens, et il recommande à ses petits-fils d'apprendre le latin et l'italien même au-dessus du grec ; il faut qu'on les envoie à l'étranger dans ce but surtout, car il les veut éduqués dans la connaissance de toutes ces trois langues Et il y aura donc, avec toute une série d'étudiants roumains en Italie, le fils même de Constantin Cantacuzène, Răducanu, — la veuve de l'aîné de ces fils, devenu prince, pour être exécuté par les Turcs, Păuna cherchera, avec ses enfants, un refuge à Venise[4].

Constantin Cantacuzène n'avait pas même oublié ses professeurs de Padoue, dont l'un fut envoyé personnellement auprès de lui en Valachie dès 1698 pour des négociations avec l'empereur, y obtenant même une terre capable de nourrir 600 brebis, 200 bêtes blanches,

---

[1] Voy. nos documents grecs, dans Hurmuzaki, XIV, p. 775, no. DCCXXXIX.

[2] Nos documents, XIV, p. 512.

[3] Nos documents grecs, Hurmuzaki, XIV, p. 764, no. DCCLIII.

[4] *Ist. învăţământului*, p. 43 et suiv. Il y en eut jusqu' en Hollande; *ibid.*, p. 47 (mais l'élève avait passé par la Russie). Étienne, le fils aîné de Constantin, avait besoin de se faire traduire un ouvrage latin (nos documents dans Hurmuzaki, XVI, pp. 611-612. no. DXCIII).

www.dacoromanica.ro

deux cents cochons et un harras[1]. A cette époque Constantin, qui était supposé avoir des visées sur la Moldavie, où se trouvaient les biens de sa femme, pouvait promettre de remplacer la carte de Marsili, supposée mauvaise, par la sienne[2].

L'école prospérera, mais son fondateur, qui avait contribué à la tragédie de son neveu, Constantin Brâncoveanu, déposé, puis supplicié à Constantinople, se ressentit vivement des émotions de ce changement de règne qui amena sur le trône de Valachie son propre fils Étienne. Très ébranlé par les reproches amers dont il fut l'objet, le vieillard fit une grave maladie, dont il se releva à peine, dès le printemps de cette année 1714[3]. Il écrivait le 21 avril au Patriarche de Jérusalem, Chrysanthe, pour exposer son innocence et se plaindre des charges qui retombent sur le pays de la part des Turcs, dont l'appétit s'était éveillé. «Beaucoup de choses attristantes qu'on ne peut pas dire assez s'ensuivent, qui sont capables d'émouvoir jusqu'aux larmes de compassion des coeurs de pierre ; elles ne laissent pas de répit à mon esprit[4].» Il allait cependant jusqu'à critiquer ces *oselles* à la vénitienne que le malheureux prince détrôné avait fait frapper pour célébrer un quart de siècle de règne ; lui, qui devait lui avoir communiqué cette coutume, prétendait voir dans ces simples médailles une vraie monnaie, dont les Turcs se seraient à juste titre offusqués[5]. Brâncoveanu avait négligé aussi, à son avis, de prendre les mesures de précaution qu'il lui avait recommandées, alors que «son grand nom, qui le mettait comme puissance

---

[1] *Operele*, pp. XVII, XIX; Iorga, *Documente privitoare la Constantin-Vodă Brâncoveanu*, 1901, p. 3 et suiv.

[2] Der Graff Constantin hat auch versprochen eine Landes-Mappam allerunterthänigst miteinzusenden, weilen marsilische Mappa irsahm; Iorga, *Documente Brâncoveanu*, p. 14. — Cf. Iorga, *Istoria literaturii românești*, II, p. 183 et suiv.

[3] Nos documents grecs dans Hurmuzaki, XIV, pp. 593-594.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 596.

www.dacoromanica.ro

et richesses au même rang que les empereurs et les rois» le rendait suspect aux Turcs[1]. Le vieux Stolnic se consolait en recueillant les enseignements des «vieilles histoires» conservées dans sa bibliothèque de Mărgineni[2]. Mais son sentiment restait mélancolique: la vanité du Psalmiste le remplissait de tristesse: πᾶσα ἡ κτῆσις ἐματαιώθη[3]. Il allait l'éprouver bientôt sur lui-même et sur son fils bien-aimé: le cruel Grand-Vizir Dchin-Ali fit appeler Étienne à Constantinople, dès le commencement de l'année 1716; son père préféra le suivre de bon gré pour défendre cette vie menacée[4]. Enfermés d'abord, enchaînés, chez le tefterdar ou maître des requêtes, puis aux Sept Tours, dépouillés de leur fortune, vendue à l'encan, soumis aux tortures par le bostandchi-bachi, chef de la police, ils furent étranglés misérablement dans la nuit du 6 au 7 avril 1716, les corps devant être jetés à la Mer[5].

Mais l'oeuvre de ce grand esprit lui survécut et lui survivra.

III.

On a, du reste, le programme intégral de l'école pour tous les jours de la semaine (sauf jeudi et dimanche), telle qu'elle était constituée en août 1707. Avec trois professeurs, on enseignait «la logique, la rhétorique, la physique, la cosmographie (περὶ οὐρανοῦ), sur la naissance et la disparition des choses (περὶ γεννήσεως καὶ φθορᾶς), la psychologie (περὶ ψυχῆς), la métaphysique».

[1] *Ibid.*, p. 597, no. DLXXXIII.

[2] *Ibid.*, p. 609; p. 612, no. DXCIII. Cf. *ibid.*, p. 615. Sur les bibliothèques de l'école de S. Sabbas (celle créée par Constantin) et de S. Georges (celle du Patriarche de Jérusalem à Bucarest), *ibid.*, p. 782, no. DCCLXXI.

[3] *Ibid.*, p. 615. En août son second fils Răducanu alla soutenir à Constantinople, où Brâncoveanu paraissait se relever, les intérêts de la famille; *ibid.* p. 622, no. DCII.

[4] *Ibid.*, pp. 776-777, no. DCCLXVI; p. 778, no. DCCLXVIII. Cf. *ibid.*, p. 783. Des rapports hollandais dans *Operele*, p. XXVIII et suiv. Le prince Étienne déplora après l'exécution de son grand rival le sort de la tragique veuve une Hécube; *ibid.*, p. 625.

[5] *Ibid.*

www.dacoromanica.ro

Le matin «pour l'un des professeurs, la logique et la cosmographie ou bien la rhétorique et la métaphysique ; pas les deux matières aux mêmes étudiants, mais les plus hautes aux plus avancés et les plus faciles à ceux qui ne sont pas encore avancés ; car il ne faut pas enseigner à ceux qui ne sont pas sortis de la classe de physique la métaphysique ; ceux qui ont fini la physique suivront le cours sur la naissance et la disparition des choses, et ainsi de suite, dans les deux classes d'études on enseignera aussi les sciences». Dans l'après midi il y a «les propositions et les schèmes des syllogismes, surtout la découverte du terme moyen, puis les exercices de dialectique et de sophistique» pour ceux qui sortent de logique. Ceux qui sortent de rhétorique seront occupés aux exercices y relatifs, qui doivent être corrigés en classe. Les «philosophes» seront employés à discuter des antithèses qu'ils peuvent eux-mêmes susciter «par des syllogismes et des enthymèmes».

Pour le second professeur — de cours moyen — le programme matinal comprend Isocrate, Sophocle, Euripide, St. Grégoire de Nazianze —, discours et poésies—, Synésius— épîtres et discours sur la royauté—, Pindare, Démosthène, en suivant l'ordre de la difficulté. Il y aura dans l'après-midi l'étude de la syntaxe rédigée par Alexandre Maurocordato et des thèmes, en même temps que des lectures: dans les Actes des Apôtres, dans Xénophon, Plutarque, Thucydide. La poétique est aussi indiquée à cette place.

Pour le troisième professeur — du premier cours —, la leçon du matin comprend les «Gnômes» de Chrysoloras, de Caton, de Phocylide, de Pythagore, les Fables d'Ésope, les «Parénèses» d'Agapet et les «canons des douze fêtes», les «épîtres» de Simokatta le Byzantin, et à la fin Homère aussi. A côté les commençants seront initiés à la grammaire, à «l'orthographe, pour les accents et les accords». Dans l'après-midi, préparation, en vulgaire, des mêmes, avec la grammaire de Laskaris simplifiée [1], — car le réste appartient au second profes-

[1] Sa critique dans Helladius, ouvr. cité, p. 231.

www.dacoromanica.ro

seur. Les Évangiles et les Actes des Apôtres ne manquent pas. Les élèves feront des paraphrases en vulgaire [1].

Certains discours helléniques des étudiants, glorifiant le prince, leur protecteur, ont été publiés [2].

En 1714, d'après une expérience vieille de onze ans, un Grec, Alexandre Helladius, comptait à Bucarest, où l'Académie, dit il, mérite son nom, deux professeurs de philosophie et de théologie, un évêque, deux «hypodidascales», à côté des trois médecins de Brâncoveanu, dont un Italien comme chef (Pilarino). Les étudiants dépassaient cent cinquante et même, parfois, deux cents [3].

Comme on le voit, il n'y a qu'une partie de commune avec l'ordre d'études dans la Grande École de Constantinople, fondée cependant sur le même modèle de Padoue par un plus ancien élève des institutions italiennes, le Grand Interprète Alexandre Maurocordato [4], et dans d'autres institutions similaires.

Et c'est bien une Faculté, car dans ce monde chrétien de l'Orient l'école secondaire, toujours publique, celle qu'on appelait chez les Occidentaux: «triviale», comprenait pendant plus de cinq ans, seulement la lecture de l'Octoïque de St. Jean Damascène, le Psautier, les Actes des Apôtres, le Triode, l'Anthologe, le Pentateuque et les Prophètes, avec la calligraphie et la «logarithmétique» [5]. Un degré plus haut, le «gymnase» impose d'apprendre par coeur, le long d'un trimestre, la fameuse Grammaire de Laska-

[1] Nos documents grecs dans la collection Hurmuzaki, XIV, pp. 392-4, no. CCCCXXVI. Voy. aussi le no. suivant.

[2] Nos documents grecs, Hurmuzaki, XIV, p. 560 et suiv.

[3] Ouvr. cité, p. 17: Neque mirum est Bucurestium Academiam vocari. Nam adsunt philosophiae et theologiae professores duo, praeter episcopum, et duo hypodidascali, quos latine magistros vocamus. Medici etiam principis tres, et quidem modernus archiater Italus est, qui locum Comneni occupavit, de quo paulo infra. Numerus studiosorum quandoque CL, quandoque CC superat.

[4] *Ibid.*, pp. 415-417, no CCCCXLII.

[5] Helladius, ouvr. cité, pp. 27-28.

www.dacoromanica.ro

ris, d'expliquer les Sentences de Manuel Chrysoloras, pour passer à des fragments d'Isocrate, à Ésope, à la Batrachomyomachie, aux épîtres de St. Basile (aux jeunes) et de St. Grégoire de Nazianze (contre Julien). La rhétorique est présentée d'après Aphthonius. Enfin on imite les auteurs d'épîtres mentionnés plus haut [1]. On arrive ensuite à Aristophane, Euripide, Sophocle, Pindare, Théocrite (avec l'Enchiridion de Hephaestion pour apprendre à scander), poussant dans trois ans jusqu'à Homère, — ce qui donne une dixaine d'années d'études [2]. Ce qui est dit sur les leçons de «rhétorique, logique, physique, métaphysique, éthique», vient du modèle italien [3].

Tout en présentant les livres d'école coutumiers, dont en première ligne ceux, publiés en Angleterre, au commencement du XVII-e siècle, de Théophile Korydaleus, Helladius observe que, si on apprend l'arithmétique de Nicomaque Gérasénus, on arrive rarement à Euclide et Archimède [4], Une certaine négligence est admise pour la physique et la métaphysique [5]. Sur tous ces points on est en avance à Bucarest.

Il faut observer aussi que, si toutes ces études auraient pu être faites à Andrinople en 1665, lorsque Constantin Cantacuzène y était, ou même à Constantinople, où il fit un plus long séjour, il n'aurait pas dû passer à Venise pour recommencer logique, rhétorique,

---

[1] *Ibid.*, p. 42 et suiv. (avec des exemples). On arrivait cependant à faire avec cela à Andrinople des centons de Lucien et d'Aristophane; *ibid.*, p. 54.

[2] *Ibid.*, p. 55. — L'auteur a étudié trois ans à Londres et à Oxford, avec huit autres —, il y a aussi des Gréco-Roumains —, un an et demie à Amsterdam, plus d'un an à Halle (avec trois autres), deux et demie à Prague, quatre à Altorf; *ibid.*, pp. 56, 205-206. Il publia en 1712 un Manuel de grammaire; *ibid.*, p. 58.

[3] *Ibid.*, p. 58.

[4] Studia mathematica valde desiderantur: praeter enim Euclidem atque Archimedem nihil habent, ac valde raro iis incumbunt; *ibid.*, p. 60.

[5] Studia physica et metaphysica, si experimentalia excipias, non ita negligenter tractantur, quare et Aristotelis magni sunt fautores Graeci; *ibid.* Il donne à ces gymnases aussi le titre d'Académies; p. 62.

www.dacoromanica.ro

physique et métaphysique Ce qui est dit en 1714 par le savant grec Helladius représente l'état de choses résulté à cette époque après l'adoption du programme de Padoue[1].

A Prague même Helladius ne trouva à l'Université que des leçons de logique, de physique, de métaphysique et de théologie pendant trois ans[2].

N. Iorga.

La Dobrogea — pays de synthèse

Ce qu'on appelle la Dobrogea est un territoire d'influences diverses qui se rencontrent dans tous les domaines et qui en forment le charme spécial.

Ces influences on les observe aussi dans l'aspect du pays et dans les origines de sa composition naturelle. M. J. Simionescu, observe avec raison que sur ce territoire recouvert jadis, les cimes seules de ses archaïques montagnes émergeant, par les eaux de la Mer Sarmatique, puis de la Mer Ponto-Caspienne on trouve une tectonique pareille à celle de la Moldavie orientale et des bases profondes de la steppe du Bărăgan[3]. Rien n'y vient du Balcan, mais le Danube prend une grande partie de ce territoire dans des régions qui en dérivent par tout leur caractère, comme du côté de Nicolițel, dans l'angle Nord-Ouest de la province. A côté de la steppe, avec sa végétation hâtive, immense, mais passagère, on a la fraîche verdure permanente alimentée par les brumes du fleuve. Et, à l'Est, la côte de remplissures et la côte de falaises, avec le noeud de lacs de Razelm, appartient au domaine du Pont, plus ou moins semblable aux autres rivages de cette Mer Noire. Nulle part sur un si

[1] Helladius prétend que, comme pour la théologie, on est familier du Damascène, pour l'histoire on consulte couramment „Eusèbe, Zonaras, Socrate, Mathieu Tzigala, Thucydide, Polybe, Appien, Zosime"; p. 60. Helladius déplore que Cyrille Lukaris, au lieu de fonder une imprimerie, n'eût porté ses soins sur le *gymnase* de Constantinople; ouvr. cité, p. 141.

[2] *Ibid.*, p. 320. — Cf. Chr'stos P. Oikonomos, *Die pädagogischen Anschauungen des Adamantios Korais und ihr Einfluss auf das Schulwesen und das politische Leben Griechenlands nebst einem Abriss der geschichtlichen Entwickelung des griechischen Schulwesens von 1453 bis 1821*, Leipzig (1906).

[3] *Conferințe*, pp. 79-80.

www.dacoromanica.ro

petit espace il n'y a des formes aussi diverses de la nature.

La faune et la flore elles-mêmes sont ainsi, appartenant à plusieurs régimes contradictoires. Auprès de la végétation des vastes étendues de la Bessarabie méridionale, continuation de la plaine russe, on trouve le *plaur* danubien avec ses îles flottantes, ses herbes sous lesquelles se cachent jusqu'à deux mètres d'eau, son monde de poissons, de serpents, d'insectes, d'oiseaux de toute espèce, sans aucun mammifère; puis près de la Mer les grosses tortues jaunes mouchetées de noir, les blancs oiseaux qui viennent du large, chacune de ces plantes, chacun de ces animaux restant borné à sa lisière. A peine, pour les orées des forêis de chênes nains, mangeant la steppe ou bien lui laissant la victoire; avec une immense lisière intermédiare, faut-il faire une exception.

Pour les races, pour les société humaines, pour les États ce sera la même chose.

Il y eut une Dobrogea de la steppe. C'est pourquoi on lui donna, à cause des rois de l'espèce d'un Kanitès et d'un Tanoussa, d'un Charaspès, d'un Sarias et d'un Athéas, dont on a conservé les monnaies, frappées en leur nom par les Grecs du littoral, le nom de la nation qui pendant longtemps eut la possession du désert eurasiatique: les Scythes, des Touraniens dominés par une aristocratie guerrière d'Aryens, héritiers des grandes civilisations orientales de la région mésopotamienne. Dioclétien conserva le nom de Scythie à la province créée par lui au commencement du III-e siècle. Puis un autre groupement formé des mêmes éléments prit leur place, les Sarmates, dont les chariots de guerre sont confondus par Ovide, cependant un témoin pendant son exil, avec les paisibles charettes tirées par les boeufs blancs et gris des agriculteurs vivant dans ces vallées ou sur ces plateaux. Ceux-ci ne réussirent pas même à créer des établissements durables et à se grouper en État autour d'un centre politique.

Mais à côté du roi scythe, du chef sarmate—car la souveraineté des autres barbares ne laissa pas de trace historique—il y a un autre roi: celui de la Mer.

Dejà au commencement du III-e siècle de l'ère païenne les habitants de Kallatis étaient protégés par un roi du Bosphore cimmérien, Eumélos. Parmi les anciennes cités, totalement dis-

www.dacoromanica.ro

parues, de la Scythie Mineure, à côté d'une ville de Minerve et d'une ville de Vénus, Parthénopolis et Aphrodisias, Ptolémée cite une Euménia. Donc il y eut sur cette rive occidentale de la Mer une fondation du roi de Pergame (197-159 a. Chr.). Quelques dizaines d'années plus tard, Mithridate, le roi du Pont, eut des relations avec ce littoral, imposant sa monnaie aux Grecs qui s'y étaient établis.

Ces colons, doriens et ioniens, de Histria (VII-e siècle déjà), de Tomis et de Kallatis, d'Odessos, de Dionysopolis ou Krounoi, de Bizone, du „port des Cariens", bien antérieurs à ces royautés de contrefaçon, si éphémère, copiant d'une façon gauche, à travers Alexandre-le-Grand, les vieux rois de Perse, représentaient la première forme, prospère, presque glorieuse par ses résistances heureuses, de la Dobrogea maritime. Ils représentaient dans ces régions habitées par des barbares ou des mixobarbares le premier apport de civilisation: il est bien probable que, comme à Marseille, plus d'un chef des indigènes fut, tout en restant un client du commerce grec, de leurs élèves et qu'il écrivit en caractères helléniques une langue qui se montrait capable d'être conservée. A chacune de ces cités il faut reconnaître sans doute un rayon de domination assez étendu et un cercle d'influence encore plus large. Leurs voies de commerce étaient hardies: elles coupaient le Sud de la Moldavie pour pénétrer en Transylvanie.

Mais ce qui se montra plus durable, sous différentes formes, mais sans interruption, ce fut l'apport de l'intérieur, c'est-à-dire, autant qu'on peut voir dans cette pénombre profonde des siècles qu'on ose compter par dizaines, des Thraces, d'une ou de l'autre de leurs tribus: Crobyzes, Térides et Odryses, Besses ou Gètes, Dinogètes, Tirigètes — *Gètes du Danube* ou Gètes du Tyras— et Daves ou Daces, les gens des *davae*.

Les fouilles pratiquées surtout par M. Pârvan, par ses collaborateurs comme M. Andrieşescu et ses élèves, par quelques savants étrangers, comme M. Carl Schuchardt, ont montré que dès l'époque néolithique, au moins, ils étaient là, embrassant les deux rives du Danube et tendant vers la Mer par le rameau gète, alors que par celui des Daces ils allaint jusqu'au fond de la Germanie future, touchant, comme le montrent les noms de localité conservés par Ptolémée, jusqu'aux lointains bords de

www.dacoromanica.ro

la brumeuse Vistule. On a retrouvé dans leurs anciens établissements cette céramique peinte qui avance vers le Nord jusqu'en Galicie, des „statuees-menhirs", des armes qui ont dû leur appartenir.

Soumis à la discipline de la royauté asiatique, d'emprunt, recueillie plus directement chez les Scythes, leurs voisins, ces mêmes Thraces et leurs voisins les Illyres se réunissent dans la partie occidentale de la péninsule, d'une vallée du Pinde à l'autre, pour former l'État macédonien, de Philippe et d'Alexandre. Cet État s'en prend aussi à ces „abasileutes" que sont les Gètes danubiens dont un centre de civilisation a été retrouvé à l'Est de la capitale roumaine d'aujourd'hui (sur la Mostiştea). Les Macédoniens parurent à deux moments sur la rive gauche, et les sources narratives présentent ces champs de blé, auxquels correspondent les graines calcinées qu'on a trouvées parmi les débris des habitations paysannes dans la région que nous venons de nommer. Il n'y eut pas de conquête, sur un ennemi, de même race, de caractère cependant plus pur, plus fidèle aux origines, qui n'a pas laissé de noms, ni de localités, ni de personnes à l'histoire (fin du IV-e siècle). Sous un des diadoques, qui se contentait momentanément de la Thrace, dont il voulait faire un vrai royaume et un royaume civilisé à la grecque, sous Lysimaque, il y eut une offensive contre la vieille Thrace libre du „roi" Dromichète, dont le nom hellénique montre une initiation à la même civilisation méditerranéenne; le nom de la cité barbare d'Hélis apparaît à cette occasion pour ne plus surgir au cours de l'histoire.

Son successeur déjà se dirigeait ailleurs, laissant ces septentrionaux à leur sort. Mais le germe de la royauté était déjà jeté dans les régions envahies sans succès. Bourébista († 44 a. Chr.) imitera, d'après le précédent de Dromichète lui-même, Alexandre-le-Grand, dont la gloire s'était réfléchie dans Lysimaque. C'est lui qui fera la Thrace, cherchant aussitôt, comme ses prédécesseurs, le chemin vers les cités grecques, qui se soumirent volontiers, ainsi que le montre une inattendue inscription grecque, à l'hégémonie de ce chef qui sans doute parlait leur langue et suivait leurs modes.

Mais Alexandre-le-Grand avait trouvé un „diadoque" plus puissant dans l'État même de Rome, sorti de la cité pour entrer

www.dacoromanica.ro

dans la tradition orientale de la „basileia", C. Scribonius Curio et Lucullus Varro sont sur le Danube dès les années 74-73 a. Chr. Nous ignorons le caractère précis de l'ennemi auquel on s'en prenait: peut-être déjà dans les montagnes du Sud-Est transylvain, avec une prolongation sur le Banat et une direction vers la Mer romaine de l'Adriatique, s'était formé le royaume des Daces.

Après Bourébista assassiné, ses possessions sur le Bas-Danube s'effritent Le roi gète était arrivé à réunir l'héritage des rois scythes qui étaient certainement plusieurs à la fois, chacun avec son petit territoire. La division territoriale réapparaît après lui, sur les deux rives du Danube inférieur, avec les rois Dicomès, Dapyx, Ziraxès, aux noms hellénisés, avec Orole, qui conserve dans son nom l'ancien accent barbare. Dix siècles plus tard, en marge des Byzantins, ce sera la même chose à la même place. Tout cela entremêlé de Bastarnes, déjà des Germains, de Sarmates, comme, à cette époque du moyen-âge, les Petchénègues envahisseurs.

Déjà en 59 le gouverneur de la Macédoine, Gaius Antonius, se mêle sans succès dans ces querelles. Contre les Bastarnes et leurs alliés gètes, Dapix, Zyraxès de Génoukla, Orole appellera Crassus, en 29. On se battra de nouveau, après la disparition de ces chefs, avec le concours du roi balcanique des Thraces, Rhémétalkès, sur le Danube inférieur, avant la séparation des embouchures; déjà Rome a sur le fleuve une flotte, la première qui eût traversé et dominé son cours. Je ne pourrais pas voir dans les Gètes comme tels des ennemis de Rome, qui auraient osé lui chercher querelle, mais ces royaux principicules jouent ici le rôle que les chefs arméniens durent jouer, entre Sarmates et Romains, plus tard entre Romains et Perses. Rhémétalkès, ce Thrace du Sud, cet héritier si diminué des rois macédoniens et de Lysimaque, aura par la grâce des Romains la garde du Danube, où la douane appartient à ses maîtres[1]. On a parlé de leurs garnisons déjà établies dans les petits centres gètes: de même, vers la moitié du XV-e siècle, sur ce Bas-Danube, les Hongrois de Jean Hunyadi défendront Chilia, le point de plus important, au nom des princes de Valachie.

[1] Andrieşescu, *Conferinţe*, pp 32-33.

www.dacoromanica.ro

Lorsque l'Empire annexa le rive droite du fleuve, sous Domitien. les guerres avec la royauté dace, qui aurait volontiers repris les traditions de Bourébista, en même temps qu'elle groupait autour d'elle les Germains voisins, durent commencer. Il est avéré que dans la Scythie Mineure les Romains rencontrèrent des barbares portant d'autres vêtements et employant d'autres armes; les opérations y furent assez importantes pour justifier le grand monument d'Adam-Clissi, bien entendu si, d'après l'opinion commune qu'on s'accorde à partager, ce monument date de cette époque de Trajan, dont la figure n'y est pas discernable, ni celle d'un autre chef; Furtwägler l'attribuait, avec conviction, à la grande expédition de Crassus. Par sa cité de Tropaeum Trajani le grand empereur aurait pu cependant rafraîchir le souvenir des victoires anciennes.

En tout cas, si, de ce côté, il y a des barbares aux frontières, il n'y a plus de rois dans les anciens centres de royauté gète, „dinogète". Ils trouvent leurs remplaçants. Ce sont les évêques chrétiens. S'il y en a un qui dépasse les autres, celui de Tomis— et on a pu dresser la liste des occupants de ce siège—, d'autres évêques, des *chorepiscopi*, se trouvent dans chacune de ces bourgades. M. Pârvan en donnait, assez récemment, l'énumération. Ici comme ailleurs, l'Église est une autre façon d'être de l'Empire.

Elle le remplacera autant que son autorité se maintiendra entière. Dans cet Orient dès l'époque de Justinien le pouvoir laïque la domine. Alors voici qu'à l'époque des Comnène, après tout le remue-ménage bulgare, qui contient cependant des dominations établies, de caractère local, comme à Durostorum-Silistrie, dans les mêmes centres, après dix siècles, les chefs locaux reparaissent, vivotant entre la terre des barbares touraniens et la poussée de l'Empire, en petites „Romanies" disséminées: dans la chronique de la princesse Anne paraissent Tatul (Tatos), Sacea (Saktzas), Seslav Sesthlav), „Chalis". Leurs États, comme ceux des Gètes, s'étendent sur les deux rives danubiennes et n'ont rien à voir, ni avec le delta, plutôt pétchénègue et russe, ni avec le littoral, où prennent eau les vaisseaux de l'empereur maître du Pont comme l'avaient été ses antécesseurs romains. L'évêque de Vitzina, Vicina, vers les

www.dacoromanica.ro

embouchures, héritera de Saccea ou Isaccea; de nouveau on rentre sous la crosse lorsque l'épée se brise.

Au XII-e siècle les Byzantins, sous un Manuel, feront ce que les Romains avaient fait sous Trajan. Aussitôt cependant que leur État défaille, l'ancien ordre de choses revient. Alors qu'il y avait les Latins à Constantinople, les sources byzantines lotent l'État de la Mer Noire d'un Mytzès dont les slavistes veulent faire un Slave, Smyltzès. Lorsque les Paléologue sont en pleine déconfiture, il y a de ce même côté un Balica, un Dobrotici, fils de Dobrotă, un Ivanco, fils de Dobrotă.

Ils viennent du Sud. Du Nord-Ouest viennent les princes d'une „Roumanie' organisée; Vlaïco, maître au moins de Nicopolis, Mircea, maître des „deux rives du Danube jusqu'à la Mer et de Silistrie, où il a ses „kéfalias" à la mode balcanique de cette époque. A ce moment il y a une „Romanie" aussi au Nord des embouchures, en Moldavie.

De nouveau cependant l'Empire, héritier des vieilles royautés, intervient. Les Ottomans prennent la Dobrogea et bientôt ils ont le Danube et la Mer.

Mais, aussitôt que leur décadence est achevée, de nouveau avec le consentement, forcé par les circonstances, des maîtres de la steppe, la Russie, les Roumains de la Roumanie unie retournent dans la Dinogétie de leurs plus lointains ancêtres, et ils y trouvent, comme Bourébista trouva des Thraces et Décébale des *davae,* les villages des anciens riverains roumains du Danube inférieur, des émigrés plus récents et des durs bergers transylvains: en 1878 ils formaient la majorité dans les campagnes, comme les Gètes d'Ovide à l'égard des Sarmates.

Quelques documents sur les rapports italo-roumains

Dans un dossier que me communiquait [1], il y a quelques années, un ancien diplomate roumain, M. Mitilineu, alors établi à Venise, je trouve quelques documents qui me paraissent mériter d'être publiés.

Le 14 avril 1883 C. A. Rosetti, un des chefs du parti li-

[1] A ce qu'il paraît, il contient surtout une „Corrispondenza politica della Romania", imprimée.

www.dacoromanica.ro

général de Roumanie, qui s'était rendu à Rome en 1879 pour demander la nomination d'un ministre d'Italie à Bucarest, écrivait à cet Atlili qui avait célébré dans de beaux vers italiens la nouvelle Roumanie [1], ce qui suit: „Ciò che faceva il piccolo Piemonte al congresso di Parigi, sollevando la voce in nostro favore, sembra che il Regno d'Italia l'abbia dimenticato al congresso di Berlino ed alle conferenze di Londra, dove non una voce si è trovata in favore dei nostri incontrastabili diritti."

B. E. Maineri rappelait les lignes écrites par le grand philologue et historien B. P. Hasdeu pour la commémoration, le 28 mars 1883, de Raphaël: La Roumanie est aussi une Madonne, la Madonne voilée des douleurs: „Ombra di Raffaello, guarda deh,! guarda la Madonna romena che piange. Guardala che aspetta che il velo fatal sia caduto". Il pense surtout à la Bessarabie..

Il est question aussi du sculpteur Ettore Ferrari, qui avait donné à la Roumanie la statue du chef de la Renaissance roumaine en Valachie, Eliad Heliade, et qui travaillait à celle du fantassin de la guerre de 1877, le dorobantz aux plumes de dindon, donc le *Curcan*. Ida Melisurgo Vegézzi Ruscalla, fille d'un enthousiaste ami des Roumains, avait donné à Milan en 1882 une plaquette, *Il Curcan*. Son mari, N. Melisurgo, était inspecteur des chemins de fer dans l'Italie méridionale: les deux furent reçus par le roi Charles I-er. Le père d'Ida, consul de Roumanie à Turin, avait hissé le drapeau roumain en 1880 à la quatrième exposition des Beaux Arts.

En 1899 Galuppi disait dans un discours adressé à une délégation scientifique roumaine au congrès des orientalistes: „E sarà sempre per gli Italiani caro e commovente ricordo la grande prova di affetto che nel 1870 ricevettero dalla nazione sorella, quando il Parlamento romeno, rompendo gli indugi della titubante diplomazia europea, s'affrettava a felicitare il governo d'Italia nel fausto avvenimento della redenzione di Roma".

Dès le 10 mai 1881 paraissait en italien un journal hebdoma-

[1] Il s'occupait, dans la *Romana Antologia* du 20 janvier 1884, du poème *Jehovah* de la reine Élisabeth (Carmen Sylva), traduit par Angelo Talvini.

www.dacoromanica.ro

daire, intitulé *La Romania*, portant sur le frontispice les dictons „Apa trece, pietrele rămân, Românul nu piere" L'eau passe, les pierres restent, le Roumain ne peut pas périr. Un Michel Ştefănescu en était le collaborateur artistique. Le premier numéro contient un sonnet adressé à l'écrivain polyglotte Dora d'Istria, née Ghica, par Anna Pasolini Urteller, de Florence. Une biographie de Dora d'Istria était donnée dans le second numéro, avec une traduction de vers roumains par Attili. Est annoncé le cours de roumain donné à l'„école supérieure" de Venise par ce Marc' Antonio Canini, auteur des „Vingt années d'exil" et de poésies en roumain et en italien.

La même année, la colonie roumaine de Genève (MM. Grégoire Filipescu, Léon Ghica, Alexandre Baiş, M. Mărgăritescu, Grégoire Stoenescu, Nicolas Nicolaidi, C. V. Cutcudachi, G. G. Petrescu, Antoine A. Arión, J. Eliad Românul, Aristide Bontăş, Démètre Estati, Grégoire Grădişteanu, Al. A. Baiş, C. Filipescu, Jules Văsescu, Georges Giuvara) des étudiants, adressait à Depretis des condoléances pour la mort de Victor Emmanuel II, dans ces termes émus: „Notre peuple n'oublie pas qu'une colonie romaine lui donna naissance et cette origine lui fait un devoir et lui donne le droit de s'associer d'une façon particulière au grand deuil des Italiens".

N. Iorga.

Un ouvrage sur la peinture dans les monuments de l'art roumain ancien [1].

Le beau livre que publie M. J. Ştefănescu a le mérité de présenter au grand public, sous une forme attrayante et avec un grand luxe typographique, tout un côté de l'art roumain de Moldavie à peu près ignoré à l'étranger et mal connu même par ceux qui, en Roumanie, s'occupent de son art ancien.

A une courte introduction, dans laquelle l'auteur trace le cadre historique dans lequel se place le sujet qu'il étudie, fait suite un bref exposé de l'évolution de l'architecture moldave qui rapelle au lecteur les résultats des études faites sur ce

[1] I. D. Ştefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris 1928.

www.dacoromanica.ro

sujet en Roumanie dans ces derniers temps; il est accompagné de constatations et de considérations qui ne sont pas sans soulever quelques réserves.

Le chapitre sur les arts somptuaires amène l'auteur au coeur de son sujet, l'étude des arts somptuaires, étant, selon ses vues, un des précieux auxiliaires pour l'étude de la peinture religieuse et pouvant servir à combler les lacunes des monuments peints grâce à leur parenté aussi bien iconographique que stylistique. M. Ștefănescu trouve un exceptionnel caractère d'unité à la décoration monumentale d'une seule et même église et aux objets de son trésor. Voilà une constatation qui ne laissera pas que de surprendre la plupart.

Nous pensons que cette unité d'inspiration, bien loin d'être générale, est au contraire très rare et que dans la plupart des cas on a l'impression d'objets de provenances assez diverses. Les objets précieux et les icônes, par leurs dimensions réduites, par leur valeur intrinsèque ou la valeur religieuse qu'on leur attribue, ont une mobilité qui explique ceci suffisamment et qui fait que leur utilisation pour l'étude de l'art local devient souvent très aléatoire.

L'argumentation de M. Ștefănescu ne nous semble pas assez probante pour nous convaincre que ces éléments sont suffisants pour nous éclairer sur les lacunes de la peinture monumentale.

M. Ștefănescu relève avec raison l'intérêt et la belle facture des iconostases moldaves et valaques; mais il ne faut pas oublier qu'on ne peut parler ici d'un art original et particulier à ces deux provinces, puisque nous retrouvons des iconostases du même art dans toute la péninsule balcanique, en Asie Mineure, jusqu'en Crète, et, en un mot, dans tout l'Orient méditerranéen.

La différence indiquée entre les ouvrages d'argenterie moldaves travaillés en repoussé et les saxons ciselés n'est pas absolue. Les ouvrages saxons sont en grande majorité repoussés eux aussi, même quand ils sont repris au burin, ce qui n'est pas toujours le cas.

En ce qui concerne les étoffes tissées, M. Ștefănescu relève l'influence, plusieurs fois citée déjà, que leur ornementation a eue sur la sculpture des dalles funéraires. Il pense même que

www.dacoromanica.ro

cette correspondance est si étroite qu'on peut dater les pierres tombales d'après les motifs et le style des ornements comparés aux étoffes figurées sur les tableaux peints des donateurs, généralement datés d'une manière assez précise. Presque toujours ce sont les pierres tombales qui sont datées d'une façon plus précise que les tableaux votifs et le motifs ornementaux des étoffes à la mode se sont étendues sur des périodes de temps assez longues pour que la datation fixée par cette méthode (du reste utile quand toutes les autres font défaut) ne soit pas d'une grande précision.

M. Ştefănescu passe ensuite aux broderies et montre le très grand intérêt qu'elles présentent pour l'art moldave. Il nous en décrit les principales pièces[1]. Cette longue description révèle au lecteur toute la grande richesse que représentent ces broderies et quelle est leur part, à côté de l'architecture et de la peinture, dans l'apport de l'art moldave.

On regrettera que l'auteur n'apprécie pas à toute sa valeur la couverture de tombeau qui — à Suceviţa représente le prince Jérémie Movila et que son énergie farouche a fait justement comparer, par M. Focillon, à un Cranach. Le portrait peint du même prince à Suceviţa est loin d'avoir la même allure et donne une impression de bonasse et de molesse qui contraste avec la fierté du portrait brodé.

Les manuscrits et les miniatures amènent ensuite l'auteur aux icônes, dont il énumère celles qu'il juge les plus intéressantes.

Passant aux peintures murales, l'auteur commence par classer les églises d'après leur position géographique, d'une façon qui est faite plutôt pour surprendre.

Arbore, Părhăuţ, ont-ils jamais été monastères? Et St. Jean de Piatra? Pourquoi négliger Războieni, Borzeşti, Tazlău et d'autres?

L'auteur groupe les décorations murales qu'il juge parfaitement datées; il en oublie toutefois qui portent des très authentiques inscriptions, comme le sont celles du pronaos de Voroneţ, de l'exonarthex et de l'extérieur de la même église.

---

[1] Le doute émits par M. Stefănescu sur la date de 6.900 lue sur la voile de Moldoviţa est des plus justifiés; la date est, en effet, brodée en toutes lettres, ЅЧѴВ = 6992, 1484.

www.dacoromanica.ro

Quant à l'affirmation de la concordance stylistique des oeuvres des arts somptuaires dans les églises citées (Lujeni, Bălineşti, Pobrata, Humor, Moldoviţa, Arborea, Sucevita) avec leurs décorations murales, elle étonnera certainement le lecteur, car c'est tout au plus Sucevita qui peut fournir les éléments de cette comparaison.

Du reste, le groupement en trois catégories des peintures murales que fait M. Ştefănescu est très arbitraire et l'on pourrait, sans difficulté, faire permuter telle ou telle église d'un groupe dans un autre. Pobrata, entre autres, placée dans le troisième, celui des églises, pourrait parfaitement figurer dans un autre, celui des églises dont les parois sont couvertes de peintures superposées, appartenant à des époques différentes au XVI-e au XIX-e siècle), et Neamţ aussi.

La supposition que des peintres saxons ou polonais aient pu travailler à la décoration des églises moldaves au XVI-e siècle est également des plus surprenantes, quand on songe au caractère purement byzantin de ces peintures, à leur iconographie et aux traits si spéciaux qu'elles présentent et que M. Ştefănescu lui-même nous détaille tout au long de son travail.

M. Ştefănescu relève, d'un autre côté, la présence de caractères iconographiques et stylistiques russes, à partir de 1580, caractères que l'on pourrait rapporter à l'emploi de „podliniki", ainsi que l'a déjà supposé M. Grecu *(Codrul Cosminului,* I, p. 116).

La conclusion de ce chapitre est la constatation d'une unité et d'un air de famille de toutes ces peintures moldaves, conclusion parfaitement juste, et qui conduit l'auteur à la constatation qu'il a dû y avoir des équipes d'artistes organisées, en un mot une vie artistique intense et —nous pouvons l'ajouter— une école moldave.

Dans son classement des monuments peints d'après leur degré de conservation, M. Ştefănescu expose un tableau de leurs dates certaines ou présumées, tableau qu'on ne peut toutefois accepter sans réserves. Ainsi, parmi les décorations très abîmées, nous trouvons Putna (1466-70); mais que reste-il des peintures de 1466-70? Rien, certes, puisque toute l'église a été démolie au XVII-e siècle et refaite, ainsi que nous le dit M.

www.dacoromanica.ro

Ştefănescu lui-même. De même l'église de Zamca ne conserve plus ses peintures. D'un autre côté, les églises de Neamţ, Baia, Dobrovaţ, St. Démètre de Suceava, Rădăuţi, etc. ont plus qu'une décoration très abîmée ; elle ont leurs fresques entières en grande partie au moins , quoique les unes soient repeintes et que les autres aient besoin d'un nettoyage.

Vient ensuite la description individuelle de chaque église, description qui, malgré certaines objections de détail qu'on peut y faire, représente un gros appoint à nos connaissances sur la peinture moldave, puiqu'on y a réunie, suivant un ordre méthodique, la série entière de ces monuments. Suivre M. Ştefănescu dans ce long développement nous mènerait trop loin; nous nous contenterons de signaler çà et là quelques-uns des points où il nous parait qu'il y a lieu à remarques.

C'est par erreur que l'auteur pense que les peintures nouvellement trouvées dans l'exornarthex de l'église de Bistriţa sont du XIX-e siècle; elles sont datées par une inscription de la fin du XVIe siècle et rien dans leur facture ne vient contredire cette date.

Pourquoi la chapelle de Bistriţa serait-elle chapelle princière? Rien de spécial ne l'indique; c'est un paréclésion comme beaucoup d'autres. Rien dans les peintures de cette chapelle n'indique que le portrait que l'on y voit encore à demi, à côté d'une princesse et d'un autre personnage, soit Ştefan-cel-Mare. Aucune inscription ne s'y voit plus et l'image est tellement endommagée que c'est à peine si l'on se rend compte que c'est d'un homme qu'il s'agit.

Pourquoi penser que la construction de la voûte de l'exonarthex de Pobrata est moins une nécessité arhitecturale qu'une „très savante adaptation aux besoins de la décoration". C'est bien le contraire qui est le cas, c'est-à-dire que c'est la décoration qui s'adapte aux formes de la voûte, qui est un berceau à pénétrations, forme des plus rationelles—la plus rationelle même dans ce cas—et à laquelle la décoration peinte s'adapte naturellement sans qu'il soit besoin d'y chercher des raisons lointaines ou très savantes.

Il est utile de protester contre l'idée qu'émet l'auteur, et d'après laquelle l'opinion commune que les peintures murales mol-

www.dacoromanica.ro

daves sont — originairement — de la vraie fresque, autorise qui que ce soit à se mêler de leur nettoyage. Le moine qui aurait lavé (et détérioré) les peintures de Pobrata, sans avoir dûment obtenu une autorisation dans les formes prescrites par la loi, a simplement commis un délit.

Quelle que soit leur technique, le nettoyage et le lavage des peintures est une opération délicate qui ne peut être confiée qu'à des peintures spécialisés dans ce genre d'opérations. Les cas de dégradation de peintures par les personnes les mieux intentionnées sont nombreux et il n'est pas sans utilité de saisir cette occasion pour protester une fois de plus contre ces condamnables (et irréparables) erreurs. Nous pensons, sur ce point, être de parfait accord avec M. Ştefănescu.

Il serait intéressant que l'auteur nous fît savoir sur quoi il se base pour penser que Georges de Tricala serait l'auteur des peintures de Pobrata.

Tout ce que nous savons de lui, c'est que sa pierre tombale — sans date, mais très probablement du XVI-e siècle — se trouvait à Hârlău, près de l'église de St. Georges, ce qui fait supposer qu'il a peint cette dernière église.

A Humor, l'auteur parle du tombeau et du portroit d'Anastasie, femme du fondateur; pourquoi négliger alors le tombeau et le portrait du fondateur lui-même, qui lui fait pendant?

M. Ştefănescu est frappé de l'inégalité des diverses parties de la décartion de l'église de Moldoviţa, inégalité qu'il attribue au fait que le maître a laissé à ses collaborateurs une plus grande liberté. Nous pensons plutôt que ces différences sont dûes au fait que les fresques ont été, en plusieurs endroits, repeintes et peut-être à des époques différentes.

L'extérieur de St. Élie date du XVII-e siècle et non du XVI-e, comme en fait foi le portrait du Métropolite Varlaam, qui a été en fonctions en 1632-1654. C'est même le seul exemple —et le dernier — de décorations extérieures à la fresque que nous ayons en Moldavie.

En ce qui concerne la date des peintures intérieures d'Arborea, les raisons que donne M. Ştefănescu pour les dater (1541 ne suffisent pas à nous convaincre. Comment expliquer alors les deux tableaux des donateurs? Celui où le pârcălab Arbore se voit avec sa femme et deux petits enfants, et celui où ils se

www.dacoromanica.ro

trouvent avec leurs cinq enfants, tous encore tout jeunes? En 1541 Arbore était mort depuis près de vingt ans et ses enfants (s'ils vivaient) devaient avoir dans les quarante-neuf ans (cf. G. Balş,. *Bisericile lui Ştefan-cel-Mare,* p. 117 .

M. Ştefănescu pense que le tableau des donateurs à Voroneţ est restauré. Il a peut-être quelques retouches; néanmoins, dans son ensemble, il est plus que probable que c'est le tableau original et la grande ressemblance du portrait d'Étienne-le-Grand avec celui de l'évangéliaire de Humor en est, pensons-nous, une preuve de plus. Quant au modèle de l'église que tient le donateur et que M. Ştefănescu déclare ne nullement concorder avec l'architecture de Voroneţ, il en est au contraire une fidèle image, abstraction faite, bien entendu, des remaniements qu'a subis ultérieurement l'église. C'est même une preuve que le tableau est antérieur à la construction de l'exonarthex, élevé en 1547.

On ne comprend pas bien sur quels arguments se base l'auteur pour déclarer la peinture du naos de Voroneţ de la fin du XVI-e siècle. Nous pensons, au contraire, que le naos a été peint à l'époque de la construction de l'église ou à peu près, parce qu'à part les caractères du tableau votif, nous retrouvons dans ce naos ce caractère de décoration respectant les lignes de l'architecture que M. Ştefănescu, aussi bien que nous, considère comme un des critériums de cette époque. Vers le premier tiers du XVI-e siècle, ce caractère disparaît. De plus il y a les arguments tirés de l'iconographie fournis par M. Podlacha. M. Ştefănescu, qui fait, en général, grand cas et à juste titre des arguments iconographiques, nous paraît ici les mettre à côté assez légèrement.

Dans l'église de Roman on reconnaît quelques traits italiens. Quelle que soit la voie d'introduction, plus ou moins directe, l'observation paraît juste, et, en tout cas, par son style, la peinture de Roman (au moins celle de l'exonarthex) se range à une place à part dans les peintures de cette époque.

Nous ne pouvons toutefois partager l'avis de l'auteur qui croit reconnaître dans ces peintures la main d'un peintre d'icônes. La seule inspection de sujets tels que la danse de Salomé, les tableaux à paysages marins, et d'autres, semblent

www.dacoromanica.ro

bien procéder d'une toute autre inspiration; c'est plutôt un style de grand tableau dans des dimensions réduites.

Sur quels indices est-ce que l'auteur se base pour dire que les fenêtres du pronaos de St. Georges de Hârlău sont de la fin du XVI-e siècle? Elles datent certainement de l'époque de la construction. La meilleure preuve en est donnée par l'auteur lui-même, qui nous dit que les peintures de l'intrados de ces fenêtres datent de la décoration originale qu'il date de la première moitié du XVI-e siècle, date que nous pensons pouvoir reculer jusqu'à celle de la fondation de l'église.

C'est par erreur que M. Ștefănescu nous dit que St. Georges de Suceava est la seule église de l'ancienne capitale de la Moldavie qui conserve encore une partie de sa décoration originale. St. Démètre conserve elle aussi une grande partie de sa décoration intérieure. Un point sur lequel nous sommes pleinement d'accord avec l'auteur, c'est sa critique de la restauration de la peinture de St. Georges par Viertelberger, qui a, en effet, fait indignement barbouiller les parties effacées des fresques.

La description des peintures de Sucevița tient une large place. Si l'on peut différer d'avis sur leur qualité artistique, elles sont, en tout cas, des plus intéressantes, ce qui justifie l'importance que leur donne M. Ștefănescu,

On ne peut en rien trouver que Secu soit une „réplique" de Xéropotame du Mont Athos; il n'y a aucune espèce de ressemblance, si ce n'est le nom (Secu=sec).

Bădăuți (= Milișăuți), qui a été détruite pendant la guerre, conservait, à part ses peintures intérieures, une partie de celles du dehors, encore visibles sous les couches de chaux qui les recouvraient.

Neamț, — en partie — conserve sous la peinture du XIX-e siècle des fresques qui pourraient fort bien être du XVI-e; Baia, de même.

On sera un peu étonné de voir l'auteur, qui s'étend longuement sur des monuments médiocres comme Hlincea, ou repeints comme Cetățuia et d'autres, n'accorder que quelques courtes lignes à Golia, qui, — malgré sa décoration relativement récente — est néanmoins un monument d'un grand intérêt,

www.dacoromanica.ro

De Mirăuţ, il aurait été naturel de ne rien dire, le monument actuel étant entièrement moderne.

L'église actuelle de Bisericani ne date pas du XVI-e siècle, mais du XVIII-e.

M. Ştefănescu nous cite, comme étant détruites, les décorations d'une série d'églises, sans nous indiquer sur quelles sources il s'appuie pour penser qu'elles aient jamais existé..

Il aurait fallu citer, dans le tableau synoptique, le fait que l'on conserve encore des peintures de l'église de St. Nicolas de Jassy, datant de la restauration du XVII-e siècle.

Après l'étude des différents monuments, l'auteur s'occupe de leur iconographie, de leur technique et de leur style et, en ce qui concerne l'iconographie, il fait appel, ici encore, à l'étude des objets, tels que pièces d'orfèverie et broderies.

Nous avons déjà dit pourquoi, sans vouloir en rien nier l'utilité que cette étude peut présenter pour celle de la peinture murale, nous pensons qu'il ne faut pas se l'exagérer, ni y voir, comme le pense l'auteur, un moyen „très sûr", d'autant plus que l'origine de plusieurs de ces objets somptuaires peut être facilement contestée.

Quant à demander à l'analyse iconographique l'origine des thèmes et des prototypes, d'accord; mais ici aussi il faut de la prudence dans les conclusions qu'on en tire et se garder des exagérations.

Ainsi que l'a très bien montré M. C. Diehl[1], „il faut faire à l'iconographie sa part; pour juger de l'importance d'un mouvement artistique, pour caractériser des écoles d'art, il ne faut point considérer qu'elle".

En se basant donc trop exclusivement sur ce critérium, on risque facilement d'aboutir à des conclusions erronnées.

Passant à l'examen des thèmes, l'auteur retrouve dans le Baptême le type „syrien" (un type donc très ancien) ; l'analyse des thèmes de la Transfiguration, de la Résurrection de Lazare et des Rameaux l'amène à des exemples „orientaux et hellénistiques" des XII-e et XVI-e siècles; la Cène est d'une rédaction nettement „byzantine".

---

[1] Ch. Diehl, *Choses et gens de Byzance. La dernière Renaissance de l'art byzantin*, p. 169.

www.dacoromanica.ro

La Crucifixion se rattache aux formules byzantines du XIV-e siècle et par là aux formules orientales; la Dormition de la Vierge pareillement à des exemples byzantins du XIV-e siècle en général, mais, quelquefois aussi, elle se rattache à des exemples valaques; on pourrait supposer également des intermédiaires russes.

Pour le Baptême, le Thrène, l'Anastasis, l'auteur ne se prononce pas. La conclusion reste assez vague; la majorité appartient à des exemples byzantins (il faut encore s'entendre sur ce qu'on désigne par: byzantins).

L'emploi du modèle vivant est la règle pour les images de la Vierge, nous dit l'auteur. C'est un avis personnel, intéressant sans doute, mais qui ne nous paraît pas démontré.

Il est regrettable que M. Ştefănescu n'ait consacré qu'une seule page et ne se soit pas étendu plus longuement sur la question des costumes représentés sur les tableaux des fondateurs, et qui sont si intéressants à plusieurs points de vue.

Le résumé de ce chapitre amène l'auteur à la conclusion inattendue que l'art moldave n'a pas fait d'emprunts (sauf à partir de la fin du XVI-e siècle); conclusion qui parait du reste être en contradiction avec les résultats, énoncés plus haut, de l'étude iconographique, et en contradiction — si nous pouvons nous exprimer ainsi — avec toutes les probabilités. Quel est l'art qui n'a pas fait d'emprunt? Tous les arts sont — au moins pendant leur période de formation,— la résultante d'une tradition, d'un passé et d'influences qui s'amalgament à des éléments locaux.

Une autre conclusion sur laquelle nous sommes d'accord avec l'auteur, c'est que les peintures moldaves ne se rattachent pas à celles d'Athos. Enfin les hypothèses émises sur l'évolution du Thrène sont des plus intéressantes: des exemples byzantins auraient-ils été transmis par des intermédiaires serbes? Ou bien cette influence byzantine aurait-elle pris la voie de la Crimée ou celle de la Mer Noire? Ou bien encore provient-elle de ses anciens centres de Russie? Ces idées formulées en quelques lignes sont des plus suggestives et permettent de mesurer l'étendue des recherches auxquelles elles ouvrent la voie; d'autant plus qu'elles valent sans doute non seulement pour le Thrène, mais aussi pour d'autres thèmes.

www.dacoromanica.ro

Passant à la technique, l'auteur nous donne, sur ce qu'il nomme des dessous, une série de détails dans lesquels nous n'entrerons pas, mais que les personnes au courant de la fabrication de la chaux et des mortiers et de leurs applications n'accepteront pas sans réserves.

Nous nous arrêtons à un point plus important. L'auteur refuse aux peintures moldaves le nom de fresque, trouvant que cette technique n'a été employée qu'à Lujeni, à Popăuţi, à Arborea et à Pătrăuţi, et encore seulement dans quelques parties de ces églises.

Nous sommes ici en désaccord complet avec M. Ştefănescu. Les peintures moldaves — tout au moins jusqu'à la fin du XVI-e siècle et souvent après,— sont de la vraie fresque, c'est-à-dire qu'elles sont exécutées avec des couleurs délayées dans l'eau de chaux sur enduit tout à fait fraichement exécuté, — sous réserve, bien entendu, des repeints si nombreux, qui eux, naturellement, sont exécutés à la détrempe selon un des nombreux procédés de cette technique. En ce qui concerne les visages et les mains, M. Ştefănescu a raison, et dans un grand nombre de cas — pas toujours — ils n'ont pas montré la résistance habituelle de la fresque. Pourquoi? Parce que le maître qui faisait exécuter le gros du tableau par ses aides se réservait d'executer les parties fines, telles que les têtes, et les faisait à la fin; soit qu'alors l'enduit eût déjà trop séché, soit que sciemment il ait travaillé plus lentement et *a secco,* ces parties-là ne participent plus de la qualité de la fresque.

Nous avons nous-même relevé que sur plusieurs tableaux de donateurs, tandis que le reste de la peinture est traité en larges touches, les figures sont travaillées finement, les poils des cheveux et de la barbe sont détaillés d'une façon qui rappelle plus le faire de certains maîtres occidentaux et spécialement allemands de cette époque, que le faire byzantin[1].

Les autres parties — sauf les repeints, encore une fois de la presque totalité des fresques moldaves de ce temps-là ont une solidité remarquable et résistent à tous les frottements, souvent les plus énergiques. On leur voit prendre dans les parties exposées au contact des vêtements des fidèles un poli.

[1] G. Balş, *Bisericile lui Ştefan-cel-Mare,* p. 264.

www.dacoromanica.ro

un luisant de stuc, sans rien perdre de leurs couleurs; M. Ștefănescu lui même le remarque. Les travaux exécutés par les spécialistes au cours des dernières années (je ne parle pas des amateurs que cite M. Ștefănescu) confirment pleinement cette façon de voir. L'auteur lui-même nous parle avec admiration de la façon dont les peintures extérieures de ces églises ont pu résister à des siècles d'intempéries, dans un climat si dur, et nous sont parvenues dans un état de fraîcheur surprenant. Aucune peinture à la détrempe n'aurait pu y résister, même dans des climats plus doux, et seule la vraie fresque le peut.

Est-ce à dire que les procédés de cette fresque sont identiques à la fresque pompéienne ou à la fresque italienne? Du tout, mais elle n'en est pas moins une vraie fresque. Cela résulte du reste de ce que nous dit M. Ștefănescu lui-même en maints endroits.

En général, la technique des peintures des églises moldaves paraît avoir été très conforme à ce que nous indiquent maintes herménies et nous ne pensons pas que des analyses chimiques soient de nature à donner beaucoup plus de précision.

L'observation que fait M. Ștefănescu lorsqu'il traite du style, à savoir que la peinture moldave du XV-e siècle et des premières années du XVI-e a respecté les lois de la décoration murale, c'est-à-dire qu'elle s'est adaptée aux lignes de l'architecture, —tandis que plus tard ces principes se perdent— est, pensons-nous, tout à fait juste et c'est un des criteriums sur lesquels nous croyons que l'on peut se baser pour distinguer les peintures de l'époque d'Étienne-le-Grand de celles du temps de Pierre Rareș[1].

M. Ștefănescu n'est, cependant, pas toujours conséquent avec lui-même et il refuse d'admettre comme datant du règne d'Étienne-le-Grand telles fresques qui présentent ces qualités de respect de la composition arhitecturale (Voroneț, St. Élie ou inversement (Bistrița).

L'auteur, qui relève avec soin les divers types architecturaux figurant dans les peintures moldaves, et leur consacre un paragraphe à part, s'étonne de ne trouver aucune trace

[1] G. Balș, *Bisericile moldovenești din veacul al XVI-lea*, p. 281.

www.dacoromanica.ro

de l'influence du milieu et des formes locales. Nous lui signalerons la représentation d'une église typique moldave dans l'histoire de St. Jean le Nouveau, à l'extérieur de Voroneț, et une autre église moldave sur le paroi Sud de St. Élie, toujours à l'extérieur [1].

M. Ștefănescu nous donne une description détaillée des divers ornements qu'il a relevés dans nos églises. Elle est accompagnée de nombreuses vignettes qu'on regrette de voir rendues d'après des aquarelles et non d'après des photographies, toujours plus fidèles comme reproduction. Il voit d'étroites relations entre ces ornements et l'art paysan. Pour notre part nous ne pouvons pas le trouver, sauf peut être dans de très rares cas. L'ornementation des églises moldaves nous paraît se baser sur de très anciens motifs — presque toujours byzantins - et répandus dans presque toutes les régions byzantines. Au XVI-e siècle il s'y ajoute des motifs plus orientaux, transmis probablement par les étoffes et des motifs Renaissance, auxquels on peut attribuer le même mode d'introduction, ou venus par une influence russe (podliniki ou autre). Les motifs populaires sont — croyons-nous—, excessivement rares et datant d'époques plus récentes. Quant à l'influence inverse, celle des ornements des églises sur l'art paysan — qui a d'autres sources, elles aussi très anciennes,— elle nous paraît des plus faibles.

Il nous semble qu'ici, comme aussi sur d'autres points, l'auteur prend trop facilement des affirmations et des hypothèses pour des démonstrations.

L'auteur relève la différence profonde qu'il y a, au point de vue de l'expression et des sentiments, entre la peinture byzantine et la peinture occidentale et toute cette partie de son exposition nous paraît parfaitement juste; on ne saurait trop, à notre avis, insister sur le côté abstrait de cette peinture byzantine, qui en fait un art d'un tout autre ordre d'idées que la peinture occidentale. A partir du deuxième tiers du XVI-e siècle, la peinture moldave commence à abandonner ses principes spirituels et commence à se diriger vers le milieu vivant. Perdant son soutien moral, incapable d'égaler l'art de la Renaissance sur le nouveau terrain où elle se place, la pein-

[1] Cf. G. Balș, *Bisericile lui Ștefan-cel-Mare*, pp. 191-192.

www.dacoromanica.ro

ture moldave décline et au cours du XVII-e et du XVIII-e siècle ne présente plus d'oeuvres de réelle valeur.

Enfin l'auteur expose ses conclusions, dont un certain nombre, dit-il, ne pourront être contestées. Nous sommes partiellement de son avis; quelques-uns des résultats auxquels il est arrivé paraissent définitifs et concordent avec ceux auxquels ont abouti d'autres chercheurs. C'est, en premier lieu, la constatation d'un milieu de civilisation et d'art en Moldavie, c'est la marche de l'évolution des monuments peints moldaves. Pour d'autres des conclusions énoncées, nous pensons qu'il y a des objections et des réserves à faire, que nous avons indiquées plus haut; en particulier nous pensons que les rapports entre la peinture religieuse moldave et l'art paysan sont très peu accusés et doivent être accueillis avec beaucoup de prudence.

La discussion des origines amène l'auteur à d'intéressantes considérations dans les comparaisons qu'il fait avec l'art pictural des nations voisines.

Nous nous demandons, toutefois, comment l'exemple des églises romanes de Transylvanie (quelles sont les églises romanes de Transylvanie décorées de peintures extérieures?, dont les plus récentes datent de la première moitié du XIV-e siècle, ont pu contribuer à faire décorer les parois extérieures des églises moldaves du XVI-e?

La conclusion finale, après élaguement des diverses influences secondaires constatées, est que les origines de la peinture moldave doivent être rattachées nettement à l'art byzantin du XIV-e siècle et à Constantinople.

L'auteur suggère que la transmissiou a pu s'opérer par la voie de la Mer Noire. L'hypothèse est séduisante et, iconographiquement parlant — si nous nous en rapportons aux indications de l'auteur—, elle paraît se justifier pour certains thèmes.

Mais, d'une façon générale, si l'art de Constantinople que connaissons-nous de précis sur les peintures de Constantinople au XV-e siècle?) s'est transmis dans la peinture moldave, comment expliquer que cette peinture ne nous montre pas les caractères extérieurs et stylistiques de ce qu'on appelle la Renaissance des Paléologue? C'est-à-dire la vie, le mouvement, les draperies agitées, ce rapprochement de la nature que nous

www.dacoromanica.ro

ne commençons à trouver en Moldavie qu'à partir du premier tiers du XVI-e siècle?

Nous pensons donc que, sur ce point, les idées de M. Ştefănescu sont plutôt le point de départ de nouvelles recherches que des conclusions définitives.

En résumé, ce bel ouvrage, ainsi que nous l'avons dit au commencement, représente certainement un très intéressant apport à nos connaissances et un précieux matériel pour les études à venir.

On pourra regretter que cet ouvrage si méritoire, présente de nombreux lapsus et des erreurs de fait qui témoignent d'une certaine hâte qui a empêché l'auteur de revoir à loisir son texte (quoiqu'il insiste sur sa grande précision de méthode et ses efforts linutieux).

Certaines autres affirmations ou façons de voir sont contredites par l'auteur lui-même, ce qui jette quelque trouble et quelque confusion dans l'esprit du lecteur.

Ainsi l'auteur pense que la porche de Bălineşti pourrait être de la fin du XVI-e siècle; mais plus loin il juge que le tableau des fondateurs est du commencement de ce même siècle, tableau sur lequel est figuré le porche en question.

A Moldoviţa, l'auteur nous dit que le tableau des donateurs ne présente aucune retouche, la peinture est d'une vie et d'une puissance très remarquables et se distingue par une exécution artistique de grande valeur; il détaille longuement les qualités du tableau. Plus loin il revient deux fois encore sur le caractère de ces peintures sans restauration ni „repeints".

Mais dans les „corrigenda" il nous dit que nous sommes en présence d'une restauration du XVII-e siècle; le portrait du fondateur n'a plus les qualités de tout à l'heure: il est d'un faire sec et d'un dessin mou.

Il est juste que l'on peut dans des „corrigenda" mettre au point des observations de fait ou faire la part des faits nouveaux survenus pendant l'impression de l'ouvrage. Mais, lorsqu'il s'agit d'appréciations et des jugements de l'auteur sur une seule et même peinture, de pareilles variations sont faites pour jeter le doute dans l'esprit du lecteur.

Dans le même ordre d'idées, l'auteur nous parle d'une belle icône du XVI-e siècle conservée à Golia, d'une belle exécution et de conception monumentale. Dans les „corrigenda" il trouve que l'icône se rattache d'une manière très évidente au premier tiers du XIX-e siècle

La peinture de Pobrata serait exécutée dans le premier quart du XVI-e siècle? Mais Pobrata a été bâtie en 1530.

Le fondateur d'Arborea, Luca Arbore, était pârcălab gouverneur

www.dacoromanica.ro

militaire de Suceava, Toutes les inscriptions, tous les documents l'attestent; c'est un personnage très connu. M. Ştefănescu en fait un logothète.

Dans les tableau des fondateurs de Sucevița reproduit planche LXXVII) près de Jérémia Movilă et d'autres personnes de sa famille figure sa femme. Elle se nommait Elisabeth et elle est célèbre autant par son ambition que par ses malheurs. Son nom se peut du reste lire sur la reproduction même de l'auteur: Ilisafta; il imprime pourtant au-dessous du même portrait aggrandi : Ilinca Hélène et il ajoute d'une façon très inattendue: fille de Dabija Voévode, c'est-à-dire fille du prince Dabija. Le seul prince Dabija connu a régné environ trois quarts de siècle plus tard.

Les indications de fin de page et la bibliographie, qui devraient suivant l'habitude avoir quelque rigueur, laissent aussi quelquefois à désirer.

Ainsi la communication de M. Puig i Cadafalch au premier congrès des études byzantines à Bucarest sur: „les églises de Moldavie" devient: „sur les églises romanes".

Nous trouvons: „Balş et Ghika-Budeşti: Călătorie la Muntele Athos" Un voyage au Mont Athos), Bucarest, „Bulletin de la Comm. des Mon. historiques roumains, 1912". Or cet ouvrage n'existe pas. Il existe à peu près à cette date: „Notiță despre architectura Sfântului Munte" Notice sur l'architecture du Mont Athos , par G. Balş, 1913 dans le „Bull. Comm. Mon. Ist.").

L'inscription indiquant le nom du peintre d'Arborea du reste infidèlement reproduite) est attribuée. comme citation, à Kozak (*Inschriften aus der Bukovina,* p. 42). On ne l'y trouve pas. Du reste l'ouvrage de Kozak date de 1903 et l'inscription en question a été citée pour la première fois par le père Dan en 1926 („Bull. Comm. Mon. Historiques", p. 45), et par M. Grecu (*Eine Belagerung Konstantinoples*, dans le „Byzantion", I, p. 282).

G. Balş.

Opinions contemporaines sur la fin de Grégoire Ghica, prince de Moldavie (1777).

Les gazettes de l'Occident, dans les rares comptes-rendus qu'elles firent, en 1775, et 1776, des phases successives de l'annexion de la Bucovine à l'empire autrichien, mentionnèrent, à diverses reprises, l'héroïque et inutile résistance du prince de Moldavie et des boïars du pays à cet acte unique.

Et voici que, deux ans à peine après la signature du traité qui sanctionnait le démembrement de cette province, une nouvelle affreuse, venue par le canal de Varsovie, apprenait à

www.dacoromanica.ro

l'Europe, entre le 15 et le 25 novembre 1777, la fin tragique de Grégoire Ghica, la vaillant et patriote Hospodar sur la tête duquel s'étaient amassées toutes les haines de la Monarchie voisine.

L'horrible crime perpétré à Jassy par ordre du Sultan tiendra, pendant assez longtemps, la première place dans les pages de ces journaux, engrenés dans les graves affaires de l'Europe et de l'Amérique, du Nord.

Les petites feuilles du temps: „La Gazette de France", „La Gazette des Deux Ponts", „Les Nouvelles Extraordinaires de Leyde"; „La Gazette d'Utrecht", „Le Courrier d'Avignon", „Le Courrier de l'Europe" (imprimé à Londres), la „Gazzeta di Parma", etc., s'efforceront d'intéresser l'imagination de leurs lecteurs par des détails sur ce forfait, d'une exactitude maintes fois approximative, mais bien compréhensible à une époque où les moyens d'information étaient si rudimentaires encore.

La malle qui partait deux fois par semaine de Kamienec en Podolie) pour la capitale polonaise, utilisait assez souvent la route de Hotin, pour y prendre le courrier et les messageries de Moldavie à destination de l'Europe Centrale. C'est elle qui, la première, apporta à Varsovie, dans la matinée de mardi, 28 octobre 1777, la nouvelle de l'assassinat, à laquelle les esprits épouvantés refusèrent, trois jours durant, d'ajouter foi.

Et avant même que l'organe officiel du royaume de Pologne, la „Gazeta Polska", dans son numéro de samedi, 1-er novembre, l'investisse du sceau de l'authencité, le fait fut communiqué par les quelques correspondants de Varsovie à leurs journaux. Dans le récit que plusieurs feront du crime de la place du Beïlic, des ondes d'émotion se propagent à travers ces feuilles fanées donnant l'actualité d'il y a cent cinquante ans.

Il ne faudrait, certes, pas chercher dans ces lettres anonymes, qui cèdent davantage aux sollicitations du coeur et de l'imagination qu'au souci de l'exactitude historique, des témoignages de première main. Et, quoique l'atmosphère de l'époque empêcha souvent les chroniqueurs de voir nettement la vérité qu'ils soupçonnaient, les foules surent, néanmoins, la saisir par une sorte d'intelligence du coeur.

Les informations et les détails sur la mort dramatique du Hospodar de Moldavie, presque identiques dans les journaux de 1777, parce que puisés à des sources invariables, ayant fait

www.dacoromanica.ro

l'objet d'une autre étude[1], nous nous occuperons dans le présent article des opinions et commentaires soulevés par l'arrêt inique du Sultan, qui fut parmi les problèmes capitaux que le désordre de l'époque proposait aux publicistes.

Deux écrivains d'une égale notoriété tapageuse, quoique pour des raisons différentes, réfractaires aux disciplines qui exigent une subordonnation, si souple fût-elle, Jean Louis Carra et Henri Simon Linguet, deux noms qui résumèrent pour le public de l'époque de Louis XVI les notions d'insolence, d'audace et de violence, journalistes dont la prose inspira toujours aux gens avisés une méticuleuse défiance, sauront, dans cette tragique occasion, vociférer une fois de plus pour qu'on les écoute.

L'ancien secrétaire et le brillant avocat des ducs, des comtes et des princes, Linguet, l'auteur de la fameuse „Théorie des Lois" qui déchaîna contre lui une tempête de clameurs, l'homme raffolant des plus violents contrastes de la vie, construisant toujour ses thèses au-dessus ou au-dessous des réalités, le polémiste d'une vaste et agressive érudition apprit par la „Gazette d'Utrecht", le 17 novembre 1777, l'événement tragique de la capitale moldave.

Des bribes incohérentes d'informations sur le drame, qui afflueront des divers points de l'Europe, le véhément polygraphe, appuyé sur son immense savoir, qui lui permettait d'aborder les sujets les plus divers, échaufaudera, d'une plume haineuse et imprécise, et sous le couvert de la défense du malheureux peuple moldave, un fulminant réquisitoire contre le prince étranglé, graduant ses effets, par ce culte maladif du paradoxe, avec un art cruel et savant.

Chassé de France à plusieurs reprises à cause de la guerre permanente qu'il faisait aux autorités du Roi, à ses collègues du barreau à l'Académie Française et aux philosophes, Linguet dut traîner, des années durant à travers la Suisse, la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, la publication de ses nombreuses revues, qui connurent presque toujours une singulière vogue, par l'ironie de leur auteur, dépourvue de toute humanité, par sa vigoureuse politique d'idées, par ses oracles généra-

[1] „Revista Istorică", avril-juin 1928, pp. 97-130.

www.dacoromanica.ro

lement injustes et infailliblement pessimistes, par la suffisance enfin, dont il augurait du sort des nations.

C'est précisément en 1777 que commencèrent à paraître, dans la capitale anglaise, ses „Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle", publication mensuelle contenant son réquisitoire contre l'infortuné prince de Moldavie, revue dont la publication sera interrompue pendant la tourmente révolutionnaire, reparaîtra un instant, pour mourir en 1792, précédant de deux ans la fin violente, sous le couperet de la guillotine, de son fougueux auteur.

En publiant, en décembre 1777, le troisième tome de ces „Annales" Linguet, dans la préface, dédiée au Roi, en date du 8 octobre, fait ressortir les tendances de sa gazette:

> „Je n'ai, on le sait, ni prôneurs, ni protecteurs. Une morale pure, une impartialité incorruptible, des ménagements scrupuleux pour tout ce qui en est digne, voilà, Sire, ce qui caractérise ces Annales."

Voici le document concernant l'assassinat de Grégoire Ghica, inséré dans le tome C-e, décembre 1777, pages 155-161, de la publication mentionnée plus haut:

Turquie.

„*Constantinople.* — Un événement singulier vient de fixer les yeux de *l'Europe*[1], & de réveiller les déclamations, au moins indiscrètes, que hasardent si souvent nos préjugés, contre les gouvernements de *l'Asie.* Celui des *Turcs,* entr'autres, est regardé comme le modèle du despotisme arbitraire, *où un seul, sans règles, & sans lois,* suivant l'absurde définition du *P. de Montesquieu, entraîne tout par ses caprices;* comme si une pareille administration pouvoit subsister un seul instant; comme si, dans un pays où il n'y auroit pas de droit reconnu pour commander, il pouvoit y avoir une raison pour obéir; comme si la durée seule de l'empire des *Turcs* n'étoit pas une réfutation victorieuse de ce ridicule axiome.

„Pour confondre un philosophe, qui nioit le *mouvement,* un

[1] C'est l'auteur qui souligne les mots et les passages.

www.dacoromanica.ro

autre philosophe, plus digne de ce beau nom, se mit à marcher.

„Quoiqu'il en soit, l'événement dont je parle est sans doute propre à confirmer nos préventions. Pour l'entendre, il faut se rappeler que l'administration *Turque,* qui n'est réellement dans son intérieur qu'une *Démocratie,* gouvernée par des *Dictateurs* héréditaires, mais amovibles, & comptables de leur régie, s'est approprié au dehors beaucoup de principes de notre féodalité. Elle a plusieurs grands vassaux, qui jouissent, chacún sur leurs domaines,, de tous les droits de la souveraineté, & ne doivent au chef de la confédération, dont ils sont membres, que l'hommage, une espèce de redevance en argent, avec le service de leurs personnes à la guerre. Tels sont les *Kams* des *Tartares,* les petits Princes de la *Georgie,* de la *Circassie,* les *Vayvodes,* les *Despotes,* les *Hospodars* de la *Moldavie* &c. Jamais rien n'a mieux ressemblé à la hiérarchie politique & tumultueuse des 12-e & 13-e siècles, dont *l'Allemagne* conserve encore la forme: par conséquent jamais rien n'a été plus éloigné de ce que nous appelons le *despotisme.*

„Un de ces tenеurs de fiefs, nommé *Grégoire Zika (sic),* situé malheureusement entre son suzerain & les *Russes,* qui se préparent à l'attaquer, jugeant du succès de la guerre future par celui de la précédente, s'est cru, en bon politique, obligé de rechercher la puissance qu'il présumait devoir rester victorieuse.

„La Porte, instruite de ce *faussement de foi,* lui a envoyé ordre de venir rendre raison de sa conduite: le *Moldave,* accusé par son propre coeur, a tergiversé. L'appariteur impérial a pris le parti abrégé de l'étrangler, ce qui n'est pas absolument doux: on a proprement salé & empaillé sa tête, pour la porter à *Constantinople,* où elle a été exposée aux regards du public, ce qui n'est pas un beau spectacle; en conséquence on répète dans ces contrées-ci, que le *despotisme* est une chose atroce, ce qui est très-vrai; que les peuples qui y sont soumis sont bien à plaindre, ce qui est encore incontestable; & qu'il n'y a pas de pays où il exerce plus arbitrairement ses ravages que ceux de la domination Ottomane, ce qui, à mon avis, n'est pas aussi certain.

„S'il étoit permis de contredire un moment cette grande puissance, bien autrement redoutable, bien plus despotique en-

www.dacoromanica.ro

core que le *croissant*, le *préjugé, j'oserois*, représenter qu'il n'est pas ici question du peuple: au contraire, c'est sont repos que cette exécution prompte et terrible assure.

„Dans nos climats modérés, c'est lui qu'on auroit puni de la défection de son chef: c'est la flamme & le fer à la main que le Suzerain auroit revendiqué ses droits, & souvent, après des milliers de meurtres commis, pour expier ou pour soutenir la trahison du vassal, celui-ci auroit fini par obtenir sa grâce, au dépens du reste de ses sujets; il auroit dépouillé les survivans par des taxes destinées à appaiser le supérieur que sa prévarication auroit autorisé à égorger les autres.

„Ici, pour sauver *cent-mille* têtes de l'oppression, il n'en a coûté qu'*une;* & tous les *Montesquieux* du monde auront beau dire, leurs raisonnements ne prévaudront jamais contre la conséquence qui résulte ici de la plus simple règle d'arithmétique.

„Une autre observation non moins importante, c'est qu'en exposant aux regards cette tête pâle & sanglante, le prétendu despote a fait écrire au-dessus les motifs de sa condamnation. Sa désobéissance, & sa trahison, ne sont pas les seuls: le *Hospodar* est accusé d'avoir *rançonné ses sujets*, d'avoir *accablé les pauvres d'exactions, & opprimé les foibles.*

„Dans nos heureux Gouvernements *d'Europe* on est, avec raison sans doute, indigné d'un pareil grief. Ce ne sont que des barbares qui peuvent faire un crime à un homme puissant de s'être joué de la foiblesse des petits, & croire sa destitution justifiée par les larmes de l'indigence: des peuples policés ont une justice bien plus délicate.

„Mais je demande quel parti on y prendroit, à l'égard de ce même homme, s'il étoit accusé de quelqu'un de ces crimes qui sont comptés pour quelque chose par les ministres, de désobéissance à leurs ordres, par exemple, d'intelligence avec les ennemis de l'État, & qu'étant mandé au nom du Prince, il refusât de venir rendre compte de sa conduite. Le silence ou la réponse justifieroit également le procédé de la Cour de Constantinople.

„Quand on ne le regarderoit même que du côté de la politique; quand on n'y verroit qu'une précaution prise pour

www.dacoromanica.ro

enlever de bonne heure à la *Russie* un allié utile, dont plusieurs exemples ont prouvé que la jonction lui donnoit une prépondérance redoutable, l'histoire la plus moderne, même, n'offriroit que trop de traits capables, non pas de la légitimer, mais d'ôter aux *Européens* le droit, ou la hardiesse, de le censurer.

„Quel étoit donc, au commencement de la dernière guerre, le délit du Roi de *Pologne, Électeur de Saxe?* Par quel forfait antérieur avoit-il attiré sur la capitale de ses états héréditaires les armes de son voisin? Le ravage méthodique de ses domaines, l'humiliation de ses troupes & ensuite les enrôlements forcés de ses sujets, la spoliation de ses palais, de ses manufactures, le désespoir de sa famille, ne sont-ce pas là des rigueurs au moins équivalentes à la proscription prononcée contre le *Hospodar de Moldavie?* Avoient-elles un autre prétexte?

„Obervez encore que l'*Électeur de Saxe* étoit un Souverain indépendant, & que *Grégoire Zika* étoit un sujet; ce qui rendroit, ce me semble, l'invasion du Monarque Chrétien bien plus difficile à excuser, que la violence exercée envers le Moldave, s'il y avoit un tribunal qui put connoître de ces terribles questions.

„Je ne suis pas l'apologiste de *l'Aga* qui a étranglé le *Hospodar* réfractaire; mais j'admire que nous qui fesons journellement cent fois pis, nous osions nous en déclarer les censeurs. Ne ressemblons-nous pas à ces coquettes qui comptent avec malignité & exagèrent avec fureur toutes les foiblesses d'une femme plus jeune & plus jolie?"

Certes, la critique du temps ne fut point émue de la façon singulière, dont cet homme, qui ne sut jamais supporter la compression de la discipline dans ses jugements, entendait défendre les intérêts des infortunés Moldaves, tyrannisés par le „Despote".

Quoique la mort violente de Ghika ne fut point un de ces événements qui tombent silencieusement sur le monde, les rares gazettes d'opinion de l'époque crurent sage de ne pas entamer à ce sujet des discussions oiseuses avec le redoutable polémiste, chez lequel s'était développé de bonne heure un esprit maladif du paradoxe.

www.dacoromanica.ro

Seule, la vaillante „Gazette des Deux Ponts" s'efforcera, deux mois plus tard, de séparer, par quelques lignes d'une mordante sobriété, l'hypothèse du fait, attaquer la valeur logique du document de Linguet. Faisant place dans son no. du lundi, 23 février 1778, à une lettre anonyme de Constantinople, pièce qui emprunte de la vie son intense émotion, ce journal l'accompagnera, en effet, d'un post-scriptum, véritable soufflet appliqué au publiciste fougueux, auquel le triste événement de Jassy fournit, une fois de plus, l'occasion d'épancher sa bile. Voici cette correspondance:

„Constantinople, 6 janvier 1778.

„L'épouse infortunée du Hospodar de Moldavie attire ici tous les regards; elle s'est rendue dans cette capitale avec toute sa famille pour tâcher d'obtenir par ses larmes & ses pressantes instances les secours dont elle a besoin pour subsister & qui lui manquent absolument, quoique les biens de son mari confisqués par la Sublime Porte se montent, dit-on, à la valeur de 2 millions de piastres; quelque touchante néanmoins que soit la situation de cette malheureuse famille, on ne présume pas qu'elle puisse rien obtenir, tant Sa Hautesse et ses Ministres sont irrités contre le défunt Hospodar qu'ils ont fait égorger. Personne n'ose ici témoigner quelque intérêt pour cette famille proscrite. Par crainte, l'on dit au contraire que cet acte d'atrocité est un acte de justice; mais malgré la terreur et l'excessive timidité que donne l'esclavage, nous n'avons point encore porté la déraison, l'inconséquence & l'absurdité jusqu'à regarder l'assassinat du Hospodar comme une preuve de la douceur de la constitution de ce gouvernement, & de la liberté dont jouissent des sujets des Despotes. Au contraire, cette inhumanité a fait frémir d'horreur toutes les âmes sensibles qui n'ont vu dans cette scène affreuse qu'une preuve de plus des excès de la tyrannie & de l'avilissement des sujets écrasés sous les pieds d'un Despote."

N. R. „Notre correspondant Ottoman nous paraît plus sincère & surtout plus conséquent que M. Linguet, qui ne veut absolument voir dans l'exécution du Hospodar de Moldavie qu'une démonstration de plus de l'excellence du gouvernement turc & de

www.dacoromanica.ro

sa supériorité sur le gouvernement monarchique. Il n'étoit réservé qu'à l'auteur de la *Théorie des Lois civiles*, à l'apologiste des Tibère & des Néron, au détracteur des Titus & des Marc Aurèle, de soutenir encore un paradoxe aussi révoltant."

Incité par certaines observations critiques adressées par une publication belge à l'auteur de l'„Histoire de la Moldavie et de la Valachie" au sujet de cet ouvrage, l'historien improvisé Jean Louis Carra fera parvenir, quelque mois après, à cette gazette une réponse qui ne sera autre chose qu'une accusation directe d'assassinat, vigoureuse et impitoyable contre Ventura, un des courtisans de Grégoire Ghica, document dans lequel il rapportera des souvenirs qui persistaient chez lui en visions haineuses.

Arrêtons-nous un instant non sur l'ouvrage lui-même, qui est assez connu, mais sur l'accueil que lui réserva la critique du temps. Le livre de l'ancien précepteur des enfants de Ghica venait bien à propos: on ignorait tout des pays qui furent le théâtre de la dernière guerre russo-turque; on ne possédait que des notions fort nébuleuses sur cette Moldavie amputée, par le traité austro-turc du mai 1775, de la riante Bucovine, nom qui revenait, de temps à autre, dans les colonnes des gazettes; enfin l'assassinat récent du Hôspodar de cette province tenait en éveil la curiosité compatissante du public occidental.

Et c'est en l'automne de 1777 que parut dans la capitale française en dépit de la mention „Jassy" qui figure sur la couverture) la première édition de cette „Histoire de la Moldavie et de la Valachie, avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces, par M. C.... qui a séjourné dans ces Provinces" (Jassy, 1777, aux dépens de la Société typographique de Deux Ponts).

Visiblement accaparé par le souci de réhabiliter un passé entaché par une grave accusation, qui l'éloigna de son pays natal et le fixa dans différentes contrées de l'Europe, l'aventurier français s'ingéniait, moyennant toutes sortes d'écrits, à fixer sur son nom l'attention reconciliée du monde.

S'étant habilement ménagé, au cours de ses pérégrinations

www.dacoromanica.ro

à travers le Continent, de profitables amitiés dans le monde de la presse, Jean Louis Carra, qui possédait sur le bout du doigt les éléments de la réclame, aura soin de confier à la „Gazette des Deux Ponts", avant l'apparition de l'„Histoire', une partie de celle-ci, que cette feuille publiera en effet le 25 septembre 1777 (pages 614-615), le 6 octobre (pp. 637-639 et enfin le 13 octobre page 654), précédée de cette éloquente mention: „fragments tirés d'un ouvrage de M. Carra qui n'est pas encore publié."

En rendant compte et faisant des extraits de cette édition de 1777, très rare dans le commerce, „La Gazette Universelle de Littérature" (publiée à Deux Ponts), no. 88, pp. 701-702, année 1777, s'appitoiera sur l'état lamentable des populations de la Moldavie et de la Valachie.

Parlant, à son tour, de la première édition du même ouvrage, l'auteur du „Journal Historique et Littéraire", imprimé à Luxembourg, tome 150, du 15 octobre 1778, pp. 248-257, qui sut constamment tenir cette publication dans ce juste équilibre entre l'information politique et la littérature, s'exprime avec une pointe d'ironie mordante au sujet de la „supercherie malhabile de Carra":

„Plaisante annonce! A Jassy (capitale de la Moldavie). Aux dépens de la société typographique de Deux Ponts. Que cela est spirituel et bien assorti!... Tout, jusqu'au titre des livres, sent aujourd'hui de ce genre d'esprit, si fécond en ssaillies et si bien pourvu de sel attique!"

L'édition de 1778 de l'„Histoire", parue chez Saugrain à Paris connaîtra — en raison de l'événement tragique qui s'était, entre temps, produit à Jassy, — une publicité tout à fait inattendue. Carra, ancien „secrétaire", (comme il le criait à tous les échos de l'Europe) du Hospodar assassiné, n'était-il, en effet, l'observateur le mieux placé sinon le plus impartial pour connaître les dessous de cet affreux drame?... Mais son livre était muet là-dessus! L'homme qui avait connu le prince décapité et sa Cour comme, peut-être, nul autre en Occident, attendra son heure pour prononcer le verdict. Aux raisons qu'il donnera du crime, il ajoutera le poids de ses rancunes; il le jugera comme on va le voir plus loin — avec l'ensemble de ses souvenirs envenimés par les passions.

www.dacoromanica.ro

Le premier périodique de l'époque qui s'occupera de cette édition de 1778 sera „Le Courrier de l'Europe", imprimé à Londres. Le numéro du 7 juillet 1778 de cette feuille bi-hebdomadaire contient, pages 13-14, un extrait de l'ouvrage de Carra accompagné de brèves notices critiques. Ce livre est intéressant, car c'est la première histoire particulière de ces pays lointains et si peu connus. Sans être, bien entendu, en mesure de contrôler les affirmations renfermées dans la „Dissertation sur l'état actuel de ces deux Provinces", où cet homme a versé tout le fiel de son âme, le critique anonyme ose assurer ses lecteurs que

> „tout ce que l'auteur a pu recueillir sur les populations, les moeurs etc., de ces pays mérite la plus grande confiance, et nous ne doutons pas que ces mémoires (qu'on pourra arranger avec plus d'ordre et de clarté) ne soient favorablement reçus)."

Et lorsque soixante-dix-sept ans plus tard, on pourra regarder avec le recul nécessaire le monceau d'invraisemblances accumulées dans cette „Histoire", la critique historique française saura faire justice de l'amas de calomnies entassés dans ce volume, faisant mention de l'oeuvre du polygraphe, qui ne put jamais dépouiller son esprit de cruauté ou d'amertume, un historien anonyme s'exprimera,. en 1855, au sujet du livre de Carra:

> „Cet ouvrage peu étendu est en grande partie extrait de „L'Histoire de l'Empire Ottoman" du prince Cantémir; les détails originaux fournis par Carra sont incomplets et peu exacts" [1].

Rappelons encore, en passant, un extrait de ce livre que publia „Le Journal de Paris" — l'unique gazette quotidienne française du temps —, pour insister d'avantage sur le compte-rendu qu'en fit le „Journal Encyclopédique ou Universel" imprimé à Bouillon (Belgique) dans son IV-me tome, du 15 juin 1778, pp. 418-426.

Le très long article consacré par ce périodique à „L'Histoire de la Moldavie et de la Valachie" renferme des jugements et des

[1] „Nouvelle Biographie Générale", publiée par Firmin Didot Frères, Paris, 1855, tome VIII, p. 846).

www.dacoromanica.ro

réflexions passées à la source de l'amitié et de la collégialité; il n'est bâti que pour une conclusion: détruire, par les éloges décernés à son auteur, les préventions avec lesquelles beaucoup de lecteurs approchent encore ses oeuvres:

> „La partie géographique et politique de cet ouvrage mérite des éloges; M. Carra a sçu y réunir l'intérêt à l'exactitude... Cet écrivain estimable est déjà avantageusement connu dans la république des lettres par des ouvrages de philosophie, politique et de poésie, qui ont prouvé qu'il réunit des talents qui ne vont guère ensemble."

Profondément outré de l'accueil fait par ce journal d'une grande portée européenne à un livre qui ne brille ni par sa lucidité politique, ni par sa clairvoyance historique, ni par la sûreté psychologique, entamé de préjugés et de rancunes, Raicevich, le futur consul autrichien en Valachie, assez instruit, par un long séjour dans les pays roumains, sur ces peuples et leur histoire, répondra, l'année suivante, d'une plume massive, mais juste, à l'article anonyme de la gazette belge. La réponse parut sous forme de brochure et sous le titre: „Lettre à Messieurs les auteurs du Journal de Bouillon sur le compte qu'ils ont rendu d'un livre intitulé: „Histoire de la Moldavie et de la Valachie" (Vienne, 1779, chez Trattner, 46 pp. in-8°).

> „L'ouvrage n'auroit mérité que le mépris. La généalogie, les actions, les intrigues des Princes de Moldavie et de Valachie, tantôt contre la Porte, tantôt contre les Polonais, tantôt contre les Russes, et toutes les anecdotes y jointes ne sont qu'un tissu d'anachronismes, d'absurdités et de puérilités" (page 27).
>
> „Cara, ayant eu un salaire de 2.000 piastres, fut obligé de quitter la Moldavie; mais de ce malheur il ne doit pas s'en plaindre ni au Prince, ni aux Moldaves, mais uniquement à l'indiscrétion avec laquelle il prêchait l'athéisme à ses Écoliers, et il déclamait contre les usages et l'administration civile et religieuse d'un pays qu'il ne connaissait pas encore" (p. 36).

www.dacoromanica.ro

Et enfin cette brillante réhabilitation de la grande figure de Grégoire Ghica, l'ancien protecteur de Carra, autour duquel celui-ci avait tracé un cercle d'infamies:

> „Un Prince qui aime les beaux arts, un Prince qui honore de sa protection les sciences et les savants, surtout dans un Pays si peu policé, un Prince qui veut des lois, pour enchaîner lui-même son prétendu despotisme et pour adapter ses décisions et celles de ses Ministres aux règles d'une exacte justice, c'est un Prince, Messieurs, que la plus subtile malignité ne saurait point noircir" (p. 39).

Sous couleur de défendre son livre, Carra saura saisir le heureux hasard fourni par l'article du journal de Bouillon pour vider une vieille querelle avec un des courtisans du Prince assassiné, nommé Ventura; et, avec cette félinité de pensée que l'on retrouve dans nombre de ses écrits, il écrasera d'un talon rageur la mémoire de l'infortuné Hospodar, tout en versant sur sa terrible destinée quelques hypocrites gouttes de larmes.

L'article de Carra fut publié par le „Journal Encyclopédique ou Universel" de Bouillon dans son no. du 15 novembre 1778, tome VIII, partie I, pp. 129-135:

„Notice sur Grégoire Ghica, Hospodar de Moldavie, communiquée aux auteurs de ce journal par M. Carra (sic).

„J'ai lu, Messieurs, dans votre journal du 15 juin dernier (pp. 418-426), l'extrait que vous avez fait de mon *Histoire de la Moldavie et de la Valachie:* je dois vous remercier des éloges que vous avez bien voulu me donner à cette occasion; mais je vous sais bien plus de gré des observations critiques que vous avez faites sur l'ouvrage: elles sont très judicieuses & j'en ferai mon profit.

„J'ai plutôt rassemblé, il est vrai (& comme vous le dites qu'employé les matériaux de cette histoire; & j'ai plutôt cherché (comme vous l'ajoutez) à instruire mon lecteur qu'à l'amuser. Au lieu de m'excuser sur ces deux points par un discours de style, je vais tâcher, de dédommager vos lecteurs par de nouveaux détails qui les intéresseront sans doute, puisqu'ils tiennent à l'époque assez récente de la fin tragique de Prince Gré-

www.dacoromanica.ro

goire Ghika. En remontant aux causes, je ferai connaître comment & par qui ce malheureux prince a été conduit sous le fer impitoyable de la vengeance ottomane.

„Après avoir été environ 10 ans grand dragoman de la Porte, Ghika fut nommé à la Principauté de Valachie où il regnait lors du commencement de la dernière guerre entre les Turcs et les Russes. Ces derniers le firent prisonnier à la première campagne & l'emmenèrent à Pétersbourg avec son fils aîné, ses deux ministres, son secrétaire & la plus grande partie des seigneurs qui composaient sa Cour. L'Impératrice de Russie accueillit ce Prince avec toute la grâce d'une Souveraine, qui sait triompher noblement de ses ennemis, & qui sait en tirer parti adroitement; elle lui assigna une somme de cinquante mille roubles par an, & à chacun de ceux qui l'accompagnaient un traitement proportionné à leur rang & à leur mérite.

„Parmi les courtisans qui composaient la suite du hospodar prisonier était un certain Ventura, qui avait fait les fonctions de premier ministre, sous ce prince, en Valachie. Ce Ventura était fils d'un bûcheron de Dalmatie. La souplesse de son caractère & la bassesse de ses intrigues l'avaient élevé de la fange jusqu'au garde de premier *postelnik,* qui équivant, en Moldavie & en Valachie, à celui de premier ministre. Pour arriver à ce poste, il avait commencé, ainsi que toutes les âmes de son espèce, par ramper: à chaque instant il flattait son maître; il s'extasiait en sa présence sur ses qualités personnelles; il se récriait en public sur son génie & ses grands talents; & tombant à ses pieds, le matin en entrant à son audience, & le soir en se retirant, il lui baisait la manche & les bottes avec des transports de respect & de reconnaissance si outrés, que Ghika n'eût pas balancé un instant à le chasser de sa Cour, s'il eût mieux connu les hommes, & s'il se fût mieux connu lui-même; mais ce prince faible & crédule n'avait pour base de son caractère qu'un grand fond d'ignorance & d'orgueil; & cet orgueil était pour le ministre imposteur l'anneau de Gigès; le prince n'appercevait jamais dans Ventura qu'un ami vertueux et qu'un esclave fidèle; Ventura le scélérat lui était invisible.

„Ce fut par cette magie que ce fourbe gagna la confiance de son maître et parvint à lui arracher l'aveu de ses faiblesses et de ses projets; il voulait, fier de ses avantages, tout

www.dacoromanica.ro

soumettre et tout gouverner à la Cour de ce prince; il persécutait non seulement ceux qu'il soupçonnait capables de le connaître & de le démasquer, mais encore ceux qui avaient une réputation de probité, & particulièrement ceux qui marquaient de l'attachement pour le prince; par une imprudence que rien ne déconcertait, il forçait le prince même, en le menaçant à l'oreille, à lui faire les plus grands sacrifices.

„Tel était le personnage fatal que Ghika avait auprès de lui, lorsqu'il fut présenté à l'Impératrice de Russie. Cette souveraine, parfaitement instruite du caractère de tous ceux qui entouraient le Hospodar, fit l'accueil le plus distingué à Ventura, & bientôt après le fit sonder sur un projet qui ne tendait à rien moins qu'à faire soulever tous les Grecs en faveur de la Russie. On invitait le ministre grec conjointement avec son maître, sous de grandes promesses d'argent & par l'assurance d'une protection ouverte, à traduire en longue grecque & à signer des adresses de la Cour de Pétersbourg aux habitants de la Morée et de l'Archipel. Ventura trouvait par là une grande occasion de plaire aux Russes; mais il ne voulait point se compromettre; &, pour remplir ses vues, il persuada, d'un côté, à son Prince de faire tout ce que la Cour de Pétersbourg exigerait de lui, &, de l'autre, il fit entendre au Ministre de cette même Cour qu'il ne convenait pas que les adresses envoyées aux Grecs fussent signées d'aucune autre main que de celle du prince Ghika, de sorte que ce Prince signa seul. Les adresses furent portées en Morée par des moines grecs; &, à l'arrivée de la flotte russe dans les parages de l'Archipel, les Dulcignottes se soulevèrent contre les Turcs. Tel fut dans cette occasion l'effet de la politique russe et de la perfidie grecque.

„Tranquille sur les suites de ces événements, Ghika attendait à Pétersbourg la fin de la guerre & comptait beaucoup sur les promesses de la Russie; en effet, lorsque la paix fut sur le point de se conclure entre les Russes et les Turcs, la Cour de Pétersbourg, par une suite de sa politique, exigea que le prince Ghika fût rétabli dans l'une des deux Principautés. La Porte, qui comprenait bien que la Cour de Pétersbourg voulait se faire par ce moyen une créature en la personne du Hospodar, consentit à le rétablir, mais dans la principauté de Moldavie, dont les revenus ne sont point si considérables que

www.dacoromanica.ro

ceux de la Valachie; ainsi ce malheureux Prince, en acceptant la Moldavie, commençait déjà à descendre d'un degré dans l'abîme que les mauvais conseils de son ministre lui avaient creusé, & où son aveugle cupidité allait bientôt le précipiter.

„La paix étant conclue, Ghika partit de Pétersbourg avec tous ceux qui l'y avaient suivi, excepté cependant son secrétaire appelé Caradja & son chambellan, qui restèrent dans cette capitale, sous le prétexte de leurs dettes, mais, en effet, parce que le Hospodar voulait les éloigner de lui: ces deux honnêtes gens avaient osé lui faire des représentations sur le danger qu'il courait en signant les adresses de la Cour de Pétersbourg aux habitants de la Morée: le Prince craignait à son retour, de voir écrit sur leur front son crime et la vengeance des Turcs.

„Établi dans la Principauté de Moldavie, Ghika ne songe plus qu'aux moyens d'en imposer à ses courtisans sur l'avenir, & au Divan sur le passé; pour en imposer à ses courtisans, il leur promet de les enrichir tous. Dans la vue d'écarter les soupçons que la Porte avait pu former contre lui pendant son séjour à Pétersbourg, il imagine de lui envoyer des mémoires sur les forces de la Russie et sur le caractère des différents personnages de la Cour, dont il parlait avec mépris: il se servit dans cette occasion de son second ministre, appelé le *Caminar:* Ventura n'est admis ni au travail, ni au secret de ces mémoires: le Hospodar commençait à se défier de lui, mais il était trop tard!

„La Cour de Russie, qui avait besoin d'éclairer les premières démarches du prince de Moldavie & de son premier ministre auprès des Turcs, exige de Ghika qu'il rappelle son secrétaire & son chambellan; ces deux personnages reviennent en Moldavie; le Prince les reçoit très-mal; il leur refuse même des secours d'argent dont ils avaient grand besoin. Caratja (le secrétaire) va à Constantinople, menace le Hospodar, & le Hospodar, dans la crainte qu'il ne déclare ses trahisons à la Porte, le rappelle à sa Cour, où il le laisse encore languir quelque temps dans la misère. C'est dans cette circonstance que Caratja se trouvant un jour avec Ventura, & lui reprochant d'avoir corrompu le coeur de son Prince, le ministre lui répondit que le Prince était si pauvre à tous égards, qu'il

www.dacoromanica.ro

n'y avait d'autre moyen d'en tirer parti qu'en le trompant. Cependant Caratja continue à se plaindre hautement de l'ingratitude du Prince, celui-ci est forcé de lui accorder un emploi à sa Cour & tout paraît tranquille. Ghika s'était soumis, suivant le traité de paix entre les Russes et les Turcs, à ne lever aucun impôt sur les habitants de sa principauté pendant les deux premières années de son règne. Bien loin d'observer cette condition, il avait exigé en 18 mois deux contributions à ses malheureux sujets. En recevant la seconde, il avait promis à ses courtisans d'en lever une troisième qui leur était destinée, & dans laquelle ses deux ministres auraient la plus grosse portion; mais, par une maladresse qui n'a point d'exemple, ce prince avide lève cette troisième contribution & la garde encore pour lui. Les courtisans indignés conspirent: on s'assemble chez le Caminar; Ventura fait serment d'aller à Constantinople déclarer à la Sublime Porte les trahisons du Prince. Le Caminar, plus avisé, craint que la Russie n'interpose sa protection pour le sauver & propose d'envoyer d'abord à la Cour de Pétersbourg une copie des mémoires que Ghika avait communiqués au Divan contre les Russes; cet avis est regardé comme une inspiration divine; on envoie sur le champ à Pétersbourg. Chacun garde le plus profond secret; & ensuite, ayant reçu des assurances de la neutralité que la Cour de Russie observait dans cette occasion, & même de l'intérêt qu'elle prenait à la déposition de Ghica, on fait passer au Divan de Constantinople les copies des adresses que Ghika avait signées & envoyées aux Dulcignottes. Sur des preuves aussi authentiques, le Divan dépêche secrètement un Capigi-Bascha, qui, sous pretexte d'aller à Chonit *(sic)*, passe à Yassi. Le Hospodar n'est instruit du voyage de ce Capigi que quelques heures avant son arrivée; il se dispose à le bien recevoir & à lui rendre tous les honneurs possibles; mais le Capigi, en entrant dans Yassi, feint d'être malade & fait prier le Prince de le dispenser pour quelques jours d'aller se présenter à son audience. Ghika, sans se douter de rien, se propose de lui faire la première visite; il consulte là-dessus son premier ministre qui l'exhorte fortement à y aller, mais sans suite, d'autant plus, que, par ce moyen, on sauverait l'étiquette. Ghika se rend donc chez le Capigi-

www.dacoromanica.ro

bacha avec son fils cadet & son mèdecin seulement. Le Capigi le reçoit avec un air gracieux; &, après avoir causé amicalement environ une demi-heure avec lui, il le prie de faire retirer son fils & son mèdecin, sous prétexte de lui communiquer une nouvelle très importante; mais à peine le médecin & le fils du Hospodar sont-ils hors de l'appartement, que trois hommes sortent brusquement d'une chambre voisine, le saisissent, lui jettent un cordon au col & lui coupent la tête & la main droite. (Cette exécution fut l'affaire d'une minute.

„Ensuyte, déployant le firman, on ouvre les portes et les fenêtres de l'appartement & un héraut turc publie à haute voix la trahison & les vexations de Grégoire Ghika, *indigne prince* de Moldavie, & la juste punition de ses crimes. Telle a été la fin tragique de ce malheureux Prince: son ambition, son avarice ont été les causes de sa perte. Il possédait près de 11 millions de livres tournois, dont les Turcs se sont emparés après sa mort. Sa femme & ses enfants, dont 3 garçons & 3 filles, sont dispersés aujourd'hui, les uns en Moldave & les autres en Valachie. Ils gémissent dans la misère où tant d'autres enfants des Princes de Moldavie & de Valachie sont également réduits. Quel exemple pour ces infortunés! Quelle leçon pour ses successeurs!...“

Et, alors que la presse de l'Occident, dans une touchante unanimité, tressera de modestes couronnes funéraires à l'infortuné Hospodar étranglé, seuls ces deux publicistes, auteurs de tant d'écrits tumultueux, où grondent les forces des haines et rancunes mal dissimulées, ne sauront élever leur âme au niveau de la grande douleur que cette mort affreuse devait inspirer aux journaux de l'époque.

Et, par un arrêt insondable et implacable du sort, le flot de la vie qui roule les destinées humaines jettera, trois lustres plus tard, ces polygraphes aux frêles attaches nationales dans la grande bataille révolutionnaire.

Si le vent de la vengeance ottomane avait emporté, en 1777, la tête de Grégoire Ghica, l'orage des années 1793 et 1794 emportera celles de ses deux détracteurs.

Paris, 1928. **L. Baidaff.**

www.dacoromanica.ro

Le roman de Troie dans la chronique de Robert de Clari

Le roman de Troie, qui a eu dans la littérature épique du moyen-âge une vogue considérable, a donné lieu à un grand nombre de travaux [1].

Tout récemment, on a étudié la pénétration de la légende dans le Sud-Est de l'Europe et son influence sur l'ancienne littérature roumaine [2]. Les deux versions grecques, attribuées à *Dictys* et à *Darès*, ont été traduites en latin de très bonne heure et répandues par des adaptations françaises, allemandes, italiennes, anglaises ou espagnoles dans tous les pays de l'Europe occidentale. Les croisades ont certainement donné un regain d'actualité à ces récits de la guerre d'Orient, en y ajoutant peut-être quelques reminiscences classiques de l'Énéide. Déjà au XI-e siècle, les exploits d'Achille étaient un sujet de tapisserie; au XII-e, le grand roman de chevalerie de Benoît de Sainte Maure achève de répandre dans l'auditoire des trouvères la connaissance de tous les épisodes de la prestigieuse histoire de Pâris et d'Hélène et de la querelle des Troyens et des Grecs. La légende avait aussi été reproduite par les chronographes byzantins, qui s'inspiraient directement des premières versions grecques; c'est par là, et aussi par la rédaction de Guido da Colonna, le traducteur italien de Benoît de Sainte Maure, qu'elle a pénétré dans la littérature balcanique de la fin du moyen-âge. On en retrouve l'écho dans les chroniques slaves et roumaines, avant d'arriver à des récits complets de la guerre de Troie, en grec moderne, ou même en roumain, à partir de la première moitié du XVII-e siecle. M. Iorga constatait cependant que ce récit n'a jamais eu la fortune prodigieuse du roman d'Alexandre; sa diffusion dans le Sud-Est de l'Europe a été de beaucoup moins large et l'histoire de Troie semble relever du domaine de la littérature savante plutôt que de celui du folklore. Tout au plus pourrait-on rappeler la forme barbare du roman, remplie de noms orientaux, que nous a con-

[1] Voy. la bibliographie de N. Iorga, *Livres populaires dans le Sud-Est de l'Europe*, *Bullet. hist. de l'Acad. Roumaine*, XIV (1928), p. 21.

[2] Cf. N. Cartojan, *Legendele Troadei în literatura veche românească*, *Ann. Acad. Roum., litt.*, III-e série, III (1927), p. 57 et suiv.

www.dacoromanica.ro

servée le manuscrit slavon publié par Syrku[1]; cette version paraît indiquer une autre source d'inspiration que celles qui sont parvenues à notre connaissance.

C'est à l'appui de cette hypothèse qu'il convient de raprocher de ce texte le passage très curieux de la chronique de Robert de Clari *(La conquête de Constantinople)*, dans lequel ce combattant de la quatrième croisade mentionne la légende de Troie. Il s'agit de la mission de Pierre de Bracheux au camp de „Jehans li Blaks", le roi des Vlaques et des Bulgares, le grand adversaire de l'empereur Baudouin et des croisés. „Adont si ala mesires Pierres, lui quart de chevaliers, si monta seur un grant cheval; si comme il vint pres de l'ost as Blaks et Jehans li Blaks seut qu'il venoit, si ala encontre lui et des haus hommes de Blakie avec; si le saluerent et bienvignierent et si l'eswarderent a molt grant paine, car il estoit molt grans, et parlerent a lui d'une coses et d'autres, et tant qu'il li disent: „Sire, nous nous merveillons molt de vo boine chevalerie, et si nous merveillons mout que vous estes quis en chest païs, qui de si longtaines teres estes, qui chi estes venu pour conquerre terre. De n'avès vous", fisent-il, „teres en vos païs dont vous vous puissiés warir ?". Et mesires Pierres respondi: „Ba !", fist-il, *„de n'avés vous oï comment Troies le grant fu destruite ne par quel tor? — Ba ouil !", fisent li Blak et li Commain, „nous l'avons bien oï dire, mout a que che ne fu.* — Ba !", fist mesires Pierres, *„Troies fu a nos anchiseurs, et chil qui en escaperent si s'en vinrent manoir la dont nous sommes venu; et pour che que fu a nos anchisieur, sommes nous chi venu conquerre terre".* A tant si prist congié, si s'en revent ariere[2]".

Dans ce récit d'une saveur toute picarde, il faut considérer deux éléments. La question des „haus hommes de Blakie" est tout à fait logique: les gens des Balcans du XIII-e siècle pouvaient se demander avec quelque raison pourquoi les chevaliers d'Occident venaient „conquerre tere" chez eux, au lieu de résider dans leur lointaine patrie. L'explication de Pierre de Bra-

[1] *Zur mittelalterlichen Erzählungslitteratur aus dem Bulgarischen, Arch. f. Slav. Philologie*, VII (1884), p. 78 et suiv.

[2] *La Conquête de Constantinople*, éd. Lauer, Paris 1924 *(Classiques français du Moyen Age*, 40), CVI, p. 102. Nous avons souligné la mention de la guerre de Troie.

www.dacoromanica.ro

cheux serait assez inattendue, si l'on ne connaissait pas la vogue du roman de Benoit de Sainte Maure à cette époque; mais l'allusion aux ancêtres troyens des croisés vient probablement d'une autre source plus ancienne. Les généalogies fantaisistes, qui faisaient descendre les Francs de Francus, fils d'Hector, petit-fils de Priam, circulaient déjà en Gaule au IV-e siècle. Cette origine troyenne faisait entrer les barbares dans la tradition romaine; leur ancêtre mythique y retrouvait le pieux Énée, dont la descendance avait fondé la cité de Romulus. „Quiconque toucha aux rives de la Méditerranée", dit à ce propos M. Jullian, „voulu avoir pour patrie d'origine un foyer célébré par la poète divin"; il rapprocherait d'ailleurs volontiers ces fabrications de généalogies des élucubrations mythologiques contemporaines de Dictys de Crète et de Quintus de Smyrne[1]. Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à la compilation de Dictys, la source commune des récits de la guerre de Troie; cette légende, mentionnée encore sous les derniers Mérovingiens, a pu parvenir par une voie différente à la connaissance de Pierre de Bracheux et des conquérants de Constantinople. Mais le fait le plus remarquable, c'est la réponse des Vlaques et de leurs alliés, qui „avaient bien oï dire" de cette guerre des temps passés. Est-ce une invention de Robert de Clari? C'est peu probable. Son récit est celui d'un témoin direct, sans beaucoup de sens critique, il est vrai, mais aussi sans excès d'imagination. Sa description des adversaires balcaniques de la Croisade (il ne connaît du reste que les Vlaques et les Comans, „li Blak et li Commain") est aussi à l'avantage de sa véracité[2]. Ce qu'il dit des Comans, „gent sauvage qui ne erent ni ne semment", de leurs tentes de feutre et de leur „vesteures de piax de mouton"[3] paraît tout aussi authentique et vraisemblable que la relation de l'envoyé de Saint Louis, Guillaume de Rubruck, sur la vie des Tatars de la Russie Méridionale. Peut-être faudrait-il examiner avec plus d'attention le passage où il est

[1] *Histoire de la Gaule*, VIII, Paris 1926, pp. 246 et 364.

[2] Cf. l'introduction de M. Lauer, ouvr. cité, p. IX.

[3] *La conquête de Constantinople*, LXV, p. 64. Cf. „comanescam, panni fodrati sive blavi foratam de penna agnelli" dans les actes d'un notaire génois de Caffa, en 1290; G. I. Brătianu, *Actes des notaires génois de Péra et de Caffa (Acad. Roum., Études et Recherches*, II), Bucarest 1927, p. 287.

www.dacoromanica.ro

question de la Blakie, „une molt fort terre, qui toute est enclose d'unes montaingnes, si que on n'i puet entrer ne issir fors par un destroit" [1].

Toujours est-il que Robert de Clari affirme que les Vlaques des Balcans connaissaient le récit de la guerre de Troie au début du XIII-e siècle. A cette date, les versions inspirées par le roman de Benoît de Sainte Maure n'avaient pas encore franchi l'Adriatique. Il est dificille de supposer que les chefs des Vlaques connaissaient les chronographes byzantins ou qu'ils lisaient Homère dans le texte, comme le faisaient les lettrés des grandes écoles de Constantinople, qui tentaient depuis Psellos de faire revivre les traditions classiques. Les bergers du Pinde et des Balcans n'étaient pas des humanistes. Il y a donc tout lieu de croire à une forme populaire du roman de Troie, sans doute en grec vulgaire, qui avait dû passer dans le répertoire des conteurs balcaniques, au moins depuis le XII-e siècle. Le récit du manuscrit publié par Syrku en est peut-être une dernière trace [2], avec ses allusions aux guerres entre Byzance et les Arabes, qui ajoutent au fonds classique de la légende troyenne la note spécifique du moyen-âge oriental.

G. J. Brătianu.

Du nouveau concernant „une enquête française sur les Principautés roumaines au commencement du XVIII-e siècle"

Alexandre Odobescu a publié deux variantes des „Questions et réponses sur la Moldavie et la Valachie", et les a datées des années (1711 ?) et 1712 [3]. Il y a quelques années, M. C. C. Giurescu trouvait une troisième variante à la Bibliothèque Nationale de Paris, manuscrit no. 21.661, nouvelles acquisitions françaises — ms. qui provenait de la bibliothèque Ch Scheffer [4] —

[1] *La conquête de Constantinople*, p. 63.

[2] Cf. N. Iorga, ouvr. cité, p. 37.

[3] Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, Supliment I, 1, Bucarest 1886, pp. 416-424 et Supplément I, 3, *ibid.*, 1886, pp. 5-11.

[4] H. Omont, *Catalogue général, Nouv. acquis. fr.*, IV, Paris 1918, p. 311 ; voy. aussi l'index sous *Walachie* et *Moldavie*.

www.dacoromanica.ro

et leur consacrait une minutieuse analyse [1]. En marquant l'information insufisante, il supposait que les réponses avaient été rédigées en Pologne pendant le temps écoulé entre octobre 1711 et avril 1714, peut-être par un ambassadeur français. Il était enclin à voir l'an 1712 comme la date la plus probable de la rédaction et l'enquête aurait été demandée par la politique orientale française que préconisait Louis XIV [2].

Nous avons maintenant l'occasion de présenter une quatrième variante. Moins étendue, elle offre pourtant l'avantage de nous apporter un nonvel élément de datation. Ce document se trouve à la Bibliotèque Nationale, département des manuscrits, fonds français, dans le volume portant le no. 7157 (fol. 288-292), sur lequel le catalogue donne les renseignements suivants: „Recueil de pièces, lettres originales et copies, en français et en espagnol, relatives à la succession d'Espagne.

„Il y a en tête du volume „Lettre [anonyme] sur les affaires d'Allemagne", à la fin du XVII-e siècle, et, au fol. 288, des „Réponses aux questions sur la Moldavie, en 1714", XVIII-e siècle. Papier, 314 feuillets, 370 sur 250 millimètres" [3]. Les feuillets sont de différents formats.

Nous n'insisterons pas sur les erreurs de l'information; M. Giurescu l'a déjà fait dans son étude.

Remarquons tout de suite ce que le huitème point contient en plus des autres variantes: „il n'y a point de forteresse...., excepté celle de Cotzin *qu'on a basti l'année passée*". Il est question sans doute d'une des réparations du vieux château moldave. En effet nous savons qu'au printemps de l'année 1713 les Turcs et les Moldaves, dirigés par le Voévode de Moldavie même, avaient entrepris la réparation de la forteresse, qui devait servir de point d'appui à une éventuelle expédition turque en Pologne et

---

[1] C. C. Giurescu, *Une enquête française sur les Principautés roumaines au commencement du XVIII-e siècle*, dans les „Mélanges de l'École roumaine en France" [II], 1924, 1-re partie, pp. 36-63.

[2] *Idem, ibid*, p. 61.

[3] H. Omont, *Cat. gén. de mss. fr., Ancien supplément français*, I-II, Paris 1895, p. 111, sans index. Nous remercions ici M Léon Baidaff, qui pendant ses recherches à la B. N. sur l'histoire de l'Argentine, trouvant ce ms., a voulu bien nous attirer l'attention.

www.dacoromanica.ro

que le Séraskier Abdi-Pacha passa l'hiver à Hotin [1]. Par conséquent on peut rapporter à une date sûre, 1714 (une année après la réparation de Hotin), le temps pendant lequel fut écrite l'enquête qui nous préocupe.

A l'appui de la même date vient un autre élément. La dernière variante se trouve insérée dans un volume de papiers qui regardent la succession d'Espagne (sur la reliure: „Succession d'Espagne, etc."). Ceci nous porte à penser que Louis XIV, désabusé par les revers de la guerre d'Espagne, voyant ses projets détruits, cherchait à diriger la politique française vers Orient—c'était après la paix d'Utrecht, 1713, — et elle y prendra, en effet, son essor, quelques années plus tard.

Comme le ms. a beaucoup de fautes, nous supposons que l'auteur, ou au moins le copiste, n'était pas un Français. De même, l'information sur la Valachie étant entièrement écartée, reste valable la supposition de M. Giurescu que l'enquête a été écrite en Pologne. Nous ajoutons seulement qu'elle l'a été par un étranger qui connaissait la langue française, parce que, autrement on ne pourrait pas s'expliquer le manque d'orthographe [2].

* * *

Nous donnons maintenant la transcription de cette enquête.

L'an 1714.

Reponses aux questions sur la Moldavie

1. On appelle Moldavie la province dont Iassi est la capitale.

2. Les Turcs l'ap[p]ellent Bogdan, qui est le nom du prince moldave qui se soumit à l'empire ottoman.

3. Les Polonnois se trompent quand ils ap[p]ellent Valachie la province dont la capitale est Iassi: c'est la vraie [3] Moldavie. Elle tire son nom de la riviere Moldava qui traverse une partie de cette province et se jette ensuite dans le Seret.

4. C'est le prince Nicolas Mauro Cordato, fils du feu Alexandre

---

[1] N. Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei şi Cetăţii-Albe*, Bucarest 1900, p. 246.

[2] Nous citons ici un seul cas: le manque de l'„s" au pl. dans quelques mots: „trois bourse" (réponse 7); „les chancelier" et „deux Vornik" (rép. 27), etc., ce que nous avons marqué par des crochets [ ].

[3] Dans le ms. „vrais".

www.dacoromanica.ro

Mauro Cordato, qui avoit êté premier interprète de la Porte et plenipotentiaire au traité du Carlovitza.

5. Les Polonois ap[p]ellent indifféremment les princes de Moldavie Hospodar ou Vaivode. Hospodar est un terme esclavon qui signifie prince ou Seigneur. Vaivode est un terme polonnois qui signifie palatin. Le même terme Vaivode signifie parmy les Turcs gouverneur et c'est le titre qu'ils donnent aux princes de Moldavie.

6. En avril 1693 Constantin Duca fut fait prince de Moldavie après la mort du prince Cantémir, qui avoit succédé en 1680 au prince Duca, père [1] de Constantin. Celuy-cy avoit este revestu de la dignité de prince [2] de Moldavie en 1643. Il fut fait prisonnier par le dicte Polonois et mourut en Pologne [3].

En novembre 1695 le prince Antiochus Cantemir, fils du prince Constantin, fut mis à la place de Constantin Duca.

En septembre 1700 le même Constantin Duca fut rétabli à la place d'Antiochus.

En aoust 1703 [4] Mihal prit la place de Duca.

Le 1-er février 1705 la Porte rétablit Antiochus Cantemir.

En juillet 1707 le prince Mihayl fut remis à la place d'Antiochus.

Le 24 novembre 1709 Nicolas Mauro Cordato fut fait pour la première fois prince de Moldavie

Le 27 novembre 1710 Demetrius Cantemir, frère d'Antiochus, fut mis à la place du prince Nicolas. Ce Démetrius fut cause que le czar de Moscovie entra l'année suivante en Moldavie et se jetta du costé de ce prince.

Le 6-e octobre 1711 le prince Nicolas Mauro Cordato fut retablit prince de Molda ie et il l'est actuellement [5].

---

[1] Dans ie ms. de nouveau „prince".

[2] Le mot est répété encore une fois: „de prince, de prince".

[3] Nous ne trouvons rien plus haut sur un Polonais; et c'est à cause de cela que nous croyons que la présente enquête faisait partie d'une enttière série d'enquêtes sur l'Orient.

[4] L'année 1703 est corrigée sur 1713, ce qui signifie que la présente transcription a été faite après cette année.

[5] Voilà, d'après M. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation.* Paris 1920, Tableau chronologique, pp. VI-VII, la succession des Hospodars de Moldavie: Georges III, Duca 1678-1684; Étienne XI, Petriceicu, 1684 janvier= 1684 mars; Démètre Cantacuzène, 1684-1685; Constantin Cantemir, 1685-1693; Démétrius Cantemir, 29 mars—18 avril 1693; Constantin Duca, 1693-1695; An-

www.dacoromanica.ro

7. Quand le Grand Seigneur fait un prince de Moldavie, il luy donne un barat [1] ou brevet [2] qui le met en possession de cette province. Quand il va à l'audence de Sa Hautiesse elle luy donne un caftan comme celuy qu'elle donne aux ambassadeurs, qui est une espèce de brocatelle d'or. Le prince porte durant l'audience une veste fourée de martre zibeline ap[p]ellée cabani za et un bonnet nommé kouka, qui est fait comme ceux que les cho.bagis ou cap taines de janissaires portent les jours de cérémonie. Sa H[autesse]e luy donne encore un cheval enharnaché qui a une mas e d'arme et un sabre attachés aux costéz de la selle. Quatre péiks ou valets de pieds de Sa Hautesse et quelques valets d'ecuria accompagnent le prince jusqui'à sa maison. Aprés l'audience le Miri-alem ou celuy qui porte l'enseigne imperiale, et le Couggi Bachi, ou celuy qui a la direction des queües, accompagnés de quelques agas ou officiers, portent au prince une enseigne et deux tougs ou queües, qui sont lesd[ictes] marques extérieures de cette dignité. Le porte enseigne est suivi dans cette cérémonie de quelques, tambours hautbois et trompettes qu'il laisse au prince et qui le conduisent jusqu'en Moldavie. Le prince donne une fourrure de martre zibeline au Miri-alem, quelques centaines d'écus au Touggi Bachi et des caftans aux Agas. Tant qu'il demeure à Constantinople, il fait battre la caisse et jouer des autres instruments chez luy à quatre heures après midy Quand le prince part pour la Moldavie, deux capigis bachis l'accompagnent jusqu'à Iassi avec deux peiks et quelques valets de l'écurie du Grand Seigneur ; on luy donne aussi un officier appellé Iskembé Agassi, qui veut dire l'aga du siège. C'est luy qui fait assoir le prince sur son trône, après qu'on a lu le brevet du Grand Seigneur en présence des Boyars ou principaux officiers de

---

tiochus Cantemir. 1695-1700 ; Const. Duca, 1700-1703 ; Michel Racoviţă, 1703-1705 ; Antiochus Cantemir, 1705-1707 ; Michel Racoviţă, 1707-1709 ; Nicolas Maurocordato, 1709-1710 ; Démétrius Cantemir, 1710-1711 ; N. Maurocordato, 1711-1716.

[1] Mauvaise transcription du mot turc „baïrak" : drapeau.

[2] Le brevet ne contient rien autre chose de particulier que de mettre simplement le prince en possession de cette province sans déterminer pour combien de te.n[p]s. Tous les ans on luy envoye un nouveau brevet de confirmation *(Note du ms.)*.

www.dacoromanica.ro

Moldavie et du peuple. A présent que la Moldavie est ruinée, il n'en coûte à celuy qui en est fait prince qu'environ trois cents bourses [1]. Les cent[s] sont distribués aux officiers du Seray du Grand Seigneur et les deux cent[s] autres sont pour le Grand Vizir et les officiers. Autrefois il en coutoit jusques à huit cen[t]s bourses.

Le prince de Moldavie paye tous les ans au trésor du Grand Seigneur cent trente trois bourse[s]. Il donne encore au Bayram ou à la feste de Holocaustes des Turcs, sçavoir au Grand Seigneur vingt bourses et deux pelisses, une de martre zibeline et l'autre de loup cervier; à la Validé ou Reyne-mère dix bourses et une pelisse de martre zibeline; à la Hasseki ou Réyne cinq bourses et une pelisse de martre zibeline. A chaque fils du Grand Seigneur, s'il en a, cinq bourses et une pelisse de martre zibeline; au kizlar aga, ou sur-intendant des filles, cinq bourses et une pelisse de martre zibeline; au Grand Vizir, dix bourses et une pelisse de martre zibeline; au Kiaga ou lieuten[an]t du Grand Vizir deux bourses et une pelisse de martre zibeline; au Reïs effendy ou chancelier une bourse et une pelisse de martre zibeline; et au Defterdar, ou grand trésorier, six bourses et une pelisse de martre zibeline; chaque pelisse vaut douze jusqu'à quinze cents écus. Tous ces présen[t]s montent environ à quatre-vingt quinze bourses.

Outre cela le prince de Moldavie donne tous les ans au Han des Tartares et aux Sultans ou princes tartares, ses fils, vingt-cinq bourses. Il fait aussi des presen[t]s considérables aux Pachas de Cotzin [2] et de Dender [3]. Il en fait aussi à tous les officiers que la Porte luy envoye.

Tout cet argent et celuy qui est employé pour la table du prince, pour payer les apointemen[t]s et gages de ses officiers et domestiques et pour payer les troupes qu'il est obligé d'entretenir, tout cet argent dicte est levé par des impositions que le prince fait sur tout les sujets de la province et qui montent environ à sept cent[s] bourses par an. Il y a un trésorier, qui tient compte de l'argent que l'on lève et de celuy qu'on

[1] Chaque bourse vaut cinq cen't]s écus de 3 livres (H) l'un *(Note du ms.)*.
[2] Hotin.
[3] Bender, aujourd-hui Tighinea.

www.dacoromanica.ro

dépense, tant pour le tribut que pour les présen[t]s et dépenses parti ulières du prince cy-dessus expliqués; mais cela n'empesche pas que les princes ne s'approprient des sommes considérables.

8. Il n'y a point de forteresse ni de garnison turque dans la Moldavie, excepté celle de Cotzin, qu'on a basti l'année passée. Il n'y a qu'un seul officier turc apelé Bechli Agassi, qui dépend du prince et qui est préposé pour châtier les Turcs qui pourroient commettre des insolences dans la province.

9. Le Rit latin a libre exercice en Moldavie; les pères Jésuites de Pologne ont une maison et une Eglise à Iassi; il y a encore deux ou trois églises latines dans d'autres lieux et il y a beaucoup de latins vers les frontières[1] de la Transilvanie.

10. Il y a un archevêsque et trois évêsques en Moldavie; le premier est apellé métropolite de Sotzawa, parce qu'il faisoit auparavant sa résidence en ce lieu là, et les évêsques sont apellez evêsques de Roman, de Houche et de Sernovitz.

Le métropolite fait à présent sa résidence à Iassi; il est nommé par le prince de Moldavie et dépend de luy; cependant il donne avis de sa nomination au patriarche de Constantinople. L'archevêsque élit les évêsques avec la permission du prince et reconnaissent le patriarche de Constantinople poour chef de leur Eglise.

11. Il y a des prêvots, des chanoines et des archidiacres qui dépendent de l'archevêsque et des évêsques. Les derniers sont apellés en la langue du pays Wladikas.

12. Il y a des paroisses. Elles sont desservis par des prêtres seculiers auquels les évesques donnent cet employ pour un an moyennant une telle somme d'argent.

13. Il y a environ deux cent[s] monastères, dont les moines sont tous[2] de l'ordre St. Basile. Ils sont tous soumis à l'Archevesque.

14. Il n'y a point de collège particulier. Ou enseigne la jeunesse dans les monastère[s]. Il y a une imprimerie à Iassi.

15. Le commerce de Moldavie consiste en chevaux, en boeufs, en moutons, bois à construire, en vins, en miel et en cire. Quantité de saïques ou bâtimen[t]s de Constantinople vont à

[1] Dans le ms.: „la frontières".
[2] „Tout" dans le ms.

www.dacoromanica.ro

Galas[1], échelle de cette province sur le Danube, pour charger du bois, de la cire et du miel. Ils transportent les autres choses en Pologne, en Transilvanie.

16. Il n'ont point de monnoye particuliere.

17. Il n'y a aucun monument d'antiquité.

18. On pretende qu'il y a quelques mines d'or vers les frontières de la Transilvanie, mais elles ne sont point travaillé[e]s.

19. Il n'y a ni animaux, ni plantes, ni fleurs particuliers

20. L'habilleme t des hommes et des femmes est un composé de l'habillement turc et polonnois. Les femmes de quelque distinction portent à leur teste un bonnet de martre zibeline et les autres se couvrent la teste d'une toile ; les hommes de considération son[t] habilléz de drap et d'étoffe de soye comme les Polonois et le peuple de gros drap de laine, qu'ils travaillent eux mesmes.

21. Dans le commerce ordinaire on parle la langue moldave dont le fond est un latin et un esclavon corrompu, auquel on a ajouté du grec, du turc, du polonnois et du moscovite. Ils entremeslent beaucoup dans les affaires de justices de termes esclavons. La messe et les prières sont en langue esclavon[n]e, ou illirique, et on s'en sert aussi pour les tttres du prince et ceux de l'archevêsque.

22. Le prince de Moldavie juge définitivement tous les procéz de ses sujets et les condamne a mort, s'ils sont coupables. Il est ordinairement assisté de douze Boyars ou principaux officiers moldaves; cependant ce prince a un pouvoir absolu de faire mourir et d'absoudre sans aucune formalité. Son tribunal est apellé divan. Le troisième chancelier, apellé logothéti, est aussi garde des sceaux. Il rend ordinairement la justice assisté de deux Vorniks ou juges distinguéz par supérieur et inferieur. Il y a aussi dans chaque bourse *(sic)* ou village des juges particuliers nomméz Perkalabs.

23. Il y a environ trente familles nobles en Moldavie. Tous les chefs de ces familles sont appellez Boyars ou Seigneurs. Plusieurs sont aussi apellez Boyars en consideration des employs dont ils ont estéz gratifiez par le prince; c'est à dire

[1] Galați=Galatz.

www.dacoromanica.ro

qu'un r,turier à qui le prince aura donné cert·in employ, est apellé Boy r, tout comme les nobles.

24. Non. Il n'y a point de terres titrées. Tous les Boyars qui ont des terres et des villages payent également comme les autres sujets.

25. Il n'y a rien de singulier sur les mariages et sur le baptême; ils suivent en l'un et l'autre le r t gre·.

26. Il y a environ cinq mille hommes de milices reglées, tant pour la garde du prince que pour celle de la frontière. Elles sont sous le commendement du Hartman [1], qui si,nifie général en langue polonnoise; le prince luy donne [2] baston dorée *(sic)* pour·m rque de cette dignité. Quand le prince est obligé de faire la campagne avec l'armée ottomane, il conduit avec luy autant de troupe que la Porte luy ordonne d'en mener; s'il est nécessaire, il en lève des nouvelles.

27. Le prince tire environ cent bourse[s] de la douane des marchandises que l'on transporte de Moscovie et de Pologne en Turquie, et des drotts qu'il prend sur les salines, sur les ruches à miel, sur les moutons, sur les cochons et sur les vignes. Cet argent est destiné pour les menus plaisirs du prince. Ses pri cipaux offi·iers sont:

1. Les chancelier[s], qui sont au nombre de trois; mais c'est le troisième qui rend la justice et qui est garde des sceaux, ainsi qu'il est expliqué cy dessus. Le premier chancelier a pourtant le pas sur luy et a la première dignité après celle du prince:

2. Les deux Vornik[s] ou juges superieurs et inferieurs;

3. Le Hatman ou général des troupes;

4. Le Maréch l de la cour, qu'on apelle Postelniko porte un baston d'argent pour marque de sa dignité. Il y a au dessous de luy douze marechaux;

5. Le porte Epée apellé Spatar. Tous ces officiers assistent ordinairement au Divan du prince et, quand l'affaire est de consequence, tous les boyars y assistent aussi.

28. Il n'y a point de carte de la Moldavie; elle est di isée en dix-huit districts, qui ont chacun un bourg assez consi·érable. Voicy leur nom: Iassi, Kirligatoura, Roman, Bakou, Dorohoy,

[1] Corrigé sur *Hautman;* le vrai nom est *Hatman.*

[2] „Donnent (?)" dans le ms.

www.dacoromanica.ro

Namts, Sotzawa, Szernoutzi, Hotin ou Cotzin, Soroka, Orhai, Lepousna, Faltzi, Vassiloy, Kotrousloy, Tatova, Tekoutz et Poutna. La principale rivière est le Prut, qui est navigable et qui se jette au Danube. Après le Seret, qui vient des monts Karpatzi, la Moldave se jette dans le Seret au dessus de Galas[1]: les uns pretendent que la source est dans les montagnes de la Transilvanie, lesquelles separent cette principauté de la Moldavie, et d'autres que c'est une branche de la rivière Bistritza, qui est dans la Transilvanie. Il y a encore en Moldavie quelques petites rivières de peu de considerations *(sic)*. Il y a aussi plusieurs estangs abondan[t]s en poisson.

29. Les Moldaves n'ont point l'usage des armoiries. Les armes de la Moldavie sont une teste de beuf.

Aurélien Sacerdoţeanu.

La mort de Constantin Brâncoveanu et la presse européenne (1714)

Le nombre des journaux européens à la fin du règne de Louis XIV est très restreint. Il y a à Paris la vieille „Gazette de France", fondée en 1631 par Renaudot, hebdomadaire in 4°, paraissant chaque vendredi; „Le Mercure Galant" publication mensuelle in 12°, éditée dans la capitale française par Daniel Jollet et rédigée par le sieur L. F., un mélange de contes et nouvelles libertines, auxquels s'ajoute une partie politique, — lettres envoyées à la rédaction par les quelques corespondants des principales capitales du Continent.

A Verdun paraît mensuellement, chez le libraire Claude Muguet, un périodique in 12°, intitulé „Journal historique sur les matières du temps", moniteur impartial des principaux événement du monde entier.

Citons pour mémoire encore la „Gazette d'Amsterdam", feuille hebdomadaire d'informations, du même format que celui de la „Gazette" de Paris.

Et, alors que les journaux hebdomadaires se confinent dans leur rôle strictement informatif, les publications mensuelles as-

[1] En réalité la Moldova se jette dans le Séreth au dessous de Roman et c'est seulement le Séreth qui se jette dans le Danube près de Galatz.

www.dacoromanica.ro

saisonnent souvent le récit des faits de commentaires et interprétations rédactionnelles.

Ainsi, le „Journal historique" de Claude Muguet mettra-t-il dans les brèves relations qu'il publiera sur l'infortune du prince de Valachie Constantin Brâncoveanu une sympathie émue, ce qui aide toujours à comprendre.

Les maigres moyens de renseignement dont dispose la presse de l'époque ne lui permettent, certes, pas d'examiner les problèmes du jour à leur place naturelle et de porter sur un pays ou sur un événement quelconque un témoignage suffisamment concluant.

Comment se reflète dans les pages de ces gazettes la tragédie atroce de Constantinople, l'exécution, en 1714, du prince de Valachie et de tous ses fils?

* * *

C'est par le canal de Vienne que parviendra en Occident la première nouvelle de l'arrestation du prince de Valachie. On lit dans la „Gazette de France" du 26 mai 1714, page 243, la lettre suivante, datée de Vienne, du 5 mai:

> «On apprend par des lettres de Debreczin, en Hongrie, que le Hospodar de Valaquie avait été arrêté prisonnier avec ses 3 fils, sans qu'on en sache le sujet, et qu'un Grec de la maison Cantacuzène avait été retabli en sa place.»

Le «Mercure Galant» de Paris mentionne à son tour d'une manière assez concise cet événement, dans le No. de mai 1714, page 283, supplément aux nouvelles:

> «La prison de l'Hospodar de Valaquie, qu'on a arrêté avec ses trois fils, sans qu'on en sache la cause, fait raisonner bien du monde.»

Dans son numéro du 9 juin 1714, la «Gazette de France» insère la lettre suivante relative aux affaires de Valachie:

> Vienne, 19 mai 1714.
>
> «Le nouvel Hospodar de Valaquie, Cantacuzène, a donné part de son élévation à cette Principauté aux Commandeurs de l'Empereur sur la frontière, les assurant qu'il entretiendra avec eux une bonne correspondance. Il a fait arrêter le gendre de son prédecesseur et son tré-

www.dacoromanica.ro

sorier, lequel a déclaré que son Maître avait emporté de grandes richesses à Constantinople; qu'une partie de ses effets était à Cronstadt en Transylvanie, mais que la plus grande partie était en Angleterre et en Hollande.»

La semaine d'après, le 16 juin 1714, ce même journal apportait les nouvelles suivantes relatives au sort de l'infortuné prince Brâncoveanu :

Vienne, 26 may 1714.

«Les dernières lettres de Constantinople marquent que le Hospodar de Valaquie déposé y était arrivé le 29 avril avec sa famille et une nombreuse escorte; qu'il avait d'abord été mis en prison et que l'on avait saisi tous ses biens.»

Le numéro suivant de la «Gazette de France», du 23 juin 1714, contient quelques détails inédits concernant l'exprince de Valachie :

Venise, 2 juin 1714.

«On a reçu de Constantinople la nouvelle qu'on attendait en peu de jours le Hospodar de Valaquie, qui était amené prisonnier avec toute sa famille, et le bruit conrait qu'il avait été résolu de lui donner la torture pour l'obliger de déclarer où il avait mis son argent, parce qu'en l'arrêtant, on n'avait pas trouvé la somme qu'on supposait qu'il avait.»

Dans le courant de juillet 1714, la «Gazette» ne publie aucune autre nouvelle au sujet du sort dévolu, par le Sultan, à l'ancien Hospodar de Valachie. C'est le périodique de Claude Muguet, «Journal historique sur les matieres du temps», de Verdun, dont les raisonnement sont maintes fois d'une critique très solide, qui, par contre, nous fournira, en juillet de cette année, tome XXI, page 42, quelques lumières sur les desseins de la Porte au sujet de son ancien vassal :

«Il y a quelques mois que par ordre de la Porte Ottomane on enleva dans son Palais le Waiwode de Valachie avec ses 3 fils, qu'on conduisit prisonnier à Constantinopole. Le comte *(sic)* Cantacuzeni, grand général de Valachie, fut mis sur le trône à la place du prince disgracié ; les avis venus de la Frontière assurent qu'on ne connaissait d'autres crimes en lui que celui d'avoir amassé de grandes richesses, pendant 25 ans qu'il a

www.dacoromanica.ro

régné. Ce crime, en Turquie, est mis au rang de *lèse-Majesté*: ceux qui en sont atteints ont pour accusateurs tous les envieux de leur fortune, tous les courtisans qui n'ont eu aucune part à la libéralité d'un Prince naturellement avare.

«Tous les biens de celui qui donne lieu à cet article ont été confisqués au profit du Sultan : mais on assure que, lors qu'il se crut menacé de l'orage, il fit passer de grosses sommes en Angleterre, Hollande et Venise.»

Le 4 août 1714, la «Gazette de France» donnera publication à la lettre suivante, envoyée de la capitale autrichienne par son informateur:

Vienne, 14 juillet 1714.

«Les lettres de Constantinople disent qu'on avait donné la torture au Hospodar de Valaquie, Constantin, déposé et prisonnier aux Sept-Tours, pour l'obliger à découvrir où étaient ses trésors, et qu'il avait enfin avoué que sa femme et son fils avaient chacun 12 mille ducats d'or & de joyaux de grand prix.»

Et, dans le même no., une autre lettre :

Venise, 14 juillet 1714.

«Le Prince de Walaquie qui a été déposé au bout de 36 ans a été amené prisonnier ; et, quoiqu'il offre de grandes sommes, on croit qu'il court grand risque de la vie.»

«Le Journal historique sur les matières du temps», de Verdun, le no. d'août 1714, tome XXI, pp. 110-111, ajoute quelques détails complémentaires aux nouvelles qu'on vient de lire:

«J'ai déjà parlé de l'enlèvement du Valwode de Walachie et du motif de sa disgrâce. Les lettres de Constantinople du dixième mai ont confirmé cette nouvelle, avec cette particularité que ce Prince et ses enfants ont été emprisonnés au château des Sept-Tours; qu'on les avaient séparés, en sorte qu'ils ne pouvaient point se voir, s'entendre ni se communiquer par lettres, soit entre eux, soit avec aucune personne du dehors ni du dedans de leur prison. Ces mêmes lettres ajoutent que toutes les apparences étaient qu'on fera souffrir de cruelles peines à ce prince & à ses enfants, pour les obliger à découvrir les trésors qu'on prétend qu'ils ont cachés; car, à beaucoup près, on n'a pas trouvé tout l'argent dénoncé à la Porte par les ennemis de cette malheureuse famille.»

www.dacoromanica.ro

En septembre de cette année, l'opinion occidentale, qui depuis plusieurs semaines avait assisté sceptique et angoissée aux manoeuvres de la Porte, dans les souvenirs de laquelle ommeillaient, depuis la campagne du Pruth, de tenaces rancunes contre le prince Brâncoveanu, apprit les nouvelles des tortures auxquelles était soumis l'infortuné Hospodar. Les procédés abusifs, asiatiques, des autorités ottomanes révoltèrent le fonds d'honnêteté du chroniqueur du «Journal historique» de Verdun. En racontant les faits, dans le No. du septembre 1714 de cette publication, pp. 184-185, il fera passer, en quelque sorte, dans l'âme de ses lecteurs, comme un frisson personnel :

> «Par ordre du grand Vizir, un Capigi-Bacha alla trouver le Prince Constantin, Vaivode ou Hospodar de Valachie, détenu prisonnier au château des Sept-Tours, et lui fit donner la question pour l'obliger de déclarer où l'on avait caché ses trésors. Les douleurs du tourment lui firent enfin avouer que la Princesse son épouse et le Prince Étienne, son second fils, avaient chacun 12.000 Ducats d'or & quelques joyaux de prix, qui étaient cousus et matelassés dans deux carreaux qui leur servaient de chevet. Cette cruauté doit faire craindre aux grands officiers de la Porte Ottomane & au grand Vizir même que les richesses qu'ils amassent ne leur fassent souffrir un jour de pareils traitements; car, comme j'ai dit dans un autre endroit, quand on est riche en Turquie, on est bientôt criminel de *lèse-majesté.*»

Enfin, par quelques lignes brèves et froides qu'envoya à la „Gazette de France" son correspondant dans la capitale autrichienne, publiées par celle-ci le 13 octobre 1714, on connaîtra la fin horrible de l'ancien prince de Valachie :

> «Vienne, 22 septembre 1714.
>
> On a reçu des lettres de Constantinople du 27 du mois dernier qui portent que le Hospodar de Valaquie, après avoir été cruellement tourmenté pour l'obliger à découvrir ses trésors, avait été le 15, étranglé avec ses fils et toute sa famille, excepté un fils de sa soeur, et que leurs corps avaient été jetés dans la mer.»

La mort tragique de Constantin Brâncoveanu, qui ne devait paraître qu'un incident minuscule dans l'histoire tourmentée de ces années, sera retracée avec plus de relief et vérité sobre par

www.dacoromanica.ro

le rédacteur politique du „Journal historique sur les matières du temps", dans le No. de novembre 1714, tome XXI, chapitre IV; p. 351 :

«*Cruelle mort qu'on fait souffrir au Prince de Walachie et à sa famille.*

Ce fut le 26 août 1714 vieux style que Constantin Bassaraba de Brukowan *(sic)*, Prince ou Waivode de Valachie, fût étranglé et décapité de même que ses quatre fils et ses deux gendres; leurs corps jetés dans la mer ou Bosphore; cette exécution se fit vis-à-vis du Palais ou Sérail du Sultan, où l'on assure que Sa Hautesse vit des fenêtres ce spectacle.

A l'égard de la veuve et des filles de ce prince, qui, comme le reste de cette malheureuse famille, avaient été appliquées à la question pour apprendre de leur bouche les endroits où le prince avait caché ses trésors, réels où supposés, ces Dames furent données pour esclaves au Bostangi Bacha pour le reste de leurs jours. Comme nous avons parlé ailleurs des motifs de la disgrâce de ce prince infortuné et de toute sa famille, nous nous dispensons d'en faire ici une répétition.»

Enfin un dernier écho du crime de Constantinopole, dans les pages de ce même „Journal historique" de Verdun, le numéro de février 1715, tome XXII, p. 96 :

«En ce qui concerne les prétendues intelligences des Vénitiens avec les rebelles monténégrins le Sultan soutient que tous les biens du feu Hospodar de Valachie lui sont dévolus, en quels endroits qu'ils soient situés ou déposés. Qu'ainsi la République de Venise est tenue à restituer à la Porte les capitaux et les intérêts de tous les effets que le Waiwode de Valachie a fait passer dans ses États.»

Quant aux motifs politiques de ce drame—la cause réelle de l'extermination de cette malheureuse famille,—ils ne sont mentionnés que fugitivement par le périodique de Claude Muguet. „Le Journal historique sur les matières du temps" de décembre 1714, rendant un compte sommaire de l'arrivée de Charles XII de Suède en Valachie, ajoute à ce sujet, p. 421 :

«Sa Majesté Suédoise marche en grand Roi, même sur les terres des Infidèles, quoiqu'il n'ignore pas que les peuples de Valachie sous l'administration du pré-

www.dacoromanica.ro

cédent Vaïvode aient souvent donné des preuves de leurs inclinations à favoriser le Czar de Moscovie, dont on prétend que l'infortuné Vaivode avait reçu de grandes libéralités, ce qui a causé sa perte et celle de sa famille.»

*

Et, deux années après, en octobre 1717, le „Mercure Galant", devenu „Le nouveau Mercure", dans une revue politique de l'Empire Ottoman, rappelant la „trahison" de Brâncoveanu, s'essayera de faire des légendes avec quelques débris de réalités :

«La conscience à vendre du Hospodar de Valaquie fut achetée au prix fort par le Czar.»

L. Baidaff.

Une année de règne de Constantin Moruzi (1777-8)

— Échos de la presse contemporaine —

La presse de l'Europe occidentale qui, des semaines durant, s'était appitoyée, dans ses colonnes, sur le malheureux sort du prince Grégoire Ghica, décapité à Jassy par ordre du Sultan, accueillit avec un sentiment d'hostilité non dissimulée l'avènement au trône de Moldavie de son successeur, Constantin Moruzi.

Le savant et rusé ex-drogman de la Porte passait, aux yeux des rédacteurs de cette presse, à tort ou à raison, comme ayant été la cause principale de la mort affreuse de son prédécesseur.

«C'est à ses conseils qu'on attribue la résolution violente que la Porte avait prise contre son prédécesseur», — écrivait, le 15 janvier 1778, le „Journal de politique et de littérature" de Bruxelles, — «c'est à ses soins particuliers que l'on doit la prise de M. Saul, confident du malheureux Gikas, et celle du fils aîné de ce prince, qui a été arrêté dans sa fuite. On le regarde comme celui qui a excité les différends qui divisent actuellement la Russie et la Porte. Si, contre toute apparence, ils venaient à s'arranger, il n'est pas douteux que la Russie n'exigeât sa déposition, qu'on ne lui refuserait pas ; si la guerre éclate, il en sera regardé comme l'un des auteurs, et il peut être sacrifié à la première disgrâce qu'éprouveront les armées ottomanes.»

Dix jours auparavant, le 5 janvier 1778, la „Gazette des

www.dacoromanica.ro

Deux Ponts», feuille in 4⁰, paraissant tous les lundis et samedis dans la petite ville du même nom, dans le Palatinat, faisant place à une correspondance de Varsovie en date du 19 décembre, s'exprimait ainsi sur le compte du prince Constantin:

> «Le Hospodar actuel de Moldavie est un homme très sage et de beaucoup d'esprit... On soupçonne d'ailleurs le nouveau Hospodar d'avoir été la principale cause de la mort de son prédécesseur, etc. On assure, maintenant, que par la vigilence du Hospodar actuel le conseiller intime du prince assassiné est tombé entre les mains des Turcs, qui l'ont conduit à Constantinople.»

Dans le même No. de la «Gazette des Deux Ponts» on lit ce passage édifiant d'une lettre de Constantinople en date du 18 novembre 1777:

> «Le nouveau Prince de Moldavie, qui a payé fort cher son élévation, puisqu'il lui en coûte plus de 800 mille piastres, après avoir eu son audience du Grand Seigneur, le 11, est parti hier de cette capitale.»

On trouve quelques détails sur la pompe dont fut entouré ce départ dans les „Nouvelles extraordinaires de Leyde", le supplément au No. du 13 janvier 1778:

> «Constantinople, 3 décembre 1776.
>
> Le nouveau Hospodar de Moldavie est parti le 17 novembre, pour aller prendre possession de sa Principauté. Son cortège, qui était très pompeux, fut rendu encore plus brillant par la présence du Grand Vizir et des autres principaux officiers de la Porte, qui l'accompagnèrent jusqu'à certaine distance de cette capitale.»

Le prince, que cette hostilité gênait manifestement, essaiera discrètement de rectifier à poids d'or l'opinion que la presse occidentale se faisait de lui, sans, toutefois, y parvenir. Un organe hebdomadaire, «Le Courrier d'Avignon» — anciennement «Courrier de Monaco»—, le gratifiera, le 27 janvier 1778, par la plume de son informateur de Hambourg, d'une épithète peu flatteuse:

> «Le prince assassiné de Moldavie vient d'être remplacé par une *créature* du Mupht, qui va prendre de sang-froid la place de son prédécesseur sans songer au danger qui l'environne.»

www.dacoromanica.ro

Enfin, Vienne elle-même, dont les nerfs se crispaient chaque fois qu'il était question des affaires de Moldavie, se montra peu tendre envers le successeur du prince étranglé. Une lettre du 14 décembre 1777, envoyée de cette capitale à la „Gazette des Deux-Ponts" et publiée par cette dernière le 25 du même mois, contient ce passage concernant le prince Moruzi:

> «Il est inutile de dire que le nouveau Prince de Moldavie, lâche esclave, élevé par la Cour Ottomane à la dignité de Hospodar, a trouvé juste et nullement atroce l'assassinat de son prédécesseur.»

A peine installé dans sa Principauté, Constantin Moruzi s'appliquera par tous les moyens à réaliser dans le pays la concentration de la peur. N'ayant pas réussi à se concilier l'affection des boïars, il mènera cette classe — dont il paraissait méconnaître l'importance — par le fil de la terreur. La fantaisie débridée du Hospodar légiférera sur la parure de leurs femmes. Il fera de la suspicion — suspendue sur leur têtes en permanence — une arme d'une puissance vengeresse redoutable. Homme aux sentiments opportunistes, le prince fera porter à une classe toute entière, vénérée autrefois par les souverains nationaux, le poids de la peine de quelques égarements individuels. Il accumulera les sentences, dont les plus abominables, grâce à l'audace et courageuse insouciance de quelques-uns de ses sujets, seront portés à la connaisance de la presse européenne.

C'est notamment la vaillante „Gazette des Deux Ponts" — qui comptait plusieurs «souscripteurs» en Moldavie, — qui servira, durant le règne du tumultueux Hospodar, de tribune du haut de laquelle la voix timide de ces boïars s'essaiera à crier leurs souffrances. Ce périodique bi-hebdomadaire était à cette époque une voix des plus écoutées. Dans les pages de cette feuille se trouvaient posés — et souvent résolus — les problèmes, de nature si différente, qui agitaient l'humanité les dernières années avant la grande Révolution. C'est vers cette publication, avocat passionné de la justice et de la raison, que se dirigèrent les espoirs de quelques sujets de Moruzi.

On ne connaîtra peut-être jamais le nom de l'auteur qui rédigea les deux lettres écrites dans la capitale de la Moldavie et adressées à Zweibrücken, comme on ignorera toujours par quelle voie et par quels moyens elles purent arriver à destination.

www.dacoromanica.ro

Qui saura, d'autre part, nous dire la somme de hardiesse et de courage dont aurait dû faire preuve l'informateur anonyme de Jassy, pour oser, par ses deux missives que l'on va lire plus loin, présenter l'égoisme du maître?

Il n'existe pas, au XVIII-e siècle, des relations directes entre la presse européene et les pays roumains. Les maigres nouvelles concernant ces contrées, si peu connues à cette époque, lui arriveront, à des intervalles assez espacés, par le canal de Vienne, Constantinople, Varsovie ou Kronstadt (Braşov).

L'écrivain — que nous supposons être un Français établi en Moldavie — paraît avoir adressé ses lettres à un ami de l'étranger, par les soins duquel la „Gazette des Deux Ponts" était entrée en leur possession. Elles se caractérisent toutes les deux par la netteté du trait et l'ironie concentrée, d'une audace cruelle et sans voiles. Elles sont l'accent irrésistible de la vérité indignée contre la pólitique féroce du Hospodar de Moldavie et les instincts despotiques de ce prince. C'est par cette satire incisive et âpre, pleine d'audace et de force, que l'auteur entendait servir la cause de ceux des Moldaves dont le coeur renfermait le sentiment latent de haine contre leur souverain, prêt à éclater à la moindre occasion.

Voici le premier document, publié par la «Gazette des Deux Ponts» dans son numéro de samedi, 21 novembre 1778, page 755:

«Jassy, 15 octobre 1778,

Le clément et vénérable prince Constantin, notre Hospodar, qui règne si glorieusement depuis la mort violente de son prédécesseur, très justement assassiné par les soins & les ordres de la Sublime Porte, se conduit sur le trône par les mêmes moyens qui l'y ont élevé; chaque jour ce bon Souverain donne à ses fidèles Moldaves de nouvelles preuves de son attachement à ses anciens principes de rigueur & de grandeur d'âme.

Cette semaine encore, il a eu la bonté d'assister à l'exécution de 2 des Seigneurs des environs, qu'il a généreusement fait décapiter; l'instant d'après, sa justice assouvie, il s'est contenté de condamner quatre autres Seigneurs, aussi fort riches, à travailler perpétuellement aux mines de sel. Tous ces Messieurs étaient d'une opulence qui les rendait suspects, &, d'ailleurs, on les soupçonnait d'entretenir quelques intelligences avec les ennemis de l'Empire Ottoman; on sent bien qu'un pa-

www.dacoromanica.ro

reil soupçon mérite essentiellement d'être expié par les supplices les plus cruels. Au reste, il est inutile de dire que, par les équitables lois ce pays les biens des condamnés à mort ou à l'exil, quelques immenses qu'ils soient, sont toujours, comme il est bien juste, confisbués au profit du Hospodar qui a condamné les riches accusés".

Cette lettre, dont le prince n'avait pas pu encore prendre connaissance, fut suivie de près d'une deuxième, écrite de la même plume. Elle fut publiée par la „Gazette des Deux Ponts" samedi, 12 décembre 1778, n o 100, page 801 :

«Jassy, 6 novembre 1778,

Notre gracieux souverain, Constantin, Hospodar de Moldavie, pour avoir fait humainement décapiter deux des principaux Seigneurs du pays, comme nous eûmes soin de la dire, il y a quelques jours, & pour en avoir condamné quatre autres au travail des mines de sel, sur l'accusation, bien ou mal portée contre eux, d'entretenir une correspondance illicite avec les ennemis de l'État, notre digne et très respectable Hospodar s'est, dit on, fait à cette occasion de puissants ennemis auprès de la Sublime Porte ; & cela, continue-t-on, attendu que notre bon Prince n'est simplement que le chef des Moldaves, de la vie desquels il n'appartient qu'à la Sublime Porte de disposer, & point du tout à celui qu' elle a daigné revêtir de la dignité de Hospodar. Ces dispositions de la Cour de Constantinople sont d'autant plus vraisemblables que le Prince Constantin paraît fort iuquiet, & que depuis cette espèce de disgrâce il n'ose plus faire des actes de justice, ni occuper l'agréable dextérité de ses bourreaux. Au fond, le mécontentement de notre bon Souverain nous semble d'autant plus fondé qu'il est fort étonnant que le magnifique Sultan ne veuille point lui accorder le même droit de vie & de mort que la Sublime Porte ne fait nulle difficulté de donner au plus petit gouverneur dans les Provinces de l'Empire, & qu'exercent sans contradiction, dans toute la Turquie, les plus minces chefs de jurisdiction.

C'est une chose inconcevable que l'inconstance de la Cour de Sa Hautesse ; le Prince Constantin y était hautement protégé ; il s'est toujours conduit d'après les maximes sacrées et sans doute très équitables de la Sublime Porte ; il s'est fait respecter, autant qu'il a été en sa puissance, par la dureté de ses ordres & l'exces-

www.dacoromanica.ro

sive sévérité des supplices qu'il infligeait & qu'il avait la douce satisfaction de faire exécuter sous ses yeux : &, pendant qu'il prenait le plus grand soin de plaire à ses dignes Protecteurs, le voilà tout-a-coup négligé lui-même, blâmé dans sa conduite, abandonné de ses nobles appuis &, s'il faut s'en rapporter au plus grand nombre, menacé du plus triste sort ; car, si la Porte ne s'intéresse plus pour lui, il est à présumer qu'il ne trouvera guère d'amis en Moldavie, où il a eu le malheur ou la maladresse de se faire détester, &, où on le croit à la veille d'être irrévocablement dépouillé de sa dignité.»

L'auteur de ces lettres, dans lesquelles le caractère despotique du prince est tracé sans pitié et avec une vigueur évocatrice et féroce, avait dû, certes, payer les frais de son audace, et les boïars, les inspirateurs de ces pièces, devront, pendant des années encore, s'accommoder de l'état de choses créé par le maître, en rongeant leur frein. Leur espoir que l'avertissement donné par la Sublime Porte à leur prince aura la vertu de la faire revenir à la raison et l'empêcher de sombrer dans la violence, ne devait, hélas, jamais se réaliser.

Le coeur de la Moldavie, qui continuera à saigner d'atroces blessures, sera mis à nu, de loin en loin, dans les colonnes de la presse occidentale, par les brèves notices envoyées de Pologne et d'Autriche notamment, réflétant l'amas de haines, cruautés, contradictions et erreurs qui caractérisaient le Hospodar de ce pays.

* * *

Quelques années après, on lira dans la „Gazette des Deux Ponts" — dans le No. du 30 juillet 1782 — la déposition du prince Constantin, communiquée de Constantinople le 13 juin :

«La Sublime Porte fit annoncer le 3 de ce mois la déposition du prince Moruzi, Hospodar de Moldavie, qui n'aura joui de cette dignité que l'espace d'environ 5 ans, ayant succédé à l'infortuné Grégoire Ghica.»

Enfin, cette feuille, douée d'une mémoire bien organisée, fera place à un dernier document relatif au prince fougueux, dédaigneux des boïars et ayant la répulsion du peuple, Hospodar violent, à la parole cinglante, dont le départ sera suivi de tout un monde de haines sourdes qui, des années durant, a-

www.dacoromanica.ro

vaient bouillonné dans l'âme de ses sujets. Voici cette lettre de Transylvanie, du 22 juillet 1782, publiée dans le supplément 34 de la „Gazette des Deux Ponts", 1782, pp. 133-134 :

> «Un voyageur qui a passé de Jassy en Pologne a rapporté que le Hospodar de Moldavie, Moruzi, avait amessé par ses extorsions 8 millions de piastres en quatre ans qu'il a gouverné cette province, & que le Grand-Vizir avait trouvé fort convenable de faire entrer au trésor du Grand-Seigneur une pareile somme, en prenant pour prétexte les plaintes de la Noblesse de Moldavie & du peuple ; la Noblesse le haïssait parce qu'il avait fait taire un homme de distinction, qui s'était plaint un peut trop haut de ses extorsions, en lui faisant couper la tête ; le peuple l'abhorrait parce qu'il lui avait défendu le brandevin... Les personnes qui ne l'avaient pas aimé, ne le craignent plus.»

Paris, 1928. **L. Baidaff.**

COMPTES-RENDUS

J. Ebersolt, *Orient et Occident, recherches sur les influences byzantines et orientales en France avant les croisades*, Paris-Bruxelles 1928.

Dans ce bel ouvrage, luxueusement présenté, M. Ebersolt part des apports orientaux à la fin de l'antiquité. Est signalée l'importance de l'exil en Occident d'un Athanase d'Alexandrie, de celui d'un S. Hilaire en Orient (p. 9). Suivent des pages sur les pèlerins (cf. pp. 21-22), les moines circulant de l'Est à l'Ouest, où ils fondent des couvents comme ceux de la Provence. S. Siméon le Stylite s'informe sur sainte Geneviève (p. 15). S. Martin est adopté par l'Orient (p. 28). Le commerce a sa part (16 et suiv.: influences d'art). Un chapitre concerne les rapports politiques: le lien entre Clovis et Byzance est nettement précisé (pp. 19-20). Oui, „pour les Francs la majesté de l'Empire romain s'était retirée en Orient" (p. 20). On chantait des hymnes grecs à Arles (p. 21). On enseigne le grec dans des couvents (p. 23). Sur les monnaies byzantines dans les pays occidentaux, pp. 24-25. Les Syriens en Gaule, p. 26 et suiv. Les Juifs, p. 28 et suiv. Dernièrement, dans les „Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions", M. Pirenne a traité largement du

www.dacoromanica.ro

commerce du papyrus (cf. p. 29). Rôle des Lombards comme intermédiaires, pp. 30-31. Encore une fois les voyages pieux en Orient, p. 32 et suiv. Reliques provenant de l'Orient, pp. 34-38. La renommée de l'empereur „restaurateur" Héraclius, *Éracle*, p. 40 et suiv. Ici encore la théorie de M. Pirenne sur l'interruption des rapports par suite de l'apparition des Arabes est écartée. Au VII-e siècle des Syriens en France, p. 44. L'importance de la bataille de Poitiers n'est-elle pas exagérée (p. 48)? Relations entre Carolingiens et califes, p. 48 et suiv. Contre la thèse de M. Pirenne aussi l'argument, qui est aussi notre, du manque d'intérêt qu'aurait eu pour les Arabes l'interruption du commerce, p. 57, note 1.

N. Iorga.

* * *

Dr. M. Boghitschewitsch, *Die Auswärtige Politik Serbiens, 1913-1914. Band I. Geheimakten aus serbischen Archiven*, Berlin 1928.

Il paraît que les matériaux, hautement intéressants, de ce recueil ont été saisis à Belgrade par les armées d'occupation pendant la grande guerre. De l'échange de télégrammes entre Pierre I-er et François-Joseph on passe à une correspondance, pas toujours révélatrice, de 1908. On voit Nélidov dire, en octobre, au ministre de Serbie à Belgrade que la Russie n'est pas en état de faire la guerre (p. 6; cf. pp. 13-14, 15-17, 21-22, 25 et suiv., 49; 1876, disait-on, ne reviendra pas; p. 271). Du reste on voudra traîner l'Autriche-Hongrie devant une conférence pour la punir d'avoir fait la même chose à la Russie en 1878 *(ibid.)*. A Pétersbourg on ne veut plus la grande Bulgarie *(ibid.*, p. 7, no. 6). A Londres on était aussi pour la conférence ou pour un échange de vues entre les Puissances (p. 9). En octobre les Serbes menaçaient de guerre à l'étranger (pp. 23-24, no. 21). On voulait aussi l'appui de l'Angleterre pour un raccordement de la voie ferrée avec la Roumanie à Radouïévatz (pp. 24-25, no. 22). L'Angleterre demandait qu'on n'envoie pas de bandes (p. 43, no. 38). L'Italie aurait voulu voir une flotte anglaise dans l'Adriatique (p. 35; aussi p. 36, no. 30); la Russie s'y opposa (p. 38, no. 33). Le Tzar recommandait de ne pas offenser les puissants voisins : il faut se préparer et „attendre" (p. 37, no. 31); Gutschkov de même (p. 76). «Il s'agit de votre exis-

www.dacoromanica.ro

tence», disait-on aux Serbes (p. 78, no. 73). On espérait que l'Italie jouera à la conférence, envers les droits de la Serbie, le rôle joué à celle de Paris par Cavour (p. 38, no. 32). Les recommandations de Nicolas I-er du Monténégro de demander au „bon Franz" les deux provinces et, s'il refuse, de revenir pour mettre le feu à la maison, p. 45 (no. 41). On finit par dire à Londres: „pour le moment ne nous occupons pas du tout de la Serbie" (p. 47). Giolitti désirait que la Serbie devienne un Piémont (p. 67). Le roi Carol croyait, en mars, que dans quelques années „il y aura la conflagration européenne", p. 81, no. 78; il était d'opinion qu'une „médiatisation" par l'Autriche serait acceptable (p. 83).

La victoire du Cabinet de Vienne devait amener, d'après l'opinion du ministre de Serbie à Rome, une concentration antigermanique (pp. 102-103, no. 99). La députation des annexés ne fut pas reçue à Londres et même à Pétersbourg (pp. 105, 106 et suiv.). Cependant on pensait à envoyer à Bonn pour des études le prince Alexandre (p. 113). Malgré l'opinion publique, le Tzar demandait à voir Guillaume II. Nicolas II se rendit à Racconigi (pp. 117-118, 162 et suiv.). Après le congrès slave du printemps on craignait à Pétersbourg les progrès de «l'austro-slavisme» (pp. 116-117, no. 117): la banque commune à Prague déplaisait *(ibid.;* cf. pp. 156-157). Une grande partie des pièces pour cette époque regarde le rapprochement, recommandé par l'Angleterre, avec la Bulgarie: de la méfiance se conservait à Belgrade, et à Sofia il y avait un parti pour la Triplice, donc contre la Serbie (un bizaire bruit attribue à Pachitch l'intention d'établir dans ce pays un prince anglais; p. 136, no. 123). Les rapports de Cétinié, avec les sorties de Nikita I-er, sont tout à fait drôles.

E septembre 1911 M. Cambon, ambassadeur à Londres, était d'avis que la guerre contre l'Allemagne envahissante est retardée par les dernières négociations sur le Maroc pour trois ou quatre ans et la France, qui se sait menacée, y est préparée, sauf le haut commandement (p. 172, no. 146). A ce moment se produisit l'occupation italienne à Tripoli. Aussitôt se prononce, même à Sofia, l'idée du rapprochement entre chrétiens balcaniques (p. 177 et suiv.). Les négociations avec la Bulgarie qui se dérobe, par égard aux rapports du roi avec Vienne, sont du plus

www.dacoromanica.ro

haut intérêt (p. 180 et suiv.). La Bulgarie voulait Salonique, Monastir et Vélès (pp. 181-182). Au contraire, la Turquie demandait le front général balcanique contre l'Italie (pp. 186-187, no. 154). Tel haut dignitaire turc remarquait qu'il faut faire comprendre aux „Européens" que „les nations des Balcans sont une noix dure" (p. 187).

Dès le 13 mars on avait cependant le traité serbo-bulgare. L'Autriche-Hongrie, habilement bernée, nourrie par les Bulgares de projets de collaboration militaire, en fut douloureusement surprise (p. 214-215, no. 172). Sur la mission Danev à Pétersbourg, pp. 215-217. Il remporte la conviction qu'il faut attendre la fin des élections pour la Douma, p. 223. Jusque là on essayait, par le moyen de la Serbie, d'empêcher des concessions aux Albanais et la paix avec l'Italie (p. 225 et suiv.). En Bulgarie on aurait désiré s'entendre avec cette Puissance.

La premières offres grecques arrivèrent, par suite des difficultés turques avec le Monténégro, en août (pp. 229-230, no. 183).

En septembre, la Russie laissait entendre son véto à Belgrade (pp. 231-232, no. 185). La convention devrait, d'après son opinion, *ne pas se tourner contre la Turquie.* De Pétersbourg on apprenait que la Russie, non préparée, ne pense pas à renouveler les erreurs de 1878 (p. 233): même contre l'Autriche et Hongrie envahissante, elle ne défendra pas la Serbie *(ibid.)*. C'était maintenant la Bulgarie qui, exigeant les réformes, poussait à la guerre (p. 236 et suiv.). Elle déclarait vouloir marcher même isolée (p. 237, no. 193). Le ministre de France à Sofia l'y engageait (p. 239, no. 195). Celui de Russie d'autant plus (p. 24: il dénonçait Giers, „l'homme fatal", p. 242, no. 195). Dans les cercles officiels russes, on recommandait de ne pas prêter attention au Ministère des Affaires Étrangères; le Tzar lui-même ne croyait pas pouvoir résister à l'opinion publique (pp. 245-246). Hartvig pleure de joie. La Serbie continuait à penser au danger austro-hongrois (p. 241).

N. Iorga.

* * *

Phaedon Coucoulès, Βυζαντινῶν τινων ἐπιθέτων σημασία καὶ ὀρτογραφία, Extrait de l'„Ἐπετηρὶς ἑταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν", V (1928), Athènes, pages 18. L'auteur éclaircit dans cette étude l'o-

www.dacoromanica.ro

rigine de beaucoup de noms portés par les familles byzantines et établit l'orthographe correcte de quelques-uns.

'Ανεμᾶς, qui n'a rien à faire avec ἄνεμος, désigne celui qui confectionne et vend des ἀνέμας (des tournettes); Βρανᾶς, de βρανέαι (chez le Porphyrogénète), aujourd'hui βρανιά, vient du latin *prandeum*, „cordon", „tapis orné de cordons", et indique le fabricant de tels tapis; Δαφνοπάτης=ὁ πατῶν δάφνας, comme σταφυλοπάτης; Καλέκας se rattache au classique κολεκάνος (homme très grand et maigre), enregistré par Hésychius; Καρδαλάρις (Καρδαράριος) est le latin *caldararius;* Μαγκαφᾶς, „qui a une grosse tête" (κεφαλᾶς), vient du turc; Φιλομμάτης désigne celui qui baise les yeux, coutume attestée chez les Byzantins. Le roumain en offre un équivalent intéressant dans l'expression „sărut ochii" (je vous baise les yeux), formule de salut employée autrefois par les personnes âgées envers les plus jeunes.

N. Bănescu.

* * *

Phédon Coucoulès, Ἡ μοναχὴ Θεοδούλη (Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων, no. 55), Athènes 1928, 88 pages in 8°. De même que dans le no. 50 (Βυζαντινὸν παραμύθι) de cette collection, l'auteur nous présente, sous la forme populaire d'un récit du moyen-âge byzantin, des aspects intéressants de la société byzantine. Dans le cadre de la vie qui animait le grand monastère de la Panagia E'léousis près de Séleucie, il évoque les scènes de la guerre qui ne cessait presque jamais dans ces parages de l'Orient byzantin, le mouvement des grandes routes de commerce qui réunissaient les villes les plus éloignées de l'empire à Constantinople. Tout cela en mêlant ingénieusement à son style la terminologie caractéristique de l'époque.

N. Bănescu.

* * *

V. Beševliev, *Zur Chronographie des Theophanes*, „Byzantinische Zeitschrift", XXVII (1927) p. 35. Il s'agit du fameux passage de la Chronique de Théophane concernant l'établissement des Bulgares sous la conduite d'Isperich dans l'Ὄγλος, d'où ils devaient ensuite (679) passer définitivement dans l'empire. M. Beševliev confirme notre opinion sur la situation géographique de la contrée que Théophane désigne par le terme de

www.dacoromanica.ro

Ὄγλος (=Ὄγγλος). Le savant bulgare rétablit comme il suit le texte respectif de la chronique (éd. C. de Boor, pp. 357-358): τὸν Δάναπριν καὶ Δάναστριν περάσας, βορειοτέρους τοῦ Δανουβίου ποταμούς, καὶ τὸν Ὄγλον καταλαβὼν μεταξὺ τούτου (sc. τοῦ Δανουβίου) καὶ ἐκείνων ὤκησεν.

C'est justement ce que nous avons fait nous-mêmes, car nous avons traduit ce passage (*B. Z.*, XXVI, 1926, p. 114) comme il suit: „En passant le Dniéper et le Dniester et en occupant l'*Olgos*—ce sont des fleuves situés plus au Nord du Danube—(Isperich) s'établit entre ceux-ci et le Danube". C'est donc au Nord des Bouches du Danube, au coin Sud-Est de la Bessarabie actuelle, qu'on doit placer l'Oglos de Théophane.

N. Bănescu.

* * *

Achille A. Tzartzanos, Νεοελληνικὴ σύνταξις, Athènes, 1928, 343 pages in 8°. Si la grammaire du grec populaire a été souvent et bien écrite, la syntaxe de cette langue n'a pas été jusqu'à présent étudiée d'une manière complète et systématique. M. Tzartzanos, élève du savant Hatzidakis, remplit maintenant cette lacune, par son excellent travail, qui s'appuie essentiellement sur les matériaux du grec parlé. Nous devons saluer avec joie ce manuel, qui sera un précieux auxiliaire pour les amis du néo-grec.

N. Bănescu.

* * *

Phédon Couculès, Ὀνόματα καὶ εἴδη ἄρτων κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους (Ἐπετηρὶς ἑταιρ. βυζαντ. σπουδῶν, V, 1928, pp. 36-52). C'est une étude remarquable concernant la nomenclature byzantine du pain. Le pain de première qualité, employé par les riches et servi aux malades, était nommé chez les anciens ὁ καθαρός. Il était donc préparé avec de la fleur de farine. M. Coucoulès montre que ce pain n'était pas inconnu au moyen-âge byzantin, vu que le nom en survit en mainte partie de la Grèce: καθάρειο (ψωμί).

A l'époque des Rhomées, cette première qualité de pain était désignée aussi par le terme de σιλιγνίτης (de *siligineus panis)*; la qualité inférieure était désignée par le terme de σεμιδαλίτης.

Les Byzantins ont connu aussi une qualité qu'ils désignaient par le mot μέσον, qui n'a rien à faire avec la célèbre voie μέση

www.dacoromanica.ro

qui traversait Constantinople. L'auteur l'explique avec raison comme indiquant la qualité moyenne, entre la première (πρῶτα) et la troisième (τρίτα).

Le pain de dernière qualité était dit πιτερᾶτα, parce que le son y était mêlé à la farine. M. Coucoulès relève ensuite les autres sortes de pain connues par les Byzantins : le pain préparé avec de la farine de seigle, κρίθινα ; le biscuit employé à l'armée, δουκελλᾶτον ; le pain ordinaire, κολλίκιον (gr. anc. κολλιξ). On distingue aussi des termes désignant le pain d'après la façon dont il était cuit : πλακίτης ἄρτος était chez les anciens le pain cuit sur des dalles chauffées ; les Byzantins l'appelaient πλακόπιττα. Κλιβάνια était le pain cuit sous les fourneaux mobiles de forme sphérique, κρίβανοι, dont on couvrait le pain après les avoir chauffés. L'auteur mentionne enfin les ἄρτοι πολιτικοί ou ἡμερήσιοι, qui étaient distribués dans la ville à la population. A partir de Constantin-le-Grand ils étaient aussi appelés παλατῖνοι, comme étant offerts par le Palais.

N. Bănescu.

* * *

André Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie* („Orient et Byzance, études d'art médiéval publiées sous la direction de Gabriel Millet", I), Paris Geuthner, 1928.

Le beau livre de M. Grabar, représentant un travail de longues années et l'étude, d'une admirable patience, de tous les types iconographiques, en Occident influencé par Byzance aussi bien qu'en Orient, vient au moment où il est incontestable pour quiconque n'a pas l'esprit faussé par ces préjugés nationaux, compromettant le nationalisme lui-même, qui distribuent par compartiments d'États et de race, de grands mouvements d'art ne connaissant pas les frontières. Aussi a-t-il raison de le dire, dans sa préface même : „Il serait vain de chercher à établir, dans la peinture balkanique, autant d'écoles qu'il y a de nations chrétiennes dans la péninsule. D'autre part, la fusion des conceptions religieuses et sociales, les événements politiques et militaires, l'instabilité des frontières ont profondément unifié l'art balkanique. D'autre part, les peintres, qui se déplaçaient, avec leurs ateliers, à l'appel des fondateurs d'églises et de monastères, ne s'arrêtaient pas aux limites politiques ou ethniques d'un

www.dacoromanica.ro

pays, et, en passant d'une localité dans une autre, ils ne fondaient guère d'écoles durables, attachées à un lieu précis" (p. IV).

Mais combien riche est la récolte d'observations personnelles qu'il nous apporte! Sur ce territoire qui appartient maintenant, ou appartenait encore hier, à l'État bulgare — alors que ce qui se trouve en Roumanie ancienne, tout en pouvant être d'origine diverse, a été toujours d'appartenance politique roumaine —, il découvre des phases de l'art totalement inconnues jusqu'ici et d'une très grande portée générale. A Pérouchtitza, près de Philippopolis, église monumentale, — n'oublions pas les colonisations orientales qu'il y a eu de ce côté —, un art „préicono-claste" donne de grandes figures isolées que l'art byzantin n'a jamais connues (le beau Christ trônant à la page 24; les martyres qui „confessent" sans souffrir, page 27, les „génies ailés", qui ne sont pas des anges, mais des figures allégoriques, p. 47, les sujets tirés du Vieux Testament, p. 52). Il s'agirait — et on peut bien l'admettre — d'une oeuvre remontant aussi haut que le VI-e siècle.

Avec raison M. Grabar montre l'impossibilité de reconnaître un art national importé par les envahisseurs du VII-e siècle, qui, pendant longtemps, accumulèrent seulement des ruines, comme le firent plus tard les Turcs (p. 54). Quant le travail d'art reprend, „ceux qui exécutent les plans (des personnages appartenant aux puissantes familles byzantines, familles impériales ou familles princières, ou encore au monde des hauts fonctionnaires byzantins) n'étaient pas non plus des indigènes" (p. 55). L'église de Batchkovo s'appelait jadis: de Pétritzos et le fondateur est le Géorgien Grégoire Pakourianos (de Pakor), créateur sur ce sol de Thrace de toute une colonie nationale d'un caractère très stricte, avec exclusion totale des Grecs (pp. 55-56); il n'en reste que la chapelle funéraire du fondateur et de sa famille (le nom d'Apasios du frère de Grégoire devint sous les Turcs Abasa; un Pacha de ce nom au XVII-e siècle). Le nom du peintre, le moine Néophyte, n'a pas de couleur nationale (voy p. 56). Les deux étages de la *chiesetta* correspondent à ceux de la curieuse église de Pângărați (de Pancrace)—bizarre similitude de nom caucasien...—dans les montagnes de Neamț en Moldavie. Dans les figures il n'y a cepen-

www.dacoromanica.ro

dant rien qui dirige vers la patrie de ces puissants „métèques" byzantins.

Les médaillons des saints sous les voûtes ne se rencontrent pas seulement d'une façon sporadique en Roumanie (voy. aussi p. 65): elles y sont, au moins pour la Valachie, la règle. Dans des pages d'admiration sans réserve M. Grabar considère comme „classique" le style de ces belles peintures: il remonterait aux meilleures traditions de l'art ancien. Ce qui est désigné comme „médiéval" ne représente que l'insuffisance et la gaucherie, la difformation de l'esprit humain par le sens attribué au christianisme (cf. p. 71).

A St. Georges de Sofia, ancien *caldarium* romain de Serdica, il y aurait des restes de fresques datant du XI-e siècle encore, mais on peut dire si peu sur leur caractère...

La plus ancienne des églises de Boïana — M. Grabar a consacré tout un grand et bel ouvrage à l'autre, qui est du XIII-e siècle, — appartiendrait, à la même époque: de ses fresques il ne reste que des fragments.

Il peut être question d'une „peinture d'État", nettement slave sous la forme bulgare de l'„Empire" international, seulement avec la diynastie de ces pâtres valaques qui refirent la Bulgarie au commencement du XIII-e siècle, les Assénides. Ils purent disposer d'architectes, de peintres, d'artistes dans tous les domaines de l'art religieux par cette simple raison que l'Empire latin de Constantinople auquel ils opposent leur orthodoxie et, pour ainsi dire, leur légitimité, n'avait plus besoin de cette école d'art, reliée à une autre forme du christianisme et que les prétendants à l'Empire réfugiés en Épire, à Trébisonde, à Nicée ne furent pas, dès le début, assez riches pour les attirer à leur Cour. M. Grabar l'a bien saisi (p. 95). C'est donc un art byzantin d'exil, un Coblentz de l'émigration des moines. Bien entendu il fallut tenir compte des „saints nationaux" et apposer des inscriptions en slavon.

L'église des Quarante Martyrs à Trnovo, résidence de ces monarques pour „les Bulgares et les Rhomées", n'est pas bâtie pour la victoire de Klokotnitza sur les Épirotes pour revendiquer l'Empire, mais bien, dans cette même année 1230, avant la bataille décisive (voy. p. 97, note 1, l'inscription). Après la catastrophe sismique qui la détruisit en 1923, survivent seule-

www.dacoromanica.ro

ment quelques souvenirs, bien médiocres. Ils permettent à l'iconographe presqu'insurpassable qu'est M. Grabar des considérations d'une érudition menue qui lui permettent de conclure à une imitation très réduite des modèles constantinopolitains, tels qu'ils se retrouvent aussi dans les miniatures de la capitale maintenant envahie et assujettie Et la fresque est abandonnée pour le travail à la détrempe (pp. 108-109, 110).

Dans la ville forte, dans le *grad* tirnovien de Trapésitza, „le plateau", se presaient les dix-huit chapelles funéraires de l'aristocratie guerrière: dans aucun des pays balcaniques on ne trouve quelque chose de semblable, sauf, en quelque sorte, à Hurezi de Valachie (fin du XVII-e siècle), où à côté de l'église principale, bâtie par le prince Constantin Brâncoveanu, il y a les „parekklésia" de ses fils. M. Grabar croit à l'imitation des chapelles constantinopolitaines sous le second Basile (p. 115). D'importantes peintures à la détrempe s'y sont conservées, avec un rien de mosaïques. Travail réaliste, riche en couleurs.

Mais rien de trop remarquable. On sait qu'il en est autrement dans la nouvelle église de Boïana, que l'auteur range parmi „le petit nombre des chefs-d'oeuvre de l'art du moyen-âge en général" (p. 117). Bâtissant sous le Tzar bulgare Constantin, en 1259, le sébastokrator Kaloïoannès, son cousin, qui se glorifie dans l'inscription commémorative d'être „petit-fils de Saint Étienne, Tzar serbe", ajoute, par le mélange des influences occidentales, dû à un peintre venu, sans doute, du côté de la Mer d'Occident à une époque où les immigrés de Byzance s'étaient épuisés, un nouveau chapitre à l'art serbe qui avait donné déjà la nouvelle synthèse, préparée elle-même par des oeuvres de peinture comme celles de Nérési, récemment mises en lumière par un autre savant russe, M. Okounev. Ceci malgré le caractère constantinopolitain qui ressort de l'iconographie. Il y a du réalisme, mais aussi une grâce occidentale dans les portraits. Ce n'est pas sans doute en copiant une attitude que le peintre a trouvé le „geste" et l'allure de Désislava. Nulle part l'analyse du moindre détail n'est poussée plus loin et avec tant de résultats nouveaux qu'ici.

Constatant la disparition, déplorable, des monuments de l'art en Bulgarie sous les derniers Assénides (le „Petit Athos" sous le Vitocha, entre autres), l'auteur décrit minutieusement ce qui

www.dacoromanica.ro

reste de l'art du XIV-e siècle, qui se continue, au hasard des fondateurs exceptionnels sous la conquête turque, ci et là, au XV-e.

Pour cet art, qui est aussi celui d'Argeş en Valachie (les fresques n'ant guère été refaites après le XIV-e et la proposition d'introduire une date du XVI-e, même la copie d'un manuel du XVIII-e, tombe), M. Grabar est très dur. Amoureux de son XII-e ou XIII-e siècle, qui, sans doute, ont de grandes qualités de sincérité, il dénie à la peinture de la fin du moyen-âge aussi bien l'originalité que le sain réaiisme: il n'y aurait qu' une copie forcée, préoccupée de l'effet, presque caricaturale, d'anciens modèles, reproduits avec une prétention gauche et désagréable. On nous permettra de ne pas souscrire à cette opinion, et nous ne serons pas seul à le faire.

M. Grabar préfère le naïf art provincial, populaire, archaïsant de la Crkvata, de Zemen et de Berende.

A Zemen, largement présentée, le fondateur est de Despote Déïan de la moitié du XIV-e siècle. L'artiste, d'une inspiration simple, va jusqu'à présenter le forgeron qu', c mme dans la légende roumaine de la Vierge a lant en pleurs sur les traces de son Fils, forge les clous pour la mise en croix. Le Baptême a un caractère tout-à-fait nouveau (p. 205) et M. Grabar a raison de voir dans le groupe des poiss ons une similitude avec les pratiques iconographiques de l'Asie, nous ajout rons: de l'Arménie dans ses miniatures cilicien es. Ne pourrait-on pas admettre, à une époque où se produit une diaspora arménienne, où Caffa est pleine d'émigrés de cette nation, où ils avancent vers l'Ouest jusqu'à Akkerman, qui eut ces rapports avec les Bulgares, récemment signalés par M. G. J. Brătianu, où la Moldavie en fut envahie, l'emploi d'un artiste venant de cet autre côté? La longue transmission, du reste fortement interrompue, du type pré iconoclaste paraît tout aussi difficile à admettre que la spontaneité créatrice — et dans un domaine qui demande les connaissances d'un clerc — d'un maître rural formé dans un mil eu traditionnel.

Passant par dessus quelques indica ions sur la vague église de Lioutibrod, non datable, M. Grabar n us mène aux „églises rupestres de la Bulgarie du Nord". Ici encore, sur la rivière du Lom, les dates manquent (à Crkvata l'iconographe découvre des

www.dacoromanica.ro

types et des procédés anciens) et on n'est p s plus heureux à S. Georges de Sofia; quiconque est habitué aux précisions nettes de l'hist ire a le devoir de se réserver devant des considérations tenant au style seul. A Berende, le portrait, placé „très haut", de „Jean Assen Tzar et autokrator des Bulgares", ramène certainement à la moitié du XIII-e; s'il y avait la coutume d'introduire des portraits de souve ains déjà morts, on ne le faisait — M. Grabar lui-même le d.t — que pour affirmer une généalogie (comme, aussi, à Hurezi de Valachie), mais de quel descendant de la dynastie pourrait-il être question ici? La peinture a plus d'un élément d'originalité (voy. p. 265). Ici encore on saisit la note orienta e qui nous a déterminé à proposer l'hypothèse arménienne. L'amour pour les fleurs appuie cette suggestion (p. 274). A SS. Pierre et Paul de Trnovo — sans date aussi — le type de la Pietà réuni à celui de la Descente de croix renvoie quand même à ces influences latines qu'on ne peut pas éliminer de la seconde église de Boïana. M. Grabar a bien observé la fréquence en Occident de l'„arbre de Jessé" que, chez les Roumains, ont seulement les églises moldaves, soumises à l'influence de certains pays occidentaux (voy. p. 278). De passage, le fondateur de S. Jean près-de-la-Mer à Mésembrie: nous avons publié des documents sur ce couvent dans le volume XIV des documents Hurmuzaki.

Pour le XV-e siècle la tolérance des Turcs envers les nouveaux constructeurs d'église (surtout du côté de l'Ouest) pourrait é onner. Les donateurs anonymes de Kalotino paraissent appartenir plutôt à la fin du XIV-e siècle. A Dragalevci, bâtie sous Mohammed II („Mehmed Tschélébi", cela va; mais as: Ismaïl, peut-être: l'Ismaélite; voy. p. 291, note 4); il y a bi n, comme fondateur, Radoslav, m is pas „Maver ou Mavr" (de fait моѣръ) à côté, et les noms de sa femme, Vida, de ses fils, „Nico as le Grammairien" (de fait l'„anagnoste") et „Stach" (d- fait Stachie, Eustache; p. 302), peuvent étonner: il s'agit probablement de secrétaires serbes de Mohammed II. L'ima e des cavaliers se retrouve en Bucovine à Pătrăuți, à l'intérieur de la façade de l'église. Si le chapeau de Vida est celui de la femme de Tăutu à Bălinești, en Moldavie, le large col des hommes ne se rencontre pas chez les Roumains (cf. p. 303). Un é êque obtint le rare privilège de bâtir une église nouvelle à Bobochévo, sur la

www.dacoromanica.ro

Strouma (p. 306): les prophètes de l'arrivée du Christ se rencontrent habituellement en Moldavie; le cycle de la vie de S. Nes'or se trouve, complet, dans un manuel de peinture d i XVIII-e siècle roumain, dont j'ai donné des reproductions dans la *Revue hebdomadaire* de 1922. M. Grabar admet un maître italien, hypothèse très plausible (p. 321). Le même évêque Jacques et les moines de Rylo élevèrent dans les environs, vers la fin du XV-e siècle, la petite église d'Orlitza. A Krémikovtzi nous avions cru pouvoir lire *(Studii şi documente,* XV p. 80, no. XLII) le nom de Drăgana, fille de „Radu Voéva", (donc: Voévode); on a eu peut-être raison de lire: Radivoï, mais le и est ajouté et il y a bien воѣва et pas воѣви, et il y avait en 1493 sur le trône de Valachie un Radu-le-Grand, fondateur d'églises, sans compter que Drăgana et Todor sont des noms coutumiers chez les Roumains (cf. p. 324). Mais les costumes des hommes (p. 334) sont nettement balcaniques (pas aussi le chapeau, pareil à celui de la femme de Tăutu, M. Grabar le dit) et on a relevé aussi le nom de Kalavitès, le Métropolite grec de Sofia, à la même époque *(ibid.)*. Ce Radivoï, problématique, qui aida le Métropolite dans sa fondation dont être un étranger, de Hongrie ou de Valachie, en tout cas d'un pays libre. A Poganovo, du côté de Tzaribrod, dans cette même région serbo-bulgare, jouissant, à ce qu'il paraît, d'une certaine autonomie, l'église est de 1499 (l'inscription à la page 337), mais seulement pour la réfection, car ses fondateurs sont Constantin Dragasès de Kustendil (Kosténitza) et sa femme Hélène; l'influence italienne y serait encore plus forte que pour la peinture des églises précédentes, mais ceci ne me paraît pas suffisant, étant donnée l'origine, certainement étrangère, du peintre, pour pouvoir écrire: „à l'époque de Michel-Ange, la Bulgarie fait un effort pour arriver aux Giottistes" (p. 359). M. Grabar aurait-il oublié les lignes si justes de sa préface sur l'art non-national de ces régions? „La réforme de 1500" pourrait paraître aussi un qualificatif bien superbe pour une modeste oeuvre de simple hasard.

N. Iorga.

* * *

Sirarpie Der Nersessian, *Two slavonic parallels of the Greek Tetraevangelia:* Paris 74 (tirage à part du *The Art Bulletin,* IX, 3), New-York 1927.

www.dacoromanica.ro

M-lle Der Nersessian s'est donné la peine de comparer les miniatures du ms. grec 74 de la Bibliothèque Nationale de Paris— et même du ms. slavon Curzon 153 du British Museum et de celui d'Élisavetgrad — avec deux des manuscrits slavons de Sucevița que nous avions exposés jadis à Paris. Des rapports sont établis avec des Évangéliaires géorgiens. Description tres exacte des manuscrits roumains et comparaison attentive avec le vieux modèle grec, qui a passé par celui venu de Bulgarie, qui fut écrit sous le Tzar Alexandre. Les traces d'„hellénisme" ont disparu; la reproduction est pauvre et gauche. Cependant certains détails intéressent; on cherche le pittoresque, et une intimité sentimentale se fait voir chez le peintre moldave ou chez quelques inspirateurs directs qui se sont perdus. Les Turcs de la figure 22 paraissent être pris sur le vif. Y a-t-il eu vraiement tant d'influence artistique russe en Moldavie dès 1600 (voy. pp. 33-34)?

N. Iorga.

CHRONIQUE

Encore une réponse.

M. Székely lános répond à mon compte-rendu concernant ses observations sur les origines des Roumains (voy. *Revue des études hongroises*, 1928, et cette Revue, même année). Et il le fait à sa manière et à celle d'autres collaborateurs de cette publication qui, sous les dehors de la science historique et philologique, sert à des buts politiques qu'il faudrait être aveugle pour ne pas apercevoir, avec leurs tendances. Faut-il s'étonner qu'il va jusqu'à contester à quelqu'un qui a employé sa vie à étudier l'histoire de sa nation la connaissance même des sources essentielles dont elle se nourrit? Je lui laisse le mérite et l'honneur de son style qui, s'il satisfait certains de ses compatriotes, ceux-ci doivent en être félicités. Mais, puisqu'une discussion est ouverte devant le public appelé à juger entre cet historien magyar que je suppose, d'après le ton qu'il s'arroge, avoir largement contribué à la science et entre ma modeste personne, je continuerai pour ce public. Pour lui seul, et jusqu'au bout.

Le nouveau produit scientifique de M. Székely prétend fixer

www.dacoromanica.ro

définitivement que la science roumaine trompe le monde sur le passé de la nation qu'elle veut servir, employant des „méthodes de propagande tendancieuses" qui ont contribué, tellement on se laisse prendre chez les Occidentaux naïfs, à faire perdre à la Hongrie la Transylvanie et autre chose encore.

La vérité, celle qui vaincra aussitôt qu'on „commencera à y voir plus clair", serait que les Roumains sont sur la terre qu'ils habitent de misérables envahisseurs, venus par petites bandes, à la tzigane, et établis par charité sur les terres de la Couronne, de la noblesse hongroise et des villes saxonnes.

1. La preuve a été fournie (voy. cette *Revue*, II) que la base de la théorie d'une dépopulation par décret de la Dacie romaine repose sur un passage interpolé d'une source datant du IV-e siècle et, en plus, intéressée à des ambitions impériales tardives.

2. Dès l'époque la plus ancienne on constate la permanence roumaine dans la vallée du Danube et sur le versant méridional des Carpathes et la même population occupe ordinairement le versant opposé.

3. Vers 1240, quand la royauté hongroise cherche à s'affirmer en Valachie, elle y trouve des cnèzes régnant, des voévodes libres, des pêcheries, des moulins, toute une vie organisée.

4. Aucune source du moyen-âge, à une époque où elles ne sont pas rares, ne présente une transmutation des Roumains de la Péninsule des Balcans au-delà du Danube.

5. Il n'y avait aucune raison d'abandonner un territoire, où les empereurs byzantins et les rois slaves avaient tous les égards pour une population de pâtres et d'agriculteurs et aller chercher la Hongrie dévastée par les Tatars et, orthodoxes en terre orthodoxe (car chrétienté signifie civilisation), se fourrer parmi des catholiques intransigeants et persécuteurs.

6. Si les Roumains se rencontrent parfois, comme dans le document nouveau qu'on m'oppose, de nouveau, en colonisés, avec leurs cnèzes, c'est le même cas pour ceux de Serbie sous les rois du XIII-e et du XIV-e siècle, et là ils n'étaient pas des immigrés.

A cela, à tout cela voici ce qu'on m'oppose.

Des historiens saxons, comme M. Georg Müller, qui ne se

www.dacoromanica.ro

sont pas détachés plus que M. Szekély de l'école d'un Rösler et d'un Hunfálvy. Je les récuse. On bien l'opinion de feu Kadlec, qui continue la tradition d'un Pic, seconde manière, sur l'origine des Roumains. A Pic lui-même depuis longtemps on a donné la réponse.

J'avais constaté qu'après les Tatars, qui seraient d'après mon adversaire des destructeurs de villes, mais des conservateurs d'archives, peu de documents sont restés pour toute la Transylvanie, donc on ne peut pas prétendre en trouver en masse pour les Roumains, population sans situation politique, comme n'ayant pas de privilèges. On me dit que les Saxons en ont plus (quelle découverte!): mais c'était des bourgeois et des privilégiés et je n'ai jamais prétendu que nos pauvres gens de la campagne leur eussent été supérieurs en civilisation. S'il y a peu de chartes royales même après les Tatars, c'est que le royaume se rétablissait avec peine.

Il y avait un *desertum* même dans ce pays de l'Olt où M. Szekély veut bien nous tolérer. Mais qu'est-ce que c'était un *desertum* (et qui aurait conservé tous les anciens mots slaves qui s'y trouvent?)? J'ai présenté le cas du *desertum*, de la *poustina* moldave, dans le Sud bessarabien, où on donne des terres aux boïars du XVI-e siècle, et, sur le chemin des pêcheurs du Bas-Danube, qui pourrait admettre le „désert"? M. Szekély parle de terres prises en 1208 aux Roumains de ce district pour en faire don au monastère cistercien de Kertz (Cârţa): mais reprend-on les terres aux colons à peine établis? Ne plaide-t-il pas pour cette évidence qui est notre thèse à nous? Des Magyars auraient été déjà fixés même sur ce territoire de l'Olt, dont le nom même a dû être emprunté par ces Magyars à des prédécesseurs, et M. Szekély cite les localités Egerpatak, Nagybükk et Arpás, comprises dans l'acte de donation aux moines; or, sauf Arpaş dont le nom paraît venir de *arp*, en magyar: orge — et jamais je n'ai dit qu'il n'y eût eu *aussi* des Magyars, là comme ailleurs —, les autres sont le nom d'une rivière, celui d'un „Grand Hêtre" ou Faye, que le rédacteur du document a traduit en hongrois d'après la coutume générale dans la chancellerie royale. Et les Hongrois eux-mêmes pourquoi seraient-ils venus si tard dans un vrai „désert", constaté en 1142?

www.dacoromanica.ro

On trouve des Roumains comme soldats sous les ordres du comte saxon de Hermannstadt en 1210: mon adversaire le dit (p. 273). Ils auraient été appelés pour défendre la Transylvanie contre des envahisseurs venant du pays des Coumans. Mais, si ce n'étaient que des gens établis depuis deux ans, comment pouvait-on leur confier une pareille mission, à ces pâtres vagabonds? Et quelles invasions étaient à craindre, quand de l'autre côté de la montagne il y avait les cnèzes et voévodes amis, Litovoiu, Bărbat, Jean, Fărcaş, Seneslav, nommés dans la diplôme hongrois aux Hospitaliers à peine trente ans plus tard? Ai-je jamais présenté l'entrée des Magyars en Transylvanie comme celle de conquérants pour qu'on m'objecte que les vaincus — et de quelle date lointaine! — ne pouvaient pas être employés pour la défense de leur terre natale? Et peut-on mettre à côté des Roumains qui forment dès le XV-e siècle *la majorité de la population en Transylvanie* ces bandes de Petchénègues énigmatiques, mentionnés dans une charte seule, ou les Jasses, probablement venus avec le grand mouvement de l'invasion hongroise? Combien est fertile cet esprit combattif d'une nation douée de si grandes qualités, qui pourraient être employées à autre chose qu'à fomenter des haines en niant des droits élémentaires!

Mais mon contradicteur croit avoir brisé les derniers remparts de la citadelle roumaine en faisant marcher les documents qui parlent d'une *colonisation des Roumains* (et si tard, à la fin du XIII-e siècle: combien long aurait été leur vagabondage, et il aurait eu lieu même au moment où la principauté valaque de Seneslav se préparait sous Tihomir-Iancu à jouer un rôle historique, même à l'encontre de la Hongrie, prétendue suzeraine). Or, il ne s'agit que *de ce qui se passait au même moment en Serbie* (voy. les documents tirés par Hasdeu, dans son *Archiva Istorică*, III, de sources serbes), c'est-à-dire de *l'établissement comme agriculteurs d'une population pastorale, du passage d'une façon de vie à l'autre.*

Mais en 1387 — même alors donc continuait le vagabondage, et quel qualificatif mériterait l'État qui le permettrait? — les „juges", les „jurés" et tous les *hospites*, les cnèzes et les „karanyuk" de Haţeg font je ne sais quelle déclaration. On m'indique que le document se trouve aux Archives Nationales de

www.dacoromanica.ro

Budapest sous la cote Dipl. 29.435. Mais tout est curieux dans cet acte: des juges et des jurés à côté des cnèzes qui ne sont que des juges et par dessus le marché les „karanyuk". M. Szekély, le champion glorieux de cette défense de droits, pourrait-il bien me dire qu'est-ce que c'est que les „karanyuk" et où les trouve-t-on dans un autre document sur les Roumains?

Rectifiant un passage de ma critique — car évidemment M. Szekély a voulu dire que les Roumains n'étaient que sur les marches et aux passages de la province —, je demande par quelle opération on a fait disparaître les établissements, si anciens de par leurs noms même, qu'ont eus les Roumains jusqu'au beau milieu de la province où ce n'est pas grâce à la la colonisation récente des bandes qu'ils pouvaient avoir des protopopes et des évêques sur lesquels une rapide inspection des documents transylvains que j'ai donnés dans le volume XV de la collection Hurmuzaki pourrait l'éclairer pleinement.

Mon ignorance des „chartes concernant l'histoire des Roumains en Transylvanie" me dit que ces „Valaques" méprisés et persécutés comme tous les parias autochthones n'avaient pas des privilèges pareils à ceux des Saxons, mais qu'on leur reconnaissait seulement l'usage d'anciennes coutumes qui venaient de leur caractère même d'indigènes. Le degré de civilisation n'a rien à voir (un voyageur allemand qui j'ai cité dans mon „Histoire des Roumains par les voyageurs" II — le manuscrit est à la Bibliothèque Nationale de Budapest —, présente les nobles magyars de Transylvanie en plein XVIII-e siècle comme aussi rudes que les *Raubritter* allemands du moyen-âge) avec le manque de privilèges *écrits* pour les Roumains: en Pologne le moindre groupe de pâtres qui s'établissait dans un village avait sa charte; dans les Principautés c'était le cas pour chaque groupe de Bulgares ou autres étrangers fixés dans une *slobozie*. Les Tziganes eux-mêmes avaient leurs passeports et toute une série de droits nettement spécifiés. Et, quant à la recommandation amicale de chercher des privilèges pour les Roumains dans les recueils hongrois et même chez feu Kadlec, ma reconnaissance pour ce bon service ne m'empêche pas de me rappeler que nous les avons depuis une trentaine d'années au moins, dûment recueillis par un Nicolas Densusianu, dans les beaux volumes de la collection roumaine dite „Hurmuzaki". Et,

www.dacoromanica.ro

pour finir avec ce passage, je n'ai pas dit que les Roumains „eussent été plus mal traités que les Tziganes" — qui ne l'ont guère été, du reste —, mais que les immigrés tziganes ont eu des chartes que les Roumains autochthones ne pouvaient pas avoir : le secrétaire français de la „Revue d'études hongroises" pourrait faire saisir cette nuance au fougueux critique magyar.

Je ne comprends pas l'ardeur avec laquelle mon contradicteur accumule des preuves pour appuyer son opinion, qui est aussi la mienne, que, au XIV-e siècle, l'établissement des pâtres comme agriculteurs se faisait sous des *kenezii*, des knèzes. Mais ce n'a pas été dès le début le rôle de ceux-ci; pour preuve, les knèzes de Bosnie. Et, s'il s'agit de cette évolution, si le roumain fait horreur à M. Szekély, qui n'a jamais ouvert un livre, pas même un recueil de documents à titre roumain, feu Jean Bogdan, encore un de notre compagnie ignorante, a pris soin de publier aussi en allemand, dans les Mélanges Jagić et dans la revue du même *(Archiv für Slavische Philologie)* ses études sur les voévodes et les knèzes qui ont remplacé depuis une trentaine d'années l'essai suranné d'un Kemény.

Je maintiens que les coutumes roumaines, acceptées par l'État des rois de Hongrie, n'admettait pas les ordalies (cf. pp. 277-278) : il n'y en a pas un cas dans les milliers de documents d'ancien droit roumain qui ont été publiés. Si l'évêque de Nagy-Várád, d'Oradea-Mare, avait colonisé ou non les pâtres de „hameaux" dont parle le critique magyar, ceci, d'après ce que j'ai dit auparavant, n'intéresse plus. De même pour les établissements saxons, qui ne correspondent pas aux origines roumaines en Transylvanie. L'ironique verbiage qui accompagne cette observation peut satisfaire le goût douteux de quelque lecteur ; il ne me touche pas et n'a aucune valeur dans l'argumentation. En marge, *ohaba* est bien l'alleu, car une *moşie ohabnică* est en roumain celle sur laquelle on a une propriété plénière, intégrale ; le premier sens peut bien avoir été un autre (cf. p. 278).

Mais la science universelle du grand historien hongrois qui à dédaigné de s'incorporer dans des ouvrages d'une certaine étendue tient à me renseigner même sur l'histoire des Principautés, que j'ignore à travers tout ce que je lui ai consacré. Il me dira donc, à l'historien de l'empire ottoman que je suis,

www.dacoromanica.ro

qu'il y a un „traité" entre Vlad Dracul, prince de Valachie, traité (contraire à toutes les coutumes turques) daté precisément du mois de juin 1432 (il l'a vu, ce grand savant...) et que, en vertu de cet acte criminel, Vlad a massacré à Severin les Chevaliers Teutons de Klaus de Redwitz, se partageant avec les Turcs leurs corps sanglants. Voici une histoire que je désirerais vivement entendre raconter. Il m'initie au fait qu'en 1448, à la bataille de Kossovo, le même Vlad a trahi les chrétiens (c'est Chalcocondylas qui le lui a dit, et à lui seul; un historien dont je n'ai jamais entendu parler): quelques fascicules avant le compte-rendu qu'attaque d'une façon si étourdie M. Szekély, il aurait trouvé une large étude de moi sur la bataille et le rôle de Vlad. Il me définit le rôle de Michel-le-Brave, un „pillard" d'hier, qui devient, par une crise de résipiscence, un „excellent capitaine"; et voici encore les mêmes efforts pour enfoncer vaillamment des portes ouvertes. Sans me rien apprendre, comme on le pense bien, il ne fera accroire à personne que c'est par les Hongrois — ceci est dit en toutes lettres — que Michel conquit contre les Hongrois la Transylvanie (p. 281). Ce serait téméraire si ce n'était si ridicule. Même sur les Phanariotes il a quelque chose à me faire apprendre: il sait bien lui, par ses sources hongroises sans doute, que la fiscalité roumaine de l'époque, si scrupuleuse, permettait aux paysans des Principautés d'aller peupler la Transylvanie. Car, bien entendu, la majorité roumaine de cette province vient de là au XVIII-e siècle. Autrement il faudrait se résoudre à accepter une vraie catastrophe des théories dont le fond ancien vaut bien la forme la plus récente, mais pas aussi la plus distinguée.

Parce que M. Melich, un philologue d'une valeur reconnue, entend se mêler à ce débat, dans lequel la science hongroise ne gagnera rien, je dois lui répondre que, entre son opinion corroborée des observations d'un autre savant, encore plus res-respectable, M. Asbóth, et celle de M. Gustave Kisch sur l'origine de Harina et aussi de Dipşa, de Teke et de Ida, je ne suis pas le seul à pencher pour la dernière, que je n'oserai pas taxer d'„élucubration", entre autres parce que, dans le jugement de la science hongroise, les Roumains seuls ont droit à ce titre, et M. Kisch est un Saxon de formation hongroise.

www.dacoromanica.ro

J'assure M. Melich que Daia existe en Valachie, dans le district de Vlaşca, et je ne trouve pas une impossibilité à lui accorder la même origine qu'à Deva ; je l'avertis que Gyeva n'est pas „avec l'orthographe roumaine" (qu'a-t-elle à voir?) une *Geva ;* je lui observe que, sachant toute l'histoire des davae daces, je sais aussi que le nom bulgare de Philippopolis est Plovdiv est non Plivdov, comme il l'écrit, que, si dava entre dans des composés, elle n'en est pas empêchée de paraître seule, que, s'il y a une Déva en Hongrie—je ne le savais pas—, ceci peut être dû à un pur hasard, que toutes les Gyéva et Gyive n'ont rien à voir avec la localité transylvaine, que rien ne ressort du nom allemand de celle-ci, Diemrich, qui serait difficilement une dérivation de Dêwenburg. Je n'oserais pas me mêler de philologie magyare, comme le fait M. Szekély d'histoire valaque, mais tout ce qui suit me paraît un peu curieux (p. 266).

Je connaissais bien l'opinion de M. Melich sur l'origine du ş dans le nom roumain des principales rivières transylvaines (Criş, Mureş, Someş ; mais Hérodote qui transcrit, à la façon grecque, ces noms, n'avait pas le ş). Ses opinions en fait de philologie romane pourraient faire sourire. Quelqu'un qui n'est pas un philologue, M. Motogna, a fait facilement justice de cette théorie. L'origine du mot d'Argeş ne m'est pas nouvelle : on en parle chez nous depuis mon adolescence, il y a quarante ans de cela. Personne n'a cru que ce nom thrace (l'Ardchich d'Arménie, que M. Melich, préoccupé des noms turcs seuls, oublie, s'explique par les rapports de race et de langue entre les Thraces et les ancêtres des Arméniens) fût latin. Une origine turque est historiquement impossible (Teleorman est une petite rivière, pas une „grande"), et un nom de rivière ne peut pas venir d'un mot qui signifie hauteur, comme pour Küküllö, autre nom de rivière, le point de départ pourrait être le mot turc signifiant „prunelle sauvage" (le *trn* slave de la forme roumaine peut avoir eu aussi quelque autre sens que celui de *Dorn).* Du reste M. Melich est un de ces adversaires, bien différent des improvisateurs de l'espèce d'un Szekély, avec lesquels on peut, on aime même discuter, comme ce serait aussi le cas pour les objections de M. David Ángyal, à l'occasion du mauvais livre de M. Hudita (Hudiţă), si elles ne portaient pas sur des détails trop

www.dacoromanica.ro

insignifiants pour être relevés, même lorsque le vénérable historien hongrois n'a pas comptètement raison[1].

N. Iorga.

•

Dans le *Monde slave*, V, 6, M. M. Murko publie ses conférences données en Sorbonne sur «l'état actuel de la poésie populaire épique yougoslave». Des «mentions» dès le VII-e, surtout dès le X-e siècle; celle de morceaux épiques à partir du XIII-e. Le poète Hektorovitch les publie le premier en 1568. Au XVIII-e siècle l'intérêt s'accroît (le Franciscain Katchitch-Miossitch est cité). Viennent les traducteurs : Fortis et Goethe. L'auteur donne le résultat de ses nombreux voyages chez les Musulmans de Bosnie. Sauf dans certaines contrées de l'Ouest, cette poésie est morte. La *tamboura* d'accompagnement existe encore à côté de la *gouslé* (p. 330). M. Murko observe que ce n'est pas „le peuple" qui chante, mais une catégorie bien déterminée de spécialistes. Ce sont des beys, des prêtres (même un Métropolite), surtout les Franciscains (la même constatation a été faite récemment pour l'Espagne). A noter: «Il n'y a pas de doute pour moi que la poésie épique populaire actuelle provient, ainsi que la majeure partie de l'art populaire en général (les costumes par exemple), des milieux sociaux chrétiens et musulmans les plus élevés, mais, au cours des siècles, elle a poursuivi son développement selon ses voies propres" (p. 332). Il n'y a pas de chanteurs aveugles; les femmes récitent sans chanter *(ibid.)*; on a des chanteurs de noces, de fêtes, des chanteurs rivaux; p. 333. On emploie même des journées entières. On peut abréger, ajouter et transformer et aller jusqu'à 80.000 vers (p. 335). On ne les dit de la même façon qu'une seule fois (p. 337). On peut raconter au milieu des vers (pp. 338-339).

•

[1] Je laisse à M. Fotino la charge, facile pour lui, déplaisante pour moi, qui ai l'horreur de l'absurdité prétentieuse, de repondre à la critique de son ouvrage faite par quelqu'un comme M, Szekély, qui s'imagine que les chartes roumains doivent être cherchées dans les *Documenta extera* de Hurmuzaki et pas dans les abondants recueils d'un Codrescu, d'un Hasdeu et dans l'admirable collection intégrale des documents internes du XV-e siècle, donnée par J. Bogdan sous le titre de *Documentele lui Ştefan-cel-Mare*.

www.dacoromanica.ro

Dans le *Monde Slave*, V, 5, un article sur „les tentatives de constitution d'un „bloc balcanique en 1914-1915"; sont présentés, aussi d'après la correspondance inédite d'Iswolski, des moments importants des négociations balcaniques pendant la la grande guerre. En août 1914 Delcassé propose à Iswolski de gagner la Bulgarie par des cessions aux dépens, en même temps, de la Turquie, de la Serbie et de la Grèce (pp. 202-203). En octobre, après l'offensive turque, Pachitch comptait demander aux Bulgares leur coopération et les Bulgares disaient aux Russes que, s'ils attaqueront quelqu'un, ce sera la Turquie : on leur faisait de nouvelles propositions de la part de l'Entente en novembre (pp. 204-205). La Russie allait jusqu'aux frontières prévues en 1912 (p. 205). Au moment du plus grand danger de la part des Autrichiens, Pachitch déclarait qu'il préfère périr que céder aux Bulgares un lambeau du territoire national ; une collaboration serbo-bulgare mènerait à un massacre réciproque comme en 1913 (p. 206). Mais il finit par offrir „la région Sud-Ouest de la Macédoine jusqu'au Vardar" (p. 207). La Grèce en jugeait de même *(ibid.)*. La politique du gouvernement Brătianu est caractérisée comme „équivoque" (p. 209). Il demandait argent, munitions, garantie à l'égard des Bulgares, qui devraient marcher aussi et au même moment *(ibid.)*.

En novembre M. Radoslavov demandait la même chose à la Roumanie (p. 210). La Grèce devrait être garantie contre la Bulgarie par les Roumains (p. 212). La Serbie vainquit, mais les efforts pour des cessions en faveur des Bulgares continuèrent, et cette fois la Roumanie devait fournir sa part (p. 214). En janvier 1915 Delcassé revient à la charge (pp. 215-216). Mais des scrupules intervinrent du côté de l'Italie, guère disposée à admettre une compensation serbe sur l'Adriatique (p. 216).

En février M. Lloyd George propose l'envoi de troupes alliées en Serbie (pp. 217-218). Delcassé se rallie à la proposition ; la Russie, de mauvaise grâce, promet... un régiment de Cosaques (p. 218). Quelques Russes attendaient plus d'une intervention italienne en Dalmatie, que Pétrograd abhorrait (p. 219). Mais la tentative principale, sur les Détroits, ne réussit pas, et tout en fut changé.

Bientôt les comitadchis bulgares parurent en Macédoine (pp.

www.dacoromanica.ro

221-222). Delcassé espérait quelque chose d'un débarquement russe à Varna (p. 222).

Dès le mois de mai, la Russie, au nom de l'Entente, commençait des négociations avec la Roumanie (p. 223). Elle se butta dès les premières entrevues à l'étendue du programme nationaliste de Brătianu (pp. 223-224). Delcassé voulait forcer ce dernier à des concessions, déclarant que, sans une intervention armée, la Roumanie n'aura pas ce que lui assurait la convention du 1-er octobre avec la Russie (p. 224). Presqu'au même moment la Bulgarie demandait à Paris toute la Macédoine, la Dobrogea de Sud, la ligne Énos-Midia (p. 224). Sans repousser ces prétentions, on entendait les diminuer, tout en intervenant à Belgrade et à Bucarest (pp. 225-226). Sazonov considérait très importante l'adhésion bulgare (pp. 226-227). La France et l'Angleterre pensaient plutôt à la Roumanie (p. 227). On finit par lui accorder tout ce qu'elle voulait: les Serbes, qui en furent indignés, n'auraient eu sur la rive gauche du Danube que Semlin (p. 227). Lorsque les Serbes reprirent, en septembre, l'offensive ils eurent des querelles territoriales avec les Monténégrins (pp. 228-229).

M. Youri Danilov se propose de continuer.

*

Dans l'„Anuarul Institutului de istorie națională", IV, M. N. Drăganu donne la liste des plus anciens étudiants roumains en Occident.

A côté de Saxons et de Hongrois de Transylvanie, on trouve en 1373, à Prague, un Conrad, qui est Transylvain, mais aussi de „Tatarlak", ce qui, représentant „le pays des Tatars", peut bien être équivalent à la Moldavie, „tatare" de régime politique à cette époque (mais en 1370 un „Joannes Tarlack"). M. Barwinski avait déjà relevé à Cracovie de jeunes Allemands venant de Baia *(Moldavia)*, de Bacău, de Suceava, de Roman, de Ciubărciu (Thutorcza), centre de Hussites, de Trotuș *(Tezotru)*, de Jassy, de Seretiu *(Sered)*. Ici même, en 1517, il y a un Thomas de „Naghany Bricty", *Olah*, Roumain, un Baltag *(Beltag)*, un Bogdan, un Socol. A Vienne dès 1391 un Jean Oláh, un Ladislas „Wulachus", un Jean „Wolachus", venant de «Welenis", que M. Drăganu identifie avec Belényes, Beiuș, un Sé-

www.dacoromanica.ro

bastien Băsărabă *(Bezeraab)* «de Sali» (1487), un Paul „Raducz" de Sighet, un «Sanducz», un Ambroise «de Drag», sans mentioner aussi certains autres qui sont douteux. Deux Moldaves de Baia, de nation allemande, à Vienne, en 1441 et 1448 (les de „Macedonia", représentent une famille et pas une région, qui, du reste, ne serait pas nécessairement roumaine). A Wittenberg au XVI-e siècle un „Joannes Vid Bassaracius", qui est sans doute Băsărabă.

•

Des renseignements divers, tirés aussi de sources inédites, se trouvent dans l'étude de M-lle Wislawa Knapowska, *Kandydaci do tronu polskiego w czasie wojny krymskij* (Poznan, 1927). Projet de Zwierkowski d'offrir à l'Autriche la Moldavie et la Valachie en échange pour des cessions du territoire national polonais (p. 21). La candidature du prince Napoléon au trône des Principautés, p. 23. Intéressante la proposition, faite par le prince à son impérial cousin, d'attaquer la Russie „avec l'Europe coalisée" — la „grande guerre" — ou bien de lui fermer les Détroits avec „quelques troupes près de Constantinople" — la „petite guerre" (d'après Hübner, *Neuf ans de souvenirs*, p. 24).

•

La Bulletin d'information des sciences historiques en Europe orientale, publié par la „Fédération des sociétés historiques de l'Europe orientale", I (Varsovie 1928), contient des renseignements bibliographiques sur la Grèce (par M. Michel Lascaris, époque turque et contemporaine; pénétrante partie de critiques courageuses), la Hongrie (répertoire bibliographique par M. Lukinich), la Pologne (large exposé par M. Dabrowski; tout un bulletin de notices menues sur les études préhistoriques en Pologne), la Roumanie (par N. Iorga), la Russie d'émigration (par M. Florovsky).

•

Une étude, d'une parfaite lucidité, de M. de Jouvenel sur les origines de la grande guerre dans la *Revue des vivants*, II, 11. Combien sont faibles les arguments en sens contraire présentés à la même place par M. Rosen!

N. Iorga.

---

www.dacoromanica.ro